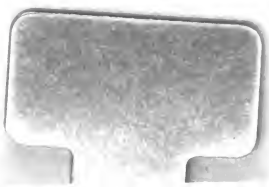
Digitized by Google

BCU - Lausanne

1094787989

Digitized by Google

Digitized by Google

# VOYAGES

## DANS L'AMÉRIQUE

## SEPTENTRIONALE.

Digitized by Google

Digitized by Google

# VOYAGES

DE M. LE MARQUIS

DE CHASTELLUX

# DANS L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE,

Dans les années 1780, 1781 & 1782.

---

Πολλῶν δ' ἀνθρώπων ἴδεν ἄστεα, καὶ νόον ἔγνω.

Multorumque hominum vidit urbes, & mores cognovit.

ODISSÉE, *Liv. I.*

---

SECONDE ÉDITION.

TOME SECOND.

AZ 246

A PARIS,

CHEZ PRAULT, IMPRIMEUR DU ROI,

Quai des Augustins, à l'Immortalité.

1791.

Digitized by Google

BIBLIOTHÈQUE CANTONALE
LAUSANNE
ET UNIVERSITAIRE

Digitized by Google

Digitized by Google

# VOYAGES
## DANS L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

### VOYAGE
### DANS LA HAUTE VIRGINIE,
*Dans les Apalaches & au Pont-Naturel.*

Du moment que les troupes françoises furent établies dans les quartiers qu'elles ont occupées en Virginie, je formai le projet de faire un voyage dans la haute partie de cet État. On m'avoit assuré que j'y trouverois des objets dignes d'exciter la curiosité d'un étranger; &, fidele au principe que je me suis fait dès ma jeunesse, de ne négliger aucune occasion de voir le plus de pays qu'il me seroit possible, j'avois une véritable impatience de me mettre en chemin. Cependant la saison étoit bien peu fa-

vorable : elle rendoit les voyages difficiles & pénibles ; &, d'ailleurs, l'expérience m'a appris que ceux qu'on fait en hiver, n'offrent jamais la plus grande ſatisfaction qu'on puiſſe ſe procurer, celle de voir la nature telle qu'elle doit être, & de ſe former une idée juſte de l'aſpect d'un pays ; car il eſt plus aiſé à l'imagination de dépouiller un payſage des charmes du printems, que d'en revêtir le ſquélette hideux de l'hiver ; comme il eſt plus aiſé de deviner ce que ſera Madame de S. m. n. à l'âge de 80 ans, que ce qu'a été Madame du D. F. n. à celui de Madame de S. m. n. D'ailleurs, M. de Rochambeau s'étant abſenté pendant le mois de Février, & M. le Chevalier de la Luzerne ayant choiſi le mois de Mars pour nous faire une viſite, j'ai été conduit par convenance & par néceſſité, à attendre le mois d'Avril pour commencer mon voyage. Je ſuis donc parti, le 8 Avril, avec M. Lynch, alors mon aide-de-camp, & maintenant aide-major-général ; M. Franck-Dillon, mon ſecond aide-de-camp (1) ; & M. le Chevalier d'Oyré,

(1) M. le Baron de Monteſquieu étoit retourné en Europe après le ſiège d'York. Il ne revint qu'au mois de Septembre ſuivant.

Digitized by Google

ingénieur : six domestiques montés, & un cheval de main, composoient notre suite ; de façon que notre petite caravane consistoit en quatre maîtres, six domestiques & onze chevaux. Je m'étois mis en regle avec le printems, & je lui avois donné tout le tems de venir au-devant de moi. A 37 degrés de latitude, on pourroit l'attendre au mois d'Avril, mais je ne le rencontrai pas dans les bois que je traversai ; à peine me fut-il possible d'y démêler quelques épines commençant à verdir. Le soleil n'en étoit pas moins chaud, & je regrettois de retrouver l'été dans le ciel, tandis que le printems ne paroissoit pas encore sur la terre. Les dix-huit milles de chemin, que je parcourus avant de faire rafraîchir mes chevaux à *Bird's-tavern*, m'étoient suffisamment connus. C'étoit la même route que j'avois suivie l'été dernier, en venant à Williamsburg. Les seize que je fis pour completter ma journée & arriver à *New-Kent-Court-House*, ne m'offrirent rien de curieux, & tout ce que j'appris de ma conversation avec M. *Bird*, fut qu'il avoit été pillé par les Anglois, lorsqu'ils passerent & repasserent devant sa maison, en marchant à *Weste-*

*ver*, pour ſuivre M. de la Fayette, & en retournant à Willamsburg, après avoir inutilement cherché à l'entamer. Ce n'étoit rien de voir les fruits, les volailles, les beſtiaux enlevés par les troupes légeres qui formoient l'avant-garde, larmée ramaſſer ce que l'avant-garde avoit laiſſé, les Officiers eux-mêmes s'emparer du rum & de tous les comeſtibles, ſans jamais payer un denier ; cet orage, qui détruiſoit tout ſur ſon paſſage, étoit ſuivi d'un fléau plus terrible encore : une nombreuſe canaille, ſous le nom de *réfugiés* & de *Loyaliſtes*, ſuivoit l'armée, non pour combattre avec elle, mais pour partager le pillage. Les meubles, les vêtemens des habitans, étoient ordinairement le ſeul butin qu'on laiſſoit à leur avidité : après avoir dévaſté les maiſons, ils dépouilloient les propriétaires, & M. Bird ſe ſouvenoit encore avec douleur, qu'on lui avoit ôté, de force, les bottes qu'il avoit à ſes jambes. Je ne dois pas oublier qu'avant d'arriver chez lui, j'eus occaſion de me rappeller le premier châtiment que ces brigands éprouverent. En effet, à ſix milles de Williamsburg, j'avois paſſé près d'un endroit où les bois

Digitized by Google

laiſſent un terrein découvert, à la croiſée de deux chemins, dont l'un mène à Williamsburg, & l'autre à *James-town*. C'eſt là que le 25 Juin, M. de la Fayette fit attaquer par ſon avant-garde celle de Lord Cornwalis. *Simcoe*, qui la commandoit, étoit reſté en arrière pour raſſembler des beſtiaux, tandis que Lord Cornwalis campoit à Williamsburg, où il étoit arrivé la veille. La cavalerie de M. de la Fayette ayant pris quelqu'infanterie en croupe, arriva aſſez tôt pour obliger Simcoe à s'arrêter & à combattre. Le reſte de l'infanterie légere des Américains joignit bientôt après. Simcoe combattit avec déſavantage, juſqu'à ce que Lord Cornwalis marchât à ſon ſecours. Alors les Américains ſe retirerent, après avoir tué ou bleſſé près de cent cinquante hommes, & n'en avoir perdu que ſept ou huit. Le Colonel *Buttler*, Officier Américain, qui étoit à la tête d'un bataillon d'infanterie légere, & le Colonel *Valgan*, Officier François, qui en commandoit un autre, ſe diſtinguerent beaucoup dans cette journée.

Le ſouvenir de cet événement, préſage des ſuccès qui ont couronné notre campagne, m'occupa

d'autant plus agréablement pendant la soirée, que j'étois établi dans une assez bonne auberge, où l'on nous servit un excellent souper, composé principalement d'esturgeons & d'aloses; deux sortes de poissons pour le moins aussi bons en Virginie qu'en Europe, mais qui ne se font voir qu'au printems.

Le lendemain matin j'eus une jouissance d'un autre genre. Je m'étois levé avec le soleil, & tandis qu'on préparoit le déjeûner, je me promenois autour de la maison. Les oiseaux se faisoient entendre de tous côtés; mais mon attention fut fixée par un chant fort agréable, dont les sons paroissoient venir d'un arbre prochain. Je m'en approchai doucement, & je reconnus que j'en avois l'obligation à un *mocking-bird* qui saluoit le soleil levant. D'abord je craignois de l'effaroucher; mais, tout au contraire, ma présence lui fit plaisir, & il parut se réjouir d'avoir un auditeur. Il chanta mieux que jamais, & son émulation augmenta encore, lorsqu'il vit deux chiens qui me suivoient, s'approcher de l'arbre sur lequel il étoit perché. Alors il ne cessa de voltiger d'une branche à l'autre, toujours en chantant; car cet oiseau singulier, aussi remarquable par

Digitized by Google

ſon agilité que par ſon ramage, s'éleve & s'abaiſſe continuellement, de ſorte qu'il ne paroît pas moins le favori de Terpſicore, que celui de Polhymnie. Aſſurément on ne peut lui reprocher de fatiguer ſes auditeurs, car rien n'eſt plus varié que ſon chant; c'eſt au point qu'il eſt impoſſible de l'imiter, & même d'en donner une idée. Comme il eut lieu d'être content de mon attention à l'écouter, il ne me cacha aucun de ſes talens; on eût dit qu'après m'avoir fait entendre un très joli concert, il vouloit encore me donner la comédie. En effet, il ſe mit à contrefaire différens oiſeaux: ceux qu'il imita de la maniere la plus reconnoiſſable, du moins pour un étranger, ſont le geai, le corbeau, le cardinal & le vanneau (1). Il ſembloit chercher à me retenir auprès de lui; & lorſqu'après l'avoir écouté près d'un quart d'heure, je voulus me rapprocher de la maiſon, il me ſuivit en volant d'arbre en arbre, toujours continuant de chanter, tantôt ſes propres chanſons,

(1) Ou plutôt le *painted plover*, le *pluvier coloré*, qui eſt le vanneau d'Amérique. Il differe du nôtre par ſon plumage, mêlé de gris, de blanc & de jaune doré: il en differe auſſi un peu par ſon chant; mais il en a la forme & les mœurs, & c'eſt abſolument la même eſpèce.



Digitized by Google

tantôt celles qu'il avoit appriſes en Virginie & dans ſes voyages; car cet oiſeau eſt du nombre de ceux qui changent de climat, quoiqu'on le voye quelquefois pendant l'hiver.

La journée que j'avois à faire devant être plus longue que celle de la veille, je partis de New-Kent-Court-Houſe avant huit heures, & je fis vingt milles pour arriver a *New-Caſtle*, où j'avois réſolu de donner une heure ou deux de repos à mes chevaux. Je ne trouvai pas le chemin ſi uni que la veille; quelques collines en interrompent la monotonie. De leur ſommet, on peut porter ſa vue à quelques milles de diſtance, & de tems en tems on apperçoit le Pamunkey, qui coule dans une vallée profonde & couverte de bois. En approchant de New-Caſtle, le terrein s'éclaircit. Cette petite Capitale d'un petit Comté, contient vingt-cinq ou trente maiſons, dont quelques-unes aſſez jolies. Lorſque mes chevaux furent repoſés, & que la chaleur, déja très forte dans le haut du jour, fut un peu tombée, je continuai ma route afin d'arriver avant la nuit à *Hanover-Court-Houſe*, dont j'étois encore à ſeize milles. Le pays que je traverſai eſt

Digitized by Google

un des plus rians de la baſſe Virginie ; on y voit beaucoup de terres cultivées & de belles habitations, entr'autres celle de M. *Jones*, qui eſt ſituée près du chemin, à deux milles de New-Caſtle : elle s'annonce bien à l'extérieur ; mais on aſſure qu'elle eſt meublée avec beaucoup de recherches, &, ce qui eſt plus rare en Amérique, qu'elle eſt encore embellie par un jardin dans le genre Anglois. On prétend même que cette eſpèce de parc, dont la riviere forme une parti de l'enceinte, ne le cede pas en beauté à ceux dont l'Angleterre nous a fourni le modele, & que nous imitons avec beaucoup de ſuccès (1).

Lorſqu'on eſt à trois milles d'Hanover, on trouve deux chemins ; celui que je devois ſuivre tourne un peu vers le nord, & rapproche du Pamunkei. J'arrivai avant le ſoleil couché, & je descendis dans une aſſez belle auberge. Une très grande ſalle & un grand portique couvert, ſont deſtinés à recevoir les perſonnes qui ſe raſſemblent tous les trois mois

(1) L'Auteur a eu depuis occaſion de voir ce jardin ; il répond à la deſcription qu'on lui en avoit faite, & il eſt réellement très agréable.

Digitized by Google

à la *Court-House*, soit pour les affaires civiles, soit pour les affaires publiques. Cet asyle leur est d'autant plus nécessaire qu'il n'y a point d'autres maisons aux environs. Les Voyageurs profitent de ces établissemens, indispensables dans un pays dont les habitations sont dispersées, au point qu'elles sont souvent à plus de deux milles les unes des autres. On a eu soin de placer les Court-House au centre du Comté. Comme ces Comtés sont en très grand nombre en Virginie, ils n'ont gueres plus de six ou sept lieues de diamètre : ainsi chacun peut retourner chez soi, après avoir fait ses affaires.

Le Comté d'Hanover, comme celui de New-Kent, se souvenoit encore du passage des Anglois. M. *Tilman*, mon hôte, tout en déplorant son malheur d'avoir logé & nourri Lord Cornwalis & sa suite, sans que sa Seigneurie eût offert le moindre paiement, ne pouvoit s'empêcher de rire encore de l'épouvante que l'arrivée imprévue de Tarleton avoit répandue parmi un nombre assez considérable de *Gentlemen* qui étoient venus aux nouvelles, & s'étoient rassemblés à la Court-House. Un Nègre à cheval, vint, à toutes jambes, les avertir que

Tarleton n'étoit pas à plus de trois milles. Le parti de la retraite fut bientôt pris ; mais l'alarme étoit ſi chaude, & la confuſion ſi grande, que chacun ſauta ſur le premier cheval qui ſe trouva ſous ſa main, de façon qu'un très petit nombre de ces Curieux s'en retourna ſur ſa propre monture. Les Anglois venoient alors de Veſtover ; ils avoient paſſé le *Chikahominy* à *Buttom's bridge*, & ils ſe dirigeoient vers la *South-Anna*, que M. de la Fayette avoit miſe entr'eux & lui.

M. Tilman ayant eu le tems de renouveller ſes proviſions depuis la retraite de Cornwalis, nous ſoupâmes aſſez bien, & nous eûmes la compagnie de M. *Lee*, frere du Colonel *William Lee*, qui a commandé long-tems une légion, & qui s'eſt ſouvent diſtingué, ſur-tout en Caroline (1).

(1) Lord Cornwalis étant, ſans contredit, le Général anglois dont le courage, les talens & l'activité ont cauſé le plus de pertes aux Américains, il n'eſt pas étonnant qu'il ne leur ait pas inſpiré les mêmes ſentimens qu'à ſes propres troupes, dont l'attachement & même l'admiration pour ſon caractere n'avoit pas de bornes. Cependant ils ne l'ont jamais accuſé de rapine, ni même d'aucune vue intéreſſée, & les plaintes de M. Tilman prouvent ſeulement quelles ſont les triſtes conſéquences d'une guerre, dans le cours de

Digitized by Google

Nous partîmes le lendemain à neuf heures du matin, après avoir déjeûné beaucoup mieux que nos chevaux; car ils n'avoient eu que du grain, le pays étant tellement dépourvu de fourage, qu'il nous fut impoſſible de trouver une botte de foin, ou même de feuilles de maïs, quoique nous en euſſions fait chercher à plus de deux milles à la ronde. A trois milles & demi d'Hanover, nous paſsâmes la South-Anna ſur un pont de bois. J'obſervai que la riviere étoit encaiſſée, & la nature du pays me donna lieu de croire qu'elle devoit l'être ainſi dans une grande partie de ſon cours. Il me

laquelle les Anglois éprouvoient encore plus la diſette au milieu des ſuccès que dans leurs déſaſtres, parce que les premiers les éloignoient de leurs flottes, & que les autres les en rapprochoient. Mais ſans doute la plus douloureuſe de ces conſéquences étoit la néceſſité où ſe trouvoit un homme de la naiſſance & du caractere de Mylord Cornwalis, de conduire, plutôt que de commander, un grand nombre de traîtres & de brigands, que la politique angloiſe décoroit du nom de *Loyaliſtes*. Cette canaille précédoit ſes troupes au pillage & ſe gardoit bien de les ſuivre au danger. L'incendie, la dévaſtation, les outrages de toute eſpece, marquoient ſon paſſage. Elle a ravagé, il eſt vrai, quelque partie de l'Amérique; mais elle a ruiné l'Angleterre, en inſpirant à ſes ennemis une haine irréconciliable.

Digitized by Google

parut donc qu'elle eût été d'une bonne défenſe, ſi M. de la Fayette, qui l'avoit paſſé plus haut, avoit eu le tems de ſe porter au pont, & de le faire couper. Sur la rive gauche de cette riviere, le terrein s'éleve, & on monte une coline aſſez haute. Le pays eſt ſtérile, & je voyageai preſque toujours dans les bois, juſqu'à une heure après midi, que j'arrivai à *Offly*, chez le Général *Nelſon*, ci-devant Gouverneur de la Virginie. J'avois eu occaſion de le connoître pendant l'expédition dYork. Il étoit alors Gouverneur, & dans des tems très difficiles, il s'étoit conduit avec le courage d'un brave Soldat, & le zele d'un bon Citoyen. Lorſque les armées angloiſes portoient la déſolation dans le ſein de ſa Patrie, lorſque les nôtres arrivoient inopinément pour la ſecourir & la venger, il avoit été obligé d'employer tous les moyens & toutes les reſſources poſſibles, ſoit pour aider M. de la Fayette à faire quelque réſiſtance, ſoit pour fournir au Général Vashington des chevaux, des voitures & des ſubſiſtances, dont il avoit le beſoin le plus preſſant. Il ne ſera pas à l'honneur de la Virginie, de dire que le ſeul fruit qu'il ait tiré de

Digitized by Google

tant de travaux, a été la haîne d'une grande partie de ſes Concitoyens ; qu'à la premiere aſſemblée de l'État, qui s'eſt tenue après la campagne, il n'a trouvé parmi eux ni la ſatisfaction d'être affranchi de la ſervitude, ni l'émulation que les ſuccès ont coutume d'inſpirer ; mais à la place de ces ſentimens ſi naturels en pareille circonſtance, un grand mécontentement de ce qu'on avoit ſouvent *preſſé* leurs chevaux, leurs voitures & leurs fourrages (1). Des loix, des formalités qui auroient été anéanties par la conquête de l'État, furent bientôt invoquées contre le défenſeur de l'Etat ; enfin, le Général Nelſon, malade des fatigues de la campagne, mais encore plus fatigué de ſervir des ingrats, a réſigné la place de Gouverneur, qu'il occupoit depuis ſix mois, après avoir eu toutefois la ſatisfaction de juſtifier ſa conduite, & de voir ſon pays lui pardonner l'injure qu'il lui avoit faite en concourant à le ſauver. Si, au témoignage que je viens de rendre du Général Nelſon, j'ajoute que c'eſt un bon &

(1) *Preſſer* des chevaux, des voitures, des hommes mêmes, c'eſt les commander pour un ſervice quelconque, au lieu de les demander de gré à gré. On ſait ce que c'eſt que la *preſſe* des matelots.

Digitized by Google

galant homme ſous tous les rapports poſſibles, & qu'il a toujours été parfaitement honnête avec les François, on ſera ſurpris que je l'aie traité comme *Maturin*, dans la Comédie de Roſe & Colas, c'eſt-à-dire, que j'aie été le voir en ſon abſence. Il n'étoit pas chez lui; & je n'en devois pas douter, puiſque je l'avois rencontré près de Williamsburg, où des affaires publiques le rappelloient encore; mais la viſite que je m'étois propoſé de lui faire, avoit toujours été liée au voyage que j'entreprenois alors. D'ailleurs je voulois voir ſa famille, & ſur-tout ſon jeune frere, M. William Nelſon, que j'avois connu particuliérement à Williamsburg, où il avoit paſſé la plus grande partie de l'hiver.

Il s'en faut de beaucoup qu'Offly ſoit un établiſſement qui correſponde à la richeſſe du Général Nelſon & à la conſidération dont il jouit en Virginie; c'eſt une médiocre plantation, où il s'étoit contenté de faire conſtruire les édifices néceſſaires à l'exploitation des terres & au logement de ſon *Overſeer* (1). Son ſéjour habituel étoit à *York*:

(1) C'eſt le nom qu'on donne aux Régiſſeurs.

Digitized by Google

mais on croira aiſément qu'il avoit été forcé de l'abandonner; & comme Offly eſt au-dela de la South-Anna, & aſſez reculé dans le pays, il avoit penſé que cette maiſon iſolée ſeroit du moins un aſyle sûr pour ſa famille. Cependant elle n'a pas été à l'abri des viſites du Lord Cornwalis, qui, dans ſes péregrinations en Virginie, s'eſt avancé juſques-là, mais ſans y faire de grands dégâts.

En l'abſence du Général, Meſdames Nelſon, ſa mere & ſa femme, me reçurent avec toute l'honnêteté, la ſimplicité & la cordialité qui eſt le partage de cette famille. Mais comme en Amérique on ne croit jamais que les femmes ſuffiſent pour faire les honneurs d'une maiſon, cinq ou ſix Nelſons s'étoient raſſemblés pour me recevoir; entr'autres le Sécrétaire Nelſon; oncle du Général, deux freres de celui-ci & deux fils du Sécrétaire. Ces jeunes gens étoient tous mariés; pluſieurs avoient leurs femmes avec eux, & celles-ci leurs enfans, tous s'appellant Nelſon, tous diſtingués ſeulement par leur nom de baptême; de ſorte que pendant deux jours que je paſſai dans cette maiſon vraiment patriarchale, il me fut impoſſible de ſavoir

ſavoir à qui ils appartenoient. Lorſque je dis que je paſſai deux jours dans cette maiſon, on doit l'entendre dans le ſens le plus littéral; car le tems fut ſi mauvais, qu'il n'y eut pas moyen d'en ſortir. Le logement n'étant ni commode, ni ſpacieux, le parloir, ou le ſalon, raſſembloit la compagnie, ſur-tout les hommes, depuis l'heure du déjeûner, juſqu'à celle de ſe coucher; mais la converſation étoit agréable & bien ſoutenue. Si on vouloit y faire quelque diverſion, on trouvoit ſous ſa main de très bons livres anglois & françois; & un excellent déjeûner à neuf heures du matin, un grand dîner à deux heures, le thé & le punch dans l'après-midi, & un petit ſouper de fort bonne mine, faiſoient une heureuſe diviſion de la journée, pour ceux dont l'eſtomach pouvoit s'y prêter. Il n'eſt pas inutile d'obſerver que dans cette occaſion où quinze ou vingt perſonnes, dont quatre étrangers à la famille & au pays, ſe trouvoient raſſemblés à la campagne, & contraints par le mauvais tems à reſter dans la maiſon, il ne fut pas ſeulement queſtion de jouer. Combien de parties de *trictrac*, de *whisk*, de *lotto*, auroient été chez nous la conſé-

quence néceſſaire d'une pluie obſtinée? Peut-être auſſi quelques amuſemens plus agréables auroient varié la ſcène; la muſique, le deſſin, la lecture publique, l'ouvrage des femmes, ſont des reſſources inconnues en Amérique; mais il faut eſpérer qu'elle ne tardera pas à les acquérir. Certainement il ne manquoit que de l'étude à une jeune Miſs Tolliver qui chanta quelques airs, dont les paroles étoient angloiſes, mais la muſique italienne : ſa voix charmante, & l'aimable ſimplicité de ſon chant, lui tenoient lieu de goût, ſi ce n'étoit pas le goût lui-même, le goût naturel, toujours ſûr lorſqu'il eſt renfermé dans des juſtes limites, & que, timide dans ſa foibleſſe, il ne s'eſt pas encore compromis avec les faux préceptes & les mauvais modeles. Miſs Tolliver avoit accompagné à Offly, Madame William Nelſon ſa ſœur, qui venoit de faire une fauſſe couche, & qui gardoit ſon lit. Elle a été élevée au milieu des bois, par un pere, grand chaſſeur de renards; ainſi elle n'a pu apprendre à chanter, que des oiſeaux du voiſinage, quand les hurlemens des chiens courans lui permettoient de les écouter : elle eſt d'une figure agréable, ainſi que

Digitized by Google

Madame Nelſon, ſa ſœur, quoique moins jolie qu'une troiſieme ſœur qui étoit reſtée dans la maiſon paternelle. Ces jeunes perſonnes venoient ſouvent à Williamsburg, lorſquil y avoit des bals; elles y paroiſſoient auſſi bien miſes que les habitans de la ville, & toujours avec le maintien le plus décent. D'un autre côté, les jeunes gens de l'armée avoient pris beaucoup d'amitié pour M. Tolliver, leur pere, & ils ſe donnoient quelquefois la peine d'aller déjeûner & parler de chaſſe avec lui. Les Demoiſelles, qui paroiſſoient de tems en tems, ne gâtoient point la converſation. Ces jolies Nymphes, plus timides & plus douces que celles de Diane, ne conduiſoient pas la chaſſe, mais elles en inſpiroient le goût; elles ſavoient ſe défendre des Chaſſeurs, mais elles n'accabloient pas de leurs flèches ceux qui oſoient les regarder.

Après cette petite digreſſion, pour laquelle on aura ſans doute quelqu'indulgence, il eſt difficile de trouver une tranſition qui me conduiſe à parler d'un vieux Magiſtrat, dont les cheveux blancs, la taille élevée, & la figure noble, commandent le reſpect & la vénération. Le Sécrétaire Nelſon, dont

il s'agit maintenant, doit ce titre à la place qu'il occupoit ſous le Gouvernement Anglois. En Virginie le Sécrétaire chargé de conſerver les regiſtres de tous les actes publics, étoit Membre néceſſaire du Conſeil, dont le Gouverneur étoit le chef. M. Nelſon a occupé cette place pendant trente ans. Il a vu l'aurore du beau jour qui commençoit à ſe lever ſur ſon pays ; il a vu ſe former les orages qui l'ont troublé ; il n'a cherché ni à les raſſembler, ni à les conjurer. Trop avancé en âge pour deſirer une révolution, trop prudent pour l'arrêter ſi elle étoit néceſſaire, & trop fidele à ſes concitoyens pour ſéparer ſes intérêts des leurs, il a choiſi pour ſe retirer des affaires, l'époque même de leur changement. Ainſi, deſcendant du théâtre lorſque de nouveaux Drames demandoient d'autres Acteurs, il a pris ſa place parmi les ſpectateurs, content de faire des vœux pour le ſuccès de la Piece, & d'applaudir à ceux qui joueroient bien leur rôle. Mais dans la derniere campagne, le hazard l'a remis ſur la ſcène, & lui a donné une fatale célébrité. Il habitoit à York, où il s'etoit fait bâtir une très belle maiſon : le goût & même le luxe européen n'en

Digitized by Google

avoient pas été exclus; on admiroit sur-tout une cheminée & quelques bas-reliefs de très beau marbre très bien travaillés, lorsque la destinée conduisit Lord Cornwalis dans cette ville pour le désarmer, ainsi que ses troupes, jusques-là victorieuses. Le Sécrétaire Nelson ne crut pas devoir fuir les Anglois, à qui il ne pouvoit être odieux, ni inspirer aucun ombrage. Il fut bien traité par le Général, qui choisit sa maison pour y établir son logement, mais cette maison, placée sur une hauteur dans la situation de la ville la plus agréable, étoit aussi placée près des fortifications les plus importantes. C'étoit le premier objet qui frappoit les regards, lorsqu'on approchoit d'York. Bientôt au lieu de l'attention des voyageurs, elle attira celles des bombardiers & des canoniers: bientôt elle fut presqu'entiérement détruite. M. Nelson l'occupoit encore au moment que nos batteries, essayant leurs premiers coups, tuerent un de ses negres à très peu de distance de lui; Lord Cornwalis lui-même fut obligé de chercher un autre asyle. Mais quel asyle auroit pu convenir à un vieillard que la goutte privoit pour lors de l'usage



Digitized by Google

de ſes jambes ! quel aſyle ſur-tout auroit pu le défendre contre les angoiſſes horribles qu'éprouvoit un pere aſſiégé par ſes propres enfans ; car il en avoit deux dans l'armée américaine ; de ſorte qne chaque boulet qui étoit tiré, pouvoit porter la mort dans ſon ſein, ſoit qu'il partît de la ville, ſoit qu'il vînt de la tranchée. J'ai été témoin de l'anxiété cruelle d'un de ces malheureux jeunes gens, lorſqu'après avoir envoyé un *flag* (1) pour redemander ſon pere, il tenoit les yeux fixés ſur la porte de la ville par laquelle ce flag devoit ſortir, & ſembloit attendre ſa propre ſentence de la réponſe qu'il recevroit. Lord Cornwalis n'eut pas l'inhumanité de ſe refuſer à une demande ſi juſte. Je ne puis me rappeller ſans émotion d'avoir vu ce vieillard au moment où il venoit de deſcendre chez le Général Washington : il étoit aſſis, parce que ſon attaque de goutte continuoit encore ; & tandis que nous étions debout autour de lui, il nous ra-

(1) *Flag*, proprement pavillon, s'entend des pavillons de trève, des bâtimens parlementaires qu'on envoie à la mer ; mais il ſignifie en anglois, tout Parlementaire, ſoit trompette, tambour, ou autres.

Digitized by Google

contoit avec un visage serein, quel avoit été l'effet de nos batteries, dont sa maison avoit éprouvé les premiers coups.

La tranquillité qui a succédé à ces tems malheureux, en lui donnant le loisir de compter ses pertes, ne lui en a pas rendu le souvenir plus amer; il vit heureux dans une de ses plantations, où il ne lui faut pas six heures d'avertissement pour rassembler une trentaine de ses enfans ou petits-enfans, neveux ou petits-neveux, qui sont au nombre de soixante-dix, tous habitant la Virginie. Le rapide accroissement de sa propre famille justifie ce qu'il me disoit de celui de la population générale. Les emplois qu'il a occupés toute sa vie l'ont mis à portée d'en avoir des notions exactes. En 1742, les personnes, taillables de l'État de Virginie, c'est-à-dire, les mâles blancs au-dessus de l'âge de seize ans, & les mâles & femelles noirs au-dessus du même âge, étoient au nombre de 63,000; maintenant ils excèdent 160,000.

Après avoir passé deux jours très agréablement au sein de cette famille intéressante, je partis le 12, à dix heures du matin, accompagné du Secré-

taire & de cinq ou ſix autres Nelſon, qui me conduiſirent juſqu'au pont de *Little-River*, petite *creek* qui ſe trouvoit ſur mon chemin, à-peu-près à cinq milles d'Oſſly. Là, je me ſéparai d'eux; & après avoir fait encore onze milles dans les bois & dans un pays aſſez ſtérile, j'arrivai à une heure après midi à *Willis's-Ordinary*, c'eſt-à-dire, à l'auberge de M. Willis; car les auberges, qui, dans le reſte de l'Amérique, ſont déſignées par les noms de Tavernes, ou Maiſons publiques, s'appellent en Virginie, *Ordinary*. Celui-ci conſiſte dans une petite maiſon placée au milieu des bois & abſolument iſolée; cependant j'y trouvai beaucoup de monde raſſemblé. Dès que je fus deſcendu de cheval, je demandai quelle raiſon pouvoit attirer tant de monde dans un lieu ſi déſert, & j'appris que c'étoit un combat de coqs. Ce divertiſſement eſt fort à la mode en Virginie, où les mœurs angloiſes ſont plus reconnoiſſables que dans tout le reſte du continent. Lorſque les principaux amateurs ſe propoſent de faire combattre leurs champions, ils ont ſoin d'en donner avis au public; & quoiqu'il n'y ait ni poſte, ni meſſageries établies, cette nouvelle

importante ſe répand ſi facilement, qu'on voit des Planteurs venir de trente ou quarante milles, quelques-uns avec des coqs, mais tous avec de l'argent pour les paris, qui ne laiſſent pas d'être conſidérables. Il eſt néceſſaire d'apporter avec ſoi quelques proviſions; car l'auberge ne pourroit pas en fournir pour tant de perſonnes de bon appétit. Quant au logement, une grande chambre pour toute l'aſſemblée & une couverture pour chacun, ſuffiſent à ces campagnards, qui ne ſont pas plus délicats pour les commodités de la vie, que dans le choix de leurs amuſemens.

Tandis que je faiſois repaître mes chevaux, j'eus celui de voir un combat. Les préparatifs durerent très longtems: on arma les coqs de longs éperons d'acier très pointus; on coupa une partie de leurs plumes, comme ſi on vouloit les dépouiller de leurs cuiraſſes; enfin ils combattirent, & l'un d'eux reſta mort ſur le champ de bataille. Les paris étoient aſſez conſidérables; l'argent des joueurs étoit dépoſé entre les mains d'un notable, & je pris plaiſir à leur faire obſerver qu'il conſiſtoit en grande partie en monnoie de France. Je ne ſais ce

Digitized by Google

qu'il faut le plus admirer, de l'insipidité d'un pareil spectacle, ou de l'intérêt stupide qu'on y prend. Cette passion paroît être innée chez les Anglois; car les Virginiens sont encore Anglois à bien des égards. Pendant que les parieurs animoient les coqs au combat, un enfant de quinze ans, qui étoit près de moi, trépignoit de joie, & s'écrioit: *Oh! it is a charming diversion! C'est un plaisir bien agréable.*

Il me restoit encore vingt-sept ou vingt-huit milles à faire pour trouver la seule auberge où je pusse m'arrêter avant d'arriver chez M. *Jefferson*; car M. de Rochambeau, qui avoit fait le même chemin deux mois avant, m'avoit fort recommandé de ne pas coucher à la taverne de *Louisa-court-House*, le plus mauvais gîte qu'il eût trouvé en Amérique. Cette taverne est à seize milles de celle de Willis. Comme il m'avoit fait une peinture très énergique, tant de la maison que de l'hôte qui en fait les honneurs, j'eus la curiosité d'en juger par mes propres yeux. Je pris le prétexte de m'informer du chemin, & je vis que le logement des voyageurs n'étoit autre chose que la chambre même

du propriétaire. Cet homme, appellé M. *Johnſon* eſt devenu ſi monſtreuſement gros, qu'il ne peut plus ſortir de ſon fauteuil. C'eſt un homme de bonne humeur, mais de mœurs médiocrement auſteres, qui a aimé la bonne chere & toutes ſortes de plaiſirs; au point qu'a l'âge de cinquante ans, il a tant augmenté ſon corps & diminué ſa fortune, que par deux principes oppoſés, il eſt près de voir la fin de l'un & de l'autre: mais tout cela n'affecte en aucune façon ſa gaieté. Je le trouvai étendu dans ſon fauteuil, qui lui ſert de lit; car il lui ſeroit difficile de ſe coucher & impoſſible de ſe lever. Un tabouret ſupportoit ſes groſſes jambes, déja ouvertes de tous côtes; un gros jambon & un *Bowl de Grog* lui ſervoient de compagnie, comme à un homme réſolu de mourir au milieu de ſes amis. Enfin il me rappelloit ce pays dont parle Rabelais, où les hommes ſe faiſoient relier le ventre avec des cerceaux pour prolonger leur vie; & ſur-tout cet Abbé qui, ayant épuiſé toutes les reſſources poſſibles, s'étoit enfin réſolu à terminer ſes jours par un grand feſtin, & avoit invité tout le voiſinage à *ſes crevailles*.

Digitized by Google

Il étoit déja nuit, lorſque j'arrivai chez le Colonel *Boſwell*: celui-ci eſt un grand & gros Ecoſſois, âgé de ſoixante ans, & établi depuis quarante ans en Amérique, où il a été Colonel de milice ſous le gouvernement anglois. Quoiqu'il tienne une eſpèce de taverne, il paroiſſoit peu préparé à recevoir des étrangers. En effet il étoit déja tard, & d'ailleurs ce chemin qui ne mène qu'aux montagnes, eſt très peu fréquenté. Il étoit donc tranquillement aſſis près du feu à côté de ſa femme, auſſi âgée & preſqu'auſſi grande que lui, qu'il appelloit *Honey*, ce qui ſe rendroit en françois par *mon petit cœur*. Ces honnêtes gens nous reçurent à merveille; ils éveillerent & raſſemblerent leurs domeſtiques. Pendant qu'ils s'empreſſoient à nous ſervir, j'entendis ſouvent crier: *Roſe*, *Roſe*; & enfin je vis paroître la plus hideuſe négreſſe que j'aie vu de ma vie. Notre ſouper fut aſſez frugal. Le déjeûner du lendemain fut meilleur: nous eûmes du jambon, du beurre & des œufs frais, & pour boiſſon du café au lait; car le *wiskey*, ou l'eau-de-vie de grain, que nous avions bu la veille mêlée avec de l'eau, étoit fort mauvais: d'ailleurs

Digitized by Google

nous étions parfaitement accoutumés à l'usage américain, qui est d'employer le café comme boisson en mangeant de la viande, des légumes & tout autre aliment.

Je me mis en marche à huit heures du matin, n'ayant rien appris dans cette maison qui soit digne d'être remarqué, si ce n'est que M. & Madame Boswell, quelque robustes & bien portans qu'ils m'aient paru l'un & l'autre, ont eut quatorze enfans, dont aucun n'a atteint l'âge de deux ans. Nous approchions d'une chaîne de montagnes assez élevées, qu'on appelle les *South-west-montains*, parce qu'elles sont les premieres qu'on rencontre en marchant vers l'oueſt & avant d'arriver aux chaînes de montagnes, connues en France sous le nom d'*Apalaches*, & en Virginie sous celui de *Blue-ridge*, *North-ridgd* & *Allegany*. Comme le pays est très couvert de bois, on jouit peu de leur aspect. Je marchai longtems sans voir d'habitation, & assez embarrassé de choisir entre les différens chemin qui se croisent de tems en tems; mais enfin j'atteignis un voyageur qui m'avoit précédé, & qui me servit, non seulement à m'indiquer

mon chemin, mais auſſi à me le faire trouver moins long : c'étoit un Irlandois aſſez récemment arrivé en Amérique ; mais qui avoit déja eu le tems d'y faire pluſieurs compagnes & d'y recevoir un bon coup de fuſil dans la cuiſſe. Il me dit qu'on n'avoit jamais pu tirer la balle ; mais il n'en étoit pas moins bien portant & de bonne humeur. Je lui fit raconter ſes exploits militaires, & je lui demandai ſur-tout quelques détails ſur le pays qu'il habite maintenant ; car il m'avoit dit qu'il étoit établi dans la Caroline du nord, à plus de quatre-vingt milles de *Catawbaw*, & à plus de trois cens milles de la mer. Ces nouveaux établiſſemens ſont d'autant plus intéreſſans à connoître, qu'éloignés de tout commerce, ils ſont fondés uniquement ſur l'agriculture ; je veux parler de cette agriculture des Patriarches, qui conſiſte à faire croître des denrées pour la ſeule conſommation du propriétaire, ſans eſpérance de les vendre ou de les échanger. Il faut donc que ces Colons ſe ſuffiſent à eux-mêmes. On conçoit aiſément que les alimens ne leur manquent pas ; mais il faut que leurs propres brebis, que leur propre champs leur fourniſſent

ces vêtemens; il faut qu'ils travaillent eux-mêmes leurs laines & leurs chanvres pour en faire du drap & de la toile; qu'ils prépareni leur cuirs pour en faire des ſouliers, &c. &c. Quant à la boiſſon, ils ſont obligés de ſe contenter de lait & d'eau, juſqu'à ce que leurs pommiers ſoient aſſez grands pour porter des fruits, ou quils aient pu ſe procurer des alembics pour diſtiler leurs grains. On n'imagineroit pas en Europe quel eſt, dans ces tems difficiles, l'article qui manque le plus aux nouveaux Colons; ce ſont les clous, car la hache & la ſcie peuvent ſuppléer à tout le reſte. On trouve pourtant le moyen d'élever des barrieres & de conſtruire des toîts ſans employer de clous; mais cela rend l'ouvrage beaucoup plus long, & on ſait quel eſt dans de pareilles circonſtances, le prix du tems & du travail. C'étoit une queſtion bien naturelle que de demander à un tel cultivateur quelles affaires pouvoient le conduire à plus de quatre cens milles de chez lui: j'appris qu'il faiſoit le ſeul commerce dont ſon pays ſoit ſuſceptible, celui dont les gens les plus aiſés cherchent à augmenter leur fortune; il étoit venu vendre des

chevaux. En effet, ces animaux se multiplient aisément dans des contrées ou les pâturages sont très abondans; & comme on peut les conduire sans aucune dépense en les faisant paître aussi sur la route, ils forment l'objet d'exportation le plus commode pour tous les pays éloignés du chemin & du commerce.

La conversation qui s'étoit établie entre nous continuant toujours, elle nous conduisit insensiblement au pied des montagnes. Nous n'eûmes pas de peines à reconnoître sur un de leurs sommets la maison de M. Jefferson; car on peut dire *qu'elle brille seule en ces retraites.* C'est lui qui l'a bâtie & qui en a choisi le site; en effet quoiqu'il possédât déja des terres assez considérables aux environs, dans un pays si désert rien ne l'auroit empêché de former un établissement par-tout où il auroit voulu. Mais la nature devoit à un Sage & à un homme de goût de lui offrir dans son propre héritage le local où il pourroit mieux l'étudier & en jouir. Il a appellé cette maison *Monticello* (1), nom très modeste assurément, car elle est placée

(1) En Italien, *Monticello*, signifie petite montagne, monticule.

sur

ſur une montagne très-élevée, mais qui annonce l'attrait du propriétaire pour la langue qu'on parle en Italie, & ſur-tout pour les Beaux Arts dont cette contrée fut le berceau, & dont elle eſt encore l'aſyle. Déſormais je n'avois plus beſoin de guide : je me ſéparai donc de mon Irlandois ; & après avoir monté plus d'une demi-heure par un chemin aſſez commode, j'arrivai à Monticello. Cette maiſon, dont M. Jefferſon a été l'architecte & ſouvent l'ouvrier, eſt bâtie dans un genre italien & aſſez élégant, ſans être pourtant exempte de défaut ; elle conſiſte dans un gros pavillon carré, dans lequel on entre par deux portiques, ornés de colonnes. Le rez-de-chauſſée eſt principalement occupé par un grand ſalon très élevé, qui ſera décoré dans un ſtyle abſolument antique ; au-deſſus du ſalon eſt une bibliotheque de même forme ; deux petites aîles, qui n'ont qu'un rez-de-chauſſée & un attique, accompagnent ce pavillon & doivent communiquer avec des cuiſines, offices, &c. qui formeront des deux côtés une eſpece de ſoubaſſement ſurmonté d'une terraſſe. Ce n'eſt pas pour décrire la maiſon que j'entre dans ces détails ; c'eſt

pour prouver qu'elle ne reſſemble pas à celles qu'on voit dans ce pays-ci ; de ſorte qu'on peut dire que M. Jefferſon eſt le premier Américain qui ait conſulté les Beaux-Arts pour ſavoir comment il ſe mettroit à couvert. Mais c'eſt de lui que je devrois ſeulement m'occuper ; je devrois peindre un homme, qui n'a pas encore quarante ans, dont la taille eſt élevée & la figure douce & agréable, mais dont l'eſprit & les connoiſſances pourroient tenir lieu de tous les agrémens extérieurs ; un Américain qui, ſans être jamais ſorti de ſon pays, eſt Muſicien, Deſſinateur, Géomêtre, Aſtronome, Phyſicien, Juriſconſulte & Homme-d'État ; un Sénateur de l'Amérique, qui a ſiégé deux ans dans ce fameux Congrès, auteur de la révolution, dont on ne parle jamais ici ſans un reſpect, malheureuſement mêlé de trop de regrets ; un Gouverneur de la Virginie, qui a rempli ce pénible emploi pendant les invaſions d'*Arnold*, de *Philips* & de *Cornwalis* ; enfin un Philoſophe retiré du monde & des affaires, parce qu'il n'aime le monde qu'autant qu'il peut ſe flatter d'être utile, & que l'eſprit de ſes concitoyens n'eſt encore en

Digitized by Google

état, ni de supporter la lumiere, ni de souffrir la contradiction. Une femme douce & aimable, de jolis enfans qu'il prend soin d'élever, une maison à embellir, de grandes possessions à améliorer, les sciences & les arts à cultiver; voilà ce qui reste à M. Jefferson, après avoir joué un rôle distingué sur le théatre du Nouveau-Monde, & ce qu'il a préféré à la commission honorable de Ministre-Plénipotentiare en Europe (1). La visite que je lui faisois n'étoit pas inattendue; il y avoit longtems qu'il m'avoit invité à venir passer quelques jours au sein de sa société, c'est-à-dire, au milieu des montagnes. Cependant je trouvai son abord sérieux & même froid; mais je n'eus pas passé deux heures avec lui, que je crus y avoir passé toute ma vie: la promenade, la bibliotheque, & sur-tout une conversation toujours variée, toujours intéressante, toujours soutenue par cette satisfaction si douce qu'éprouvent deux personnes qui, en se communiquant leurs sentimens & leurs opinions, se trou-

(1) M. Jefferson ayant eu depuis le malheur de perdre sa femme, a enfin cédé aux instances qu'on lui a faites pour l'engager à accepter la place de Ministre-Plénipotentiaire à la Cour de France. Il est maintenant à Paris.

vent toujours d'accord & s'entendent à demi-mot, me firent paſſer quatre jours comme quatre minutes. Cette conformité de ſentimens & d'opinions, ſur laquelle j'inſiſte, parce que c'eſt à moi à m'en applaudir, & qu'il faut bien que l'égoïſme ſe montre par quelqu'endroit, cette conformité, dis-je, étoit ſi parfaite, que non ſeulement nos goûts étoient ſemblables, mais auſſi nos prédilections; ces prédilections que les eſprits ſecs & méthodiques ridiculiſent en les traitant d'enthouſiaſme, & dont les hommes ſenſibles & animés ſe glorifient en leur donnant auſſi le nom d'enthouſiaſme. Je me rappelle avec plaiſir, qu'un ſoir, comme nous étions à cauſer autour d'un *bowl* de *punch*, après que Madame Jefferſon s'étoit retirée, nous vînmes à parler des poéſies d'*Oſcian*. Ce fut une étincelle d'électricité qui paſſa rapidement de l'un à l'autre : nous nous rappellions les paſſages de ces ſublimes poéſies qui nous avoient le plus frappés, & nous en entretenions mes compagnons de voyage, qui heureuſement ſavoient très bien l'anglois & étoient en état de les apprécier, mais qui ne les avoient jamais lues. Bientôt on voulut que le livre eût part

à la *toaſt* : on alla le chercher, il fut placé près du bowl de punch, & l'un & l'autre nous avoient déja conduits aſſez loin dans la nuit, avant que nous nous en fuſſions apperçus. D'autres fois la Phyſique, d'autre fois la Politique ou les Arts faiſoient le ſujet de nos entretiens ; car il n'eſt pas d'objets qui aient échappé à M. Jefferſon, & il ſemble que dès ſa jeuneſſe il ait placé ſon eſprit, comme ſa maiſon, ſur un lieu élevé, d'où il pût contempler tout l'univers.

Le ſeul étranger qui nous viſita pendant notre ſéjour à Monticello, fut le Colonel *Armand* dont j'ai parlé dans mon premier Journal : on ſait qu'il paſſa en France l'année derniere avec le Colonel *Laurens* ; il en eſt revenu aſſez tôt pour ſe trouver au ſiége d'York, où il a marché comme volontaire à l'attaque des redoutes. L'objet de ſon voyage étoit d'acheter en France un habillement & un équipement complet, pour une légion qu'il avoit déja commandée, mais qui avoit été détruite dans les campagnes du ſud, & qu'il falloit former de nouveau. Il en a fait l'avance au Congrès, qui s'eſt engagé à fournir les hommes & les chevaux. *Charlotteville*, petite ville naiſſante, ſituée dans une

vallée à deux lieues de Monticello, eſt le quartier qu'on a aſſigné pour l'aſſemblement de cette légion. Le Colonel Armand m'invita à venir dîner chez lui le lendemain : je m'y rendis avec M. Jefferſon, & je trouvai la légion ſous les armes. Elle doit être compoſée de deux cens chevaux & de cent-cinquante hommes d'infanterie. La cavalerie étoit preſque complette & aſſez bien montée ; l'infanterie étoit encore très foible, mais le tout étoit bien habillé, bien armé & avoit très bon air. Je dînai chez le Colonel Armand avec tous les Officiers de ſon régiment & avec ſon loup ; car il s'eſt amuſé à élever un loup, qui a maintenant dix mois, & qui eſt auſſi familier, auſſi doux & auſſi gai qu'un jeune chien : il ne quitte par ſon maître, & il a même le privilége de partager ſon lit. Je ſouhaite qu'il réponde toujours à une auſſi bonne éducation, & qu'il ne reprenne pas ſon caractere naturel, quand il ſera parvenu à âge de loup. Il n'eſt pas tout-à-fait de la même eſpèce que les nôtres, car ſon poil eſt preſque noir & très liſſe, de ſorte que ſa tête n'a rien de féroce, & que ſans ſes oreilles droites & ſa queue pendante, on le pren-

Digitized by Google

droit aiſément pour un chien. Peut-être doit-il aux ſoins qu'on prend de ſa toilette cet avantage ſingulier de ne point exhaler une mauvaiſe odeur ; mais j'ai remarqué que les chiens n'en avoient pas horreur, & que lorſqu'ils rencontroient ſa trace, ils n'y faiſoient aucune attention. Or il me paroît difficile que toute la propreté poſſible trompe l'inſtinct de ces animaux, qui ont une telle horreur pour les loups, qu'on en a vu au Jardin du Roi ſe hériſſer & hurler à la ſeul odeur de deux métifs, nés d'un chien & d'une louve. Je ſuis donc porté à croire que cette particularité appartient à l'eſpèce de loup noir ; car on en voit auſſi en Amérique de ſemblables aux nôtres. Peut-être en avons-nous en Europe de ſemblables à ceux de l'Amérique ; du moins le pourroit-on conclure de cette façon de parler ſi commune : *Il a peur de moi comme du loup gris*, qui donneroit à entendre qu'il y avoit auſſi des loups noirs.

Puiſque je me trouve conduit à parler des animaux, je placerai ici quelques obſervations que M. Jefferſon m'a mis à portée de faire ſur les ſeules bêtes ſauvages qui ſoient communes dans ce pays-

ci. J'ai été longtems en doute ſi on devoit les appeller chevreuils, cerfs ou daims; car on leur donne le premier de ces noms en Canada, le ſecond dans les Provinces de l'eſt, & le troiſieme dans celles du midi. D'ailleurs en Amérique, les nomenclatures ſont ſi peu exactes, & les obſervations ſi rares, qu'on ne peut obtenir aucune lumiere en queſtionnant les gens du pays. M. Jefferſon s'étant amuſé à élever une vingtaine de ces animaux dans un parc, ils y ſont bientôt devenus aſſez familiers, comme cela arrive à tous les animaux de l'Amérique, leſquels s'apprivoiſent en général beaucoup plus aiſément que ceux d'Europe. Il ſe plaît à leur donner à manger, & ils viennent prendre juſques dans ſa main des grains de bled de Turquie dont ils ſont très friands. Je le ſuivis un ſoir, & je deſcendis avec lui dans une profonde vallée où ils ont coutume de ſe raſſembler à la fin du jour. Je les vis marcher, courir, ſauter; & plus j'examinai leurs allures, moins je fus en état de les annexer à aucune eſpece européenne: ils ſont abſolument de la même couleur que le chevreuil, & cette couleur ne varie pas dans les individus, même

lorſqu'ils ſont domeſtiques ; ce qui arrive ſouvent aux daims. Leur bois, qui n'ont jamais plus d'un pied & demi de long, ni plus de trois ou quatre cors de chaque côté, ſont plus ouverts & plus palmés que ceux du chevreuil, & ſe dirigent obliquement en avant : leur queue eſt de huit à dix pouces de long, & lorſqu'ils ſautent, ils la portent preſque verticale comme les daims, auxquels ils reſſemblent encore, non ſeulement par leurs proportions, mais par la forme de la tête, qui eſt plus allongée & moins moutonnée que celle du chevreuil. D'ailleurs, ils différent de ceux-ci, en ce qu'ils ne vont pas deux à deux, & qu'ils s'aſſemblent quelquefois en hordes comme les cerfs & les daims. Enfin, d'après mes propres obſervations & tout ce que j'ai pu recueillir à ce ſujet, je ſuis reſté convaincu que cette eſpèce eſt particuliere à l'Amérique, & qu'on peut la conſidérer comme moyenne entre celle du daim & du chevreuil (1).

(1) On m'a aſſuré récemment que lorſque ces animaux ſont vieux, leur bois eſt auſſi grand que celui d'un cerf ; mais leur chair a certainement le même goût que celle des daims d'Angleterre.

Digitized by Google

M. Jefferſon n'étant pas chaſſeur, & n'ayant jamais traverſé les mers, ne pouvoit pas avoir d'opinion arrêtée ſur cette partie de l'Hiſtoire naturelle; mais il n'a pas négligé les autres. Je vis avec plaiſir qu'il s'étoit appliqué particuliérement aux obſervations météréologiques; c'eſt en effet de toutes les branches de la Phyſique celle qu'il convient le plus aux Américains de cultiver, parce que l'étendue de leur pays & la variété des ſites leur donnent ſur ce point un grand avantage ſur nous, qui, d'ailleurs, en avons tant ſur eux. M. Jefferſon a fait avec M. *Madiſſon*, Profeſſeur de Mathématiques très inſtruit, des obſervations correſpondantes ſur les vents qui règnent à Williamsburg & à Monticello; & quoique ces deux endroits ne ſoient diſtans que de cinquante lieues & ne ſe trouvent ſeparés par aucune chaîne de montagnes, la diſparité entre les réſultats s'eſt trouvée telle, que ſur cent-vingt-ſept obſervations du vent de nord-eſt à Williamsburg, il n'y en a eu que trente-deux à Monticello, où le nord-oueſt a preſque toujours compenſé le nord-eſt. Il paroît que celui-ci eſt un vent de mer, qu'un obſ-

Digitized by Google

tacle léger arrête facilement; en effet, il y a vingt ans qu'il ne se faisoit presque point sentir au-delà de *West-pointe*, c'est-à-dire, du confluent du *Pamunkey* & du *Matapony*, qui se réunissent pour former la riviere d'York, à-peu-près à trente-cinq milles de son embouchure. Depuis que les progrès de la population & de l'agriculture ont considérablement éclairci les bois, il pénetre jusqu'à *Richmond*, qui est à trente milles plus loin. Sur quoi on peut remarquer, 1°. que les vents varient infiniment dans leur obliquité & dans la hauteur de leur région, 2°. que rien n'est moins indifférent que la maniere dont on procéde au défrichement d'un pays, parce que la salubrité de l'air, l'ordre même des saisons, peuvent dépendre de l'accès qu'on accorde aux vents & de la direction qu'on leur donne. C'est une opinion généralement répandue à Rome, que l'air y est moins sain, depuis qu'on a abattu une grande forêt qui se trouvoit entre cette ville & Ostie, & qui la défendoit des vents connus sous le nom de *Scirocco* & de *Libico*. On croit aussi en Castille, que l'extrême sécheresse dont on se plaint de plus en plus, doit son origine au défri-

Digitized by Google

chement des bois, qui avoient coutume d'arrêter & de rompre les nuages. Il eſt encore une autre conſidération très importante ſur laquelle j'ai cru devoir fixer l'attention des Savans de ce pays-ci, quelque défiance que j'aie de mes propres lumieres en Phyſique comme ſur tout autre objet. La plus grande partie de la Virginie eſt un terrein ſi plat & tellement entrecoupé de creeks & de grandes rivieres, qu'il paroît abſolument racheté ſur la mer & tout entier de nouvelle création : il eſt donc marécageux, & ce n'eſt qu'en coupant beaucoup de bois qu'on peut parvenir à le deſſécher; mais d'un autre côté, il ne ſera jamais aſſez aſſaini pour ne pas abonder en exhalaiſons méphitiques; & de quelque nature que ſoient ces exhalaiſons, ſoit qu'elles participent de l'air fixe ou de l'air inflammable, il eſt sûr que la végétation les abſorbe également, & que les arbres ſont très propres à remplir cet objet (1). Il paroît donc également dangereux, & de conſerver une grande quantité de bois, & d'en abattre une grande quan-

(1) C'eſt une découverte qu'on doit à M. Franklin.

Digitized by Google

tité ; de ſorte que la meilleure maniere de procéder aux défrichemens, ſeroit de les diſperſer autant qu'il ſeroit poſſible, & de laiſſer toujours ſubſiſter quelques bouquets de bois entre les différentes plantations. De cette façon le terrein ſur lequel on habiteroit ſeroit toujours aſſez aſſaini ; & comme il reſtera encore des marais conſidérables qu'on ne pourra deſſécher, on ne courra pas le riſque d'admettre trop aiſément les vents qui en apporteroient les exhalaiſons.

Mais je m'apperçois que mon Journal reſſemble aſſez aux converſations que j'avois avec M. Jefferſon. Je paſſe d'un objet à l'autre, & je m'oublie en écrivant, comme je m'oubliois en m'entretenant avec lui. Il faut quitter l'ami de la nature, mais non pas la nature elle-même, qui m'attend dans toute ſa ſplendeur au but de mon voyage ; je veux parler de ce fameux *pont de rocher*, qui réunit deux montagnes, la choſe la plus curieuſe que j'aie vu de ma vie, parce que c'eſt celle dont il eſt plus difficile de rendre raiſon. M. Jefferſon auroit bien voulu m'y conduire, quoique cette merveille ſoit à plus de quatre-vingt milles de chez lui, & qu'il

la connoiſſe parfaitement ; mais ſa femme n'attendoit que le moment d'accoucher, & il n'eſt pas moins bon mari que bon philoſophe & bon citoyen. Il ſe contenta donc de me ſervir de guide pendant l'eſpace de ſeize milles, juſqu'au paſſage de la petite riviere de *Mochum*. Là, nous nous ſéparâmes, & j'oſe me flatter que ce fut avec un regret mutuel.

Je marchai encore dix-ſept milles, toujours dans les gorges des *Weſtern-mountains*, avant de trouver un endroit où je puſſe faire repoſer mes chevaux. Enfin je m'arrêtai dans une maiſon iſolée, chez un Irlandois, appellé *Macdonald*, où je trouvai des œufs, du jambon, des poulets & du whiskey, & où je fis un très bon dîner. Cet Irlandois étoit honnête & ſerviable, & ſa femme, qui eſt d'une figure douce & très agréable, n'avoit rien d'agreſte dans ſon maintien & dans ſes manieres. C'eſt qu'au milieu des bois & des ſoins ruſtiques, un Virginien ne reſſemble jamais à un Payſan d'Europe, c'eſt toujours un homme libre, qui a part au gouvernement & qui commande à quelques negres ; de façon qu'il réunit ces deux qualités dif-

Digitized by Google

tinctives de citoyen & de maître, en quoi il reſſemble parfaitement à la plus grande partie des individus qui formoient dans les Républiques anciennes ce qu'on appelloit *le peuple*, peuple très différent du peuple actuel, qui n'eſt autre choſe que la nation entiere, la collection de tous les hommes qui la compoſent, leſquels étant tous eſſentiellement libres, grands & petits, maîtres ou valets, ont tous également droit au rang & au privilege de citoyen. C'eſt faute d'avoir fait cette diſtinction, qui n'eſt pas cependant très ſubtile, que tant d'auteurs modernes, plus déclamateurs que philoſophes, ſont parvenus à s'égarer à un tel point, qu'en comparant mal à propos les tems anciens avec les tems modernes, ils ont pris les peuples pour les hommes en général, & préconiſé les oppreſſeurs de l'humanité, en croyant défendre la cauſe de l'humanité. Que d'idées auroient beſoin d'être rectifiées! que de mots dont le ſens eſt encore vague & indéterminé! La dignité de l'homme a été cent fois alléguée, & cette maniere de s'exprimer a toujours eu beaucoup de faveur. Cependant la dignité de l'homme eſt une choſe comparative, & qui ne

paroît tenir qu'au préjugé ; car le ſentiment qu'on a pour ſes ſemblables, eſt amour & non pas reſpect : ſi elle eſt priſe dans un ſens individuel, elle eſt d'autant plus grande, qu'un homme conſidére de claſſes au-deſſous de lui : c'eſt le Plébéïen qui fait celle du noble, l'eſclave qui fait celle de l'homme libre, le noir celle du blanc : ſi elle eſt priſe dans un ſens général, elle peut encore inſpirer aux hommes des ſentimens de tyrannie & de cruauté dans leur rapport avec les animaux ; & détruiſant ainſi la bienfaiſance générale, aller contre l'ordre & le vœu de la nature. Quel eſt le principe ſur lequel la raiſon échappée aux Sophiſtes & aux Rhéteurs, pourra enfin ſe repoſer ? L'égalité de droits, l'intérêt général qui commande à tous, l'intérêt particulier lié à l'intérêt commun, l'ordre de la ſociété, auſſi néceſſaire que la ſymétrie des ruches à miel, &c. &c. ; ſi tout cela ne prête pas beaucoup à l'éloquence, il faudra s'en conſoler, & préférer la bonne morale à la belle morale.

J'eus lieu d'être content de celle de M. Macdonald, il me ſervit de ſon mieux, ne me fit pas payer trop cher, & me donna tous les renſeignemens dont j'avois beſoin pour continuer ma route : mais n'ayant

n'ayant pu partir de chez lui qu'à quatre heures & démie, & ayant encore douze milles à faire pour paſſer les *Blue-Ridge*, ou montagnes bleues, je fus heureux de rencontrer en chemin un honnête voyageur, qui me ſervit de guide, & avec lequel je liai converſation. C'étoit un habitant du Comté d'*Auguſta*, qui avoit ſervi en Caroline, comme ſimple *Rifleman* (1): cependant il étoit monté ſur un bon cheval, & paroiſſoit un homme à ſon aiſe. C'eſt qu'en Amérique, la Milice eſt compoſée de tous les citoyens indiſtinctement, & que les Officiers ſont élus par les miliciens eux-mêmes, ſans égard pour les ſervices & pour l'expérience. Mon Rifleman s'étoit trouvé au combat de *Cowpens*, ou le Général Morgan, avec huit cents hommes de milice, défit entiérement le fameux Tarleton, qui étoit alors à la tête de ſa légion, d'un Régiment de troupes réglées & de différens piquets tirés de l'ar-

(1) Les *Rifle-men* ſont une milice virginienne, compoſée des habitans des montagnes, qui ſont tous des chaſſeurs très adroits & qui ſe ſervent de carabines rayées. A la fin de la guerre on en faiſoit très peu d'uſage, parce qu'on avoit obſervé que l'avantage de la juſteſſe dans le tire de leurs armes étoit plus que compenſé par la difficulté de les recharger.

mée, formant à-peu-près douze cents hommes, dont on lui tua, ou prit, plus de huit cents. Cet événement, le plus extraordinaire de toute la guerre, avoit toujours excité ma curiosité. On a généralement admiré la modestie & la simplicité du compte que le Général Morgan en a rendu. Mais une circonstance de cette relation m'avoit toujours étonné. Morgan avoit mis ses troupes en bataille dans un bois clair, & il avoit partagé les Rifleman sur les deux aîles, de maniere qu'ils formoient avec la ligne, une espece de tenaille, qui réuniſſoit tous les feux directes & obliques sur le centre de celle des Anglois. Mais après la premiere décharge, il avoit fait un mouvement si dangereux, quand même il auroit commandé les troupes les mieux disciplinées, que je ne pouvois m'en rendre raison. En effet, il ordonna à toute la ligne de faire demi-tour à droite, & après qu'elle eut marché trente ou quarante pas en arriere, il l'arrêta, lui fit faire face & recommencer le feu. Je priai donc ce témoin, dont la déposition ne pouvoit pas être suspecte, de me raconter ce qu'il avoit vu, & je trouvai son récit parfaitement conforme à la relation de Morgan. Ensuite je

Digitized by Google

lui demandai la raiſon de ce mouvement rétrograde qu'on leur avoit ordonné ; il me dit qu'il n'en pouvoit aſſigner aucune. J'inſiſtai, & je m'informai ſi le terrein en arriere de la premiere poſition, n'étoit pas plus élevé & plus avantageux : il m'aſſura qu'il étoit abſolument ſemblable ; de ſorte que ſi c'eſt ce mouvement qui a engagé les Anglois, dont l'attaque n'eſt pas vive & conſiſte ordinairement à faire un grand feu plutôt qu'à joindre l'ennemi, ſi c'eſt, dis-je, ce mouvement qui les a engagés à rompre leur ordre & à s'avancer inconſidérément dans l'eſpece de foyer de coups de fuſil qui étoient dirigés ſur eux, tant du centre que des aîles, il n'auroit tenu qu'au Général Morgan de s'en faire un mérite, & de ſe vanter d'avoir mis en uſage un des ſtratagêmes les plus hardis qu'on ait employés à la guerre. Cependant il n'en a jamais parlé, & le récit de ce Rifleman me donneroit lieu de conclure que ſon Général, effrayé de la ſupériorité des Anglois, avoit d'abord voulu leur céder le terrein peu-à-peu, juſqu'à ce qu'il trouvât un endroit plus fourré & plus avantageux pour une troupe inférieure ; & qu'enſuite, ſe voyant preſſé, il avoit ſenti que le tems lui man-

quoit, & qu'il n'y avoit d'autre parti à prendre ; que de tout risquer & de combattre où il étoit. Quelque fût le motif de cette manœuvre singuliere il en résulta toujours que Tarleton fut défait ; ses troupes lâcherent pied de tous côtés, sans qu'il fut possible de les rallier. Comme elles étoient fatiguées d'une très longue marche, elle furent bientôt jointes par les milices américaines, qui, aidées d'une soixantaine de chevaux commandés par le Colonel Washington, firent plus de cinq cents prisonniers, & s'emparerent de deux drapeaux & de deux pieces de canon. Il étoit naturel de demander ce que faisoit la cavalerie de Tarleton pendant & après le combat ; pendant le combat, elle avoit cherché à tourner les flancs du Général Morgan, mais elle avoit été tenue en respect par quelques Rifleman & par celle des Américains, que le Colonel Washington avoit envoyé sur les flancs, divisée en deux pelotons ; après le combat, elle s'étoit enfuie à toutes jambes, sans songer à l'infanterie, & sans prendre aucune précaution pour en couvrir la retraite. Quant au Général anglois, Dieu sait ce qu'il est devenu.... & c'est-là ce Tarleton, qui devoit

Digitized by Google

avec Cornwalis, conſommer la conquête de l'Amérique, qui a reçu avec Cornwalis, les remercîmens de la Chambre des Communes, & que toute l'Angleterre admire comme le héros de l'armée & l'honneur de la nation (1). Maintenant, qu'on réfléchiſſe ſur le ſort de la guerre, & qu'on ſe rappelle que deux mois après cette victoire remportée par huit cents Miliciens, ſur douze cents hommes de vieilles troupes, le Général Green, après avoir raſſemblé près de cinq mille hommes, moitié milice, moitié Continentaux, choiſi une excellente poſition, & employé toutes les reſſources de l'art militaire, eſt battu par dix-huit cens hommes, abandonné de ſes Miliciens, & forcé de borner toute ſa

(1) Le Colonel Tarleton a donné tant de preuves, non ſeulement de courage, mais d'audace & d'intrépidité, que tous les militaires doivent applaudir aux éloges que ſa valeur a reçus. On voudroit ſeulement qu'il en eût toujours fait un bon uſage, & qu'il ſe fût montré auſſi humain, auſſi ſenſible, que brave & déterminé. Le but de ces réflexions eſt donc de faire voir combien, dans cette guerre, les Anglois ont été obligés d'enfler leurs ſuccès & d'atténuer leur défaite : plus les premiers devenoient rares, plus ils étoient portés à les ſolemniſer. Howe & Burgoyne ont été diſgraciés pour n'avoir pas conquis l'Amérique ; d'autres ont été avancés pour y avoir obtenu quelques avantages.



Digitized by Google

gloire à faire payer cher aux Anglois, un champ de bataille que le reſte de ſes troupes défend pied à pied, & ne cede qu'à regret (1).

Tout en cauſant de guerre & de combats, j'arrivai au pied du *Gap*, ou, autrement dit, du Col de *Rock-Fish*, qui eſt ſur une étendue de plus de 50 milles, le ſeul paſſage pour traverſer les Blue-Ridges, du moins en voiture. Je montai aſſez commodément pendant l'eſpace de deux milles à-peu-près. Parvenu au haut de la montagne, je fus ſurpris d'y trouver une cabane nouvellement conſtruite & habitée par des blancs. Je demandai à mon com-

(1) Depuis que ce journal a été écrit, l'Auteur a eu occaſion de voir le Général Morgan; c'eſt un homme âgé à-peu-près de 50 ans, d'une haute ſtature & d'une figure vraiment martiale. Les ſervices qu'il a rendus pendant la guerre ont été très multipliés : auſſi a-t-il fait un chemin très rapide. On a prétendu qu'il avoit été Chartier : c'eſt par cette même ignorance de mœurs & du langage, qui a fait dire que tel Général avoit été Boucher, parce qu'il faiſoit le commerce de beſtiaux. Celui du Général Morgan avoit pour objet le Roullage ; il entreprenoit le tranſport des marchandiſes qui ſe voituroient par terre, & ſouvent il ſe mettoit lui-même à la tête de ces petits convois. le Marquis de Ch***, la premiere fois qu'il eut occaſion de le voir, commandoit les troupes de M. le Comte de Rochambeau, ce Général étant allé à Philadel-

Digitized by Google

pagnon de voyage, ce qui pouvoit les avoir engagés à former un établiſſement dans un endroit ſi déſert & ſi aride; il me dit que c'étoient de pauvres gens, qui eſpéroient tirer quelques ſecours des paſſans. Je m'attendois à cette réponſe; mais je fus affligé de

---

phie pendant la marche qu'elles firent pour ſe rendre de Williamſburg à Baltimore. Le Marquis de Ch*** ſe trouvoit alors à Colcheſter, où la premiere diviſion des troupes venoit d'arriver, après avoir paſſé ſur des bateaux une riviere qui coule auprès de cette ville. Les équipages & l'artillerie avoient pris une autre route pour gagner un gué aſſez difficile : le Général Morgan rencontra les équipages dans un moment où ils étoient engagés dans un défilé; & trouvant que les Chartiers ne s'y prenoient pas bien, il s'arrêta, & leur enſeigna comment ils devoient conduire leurs voitures. Après avoir mis tout en ordre, il vint deſcendre chez le Marquis de Ch*** & dîner avec lui. La ſimplicité de ſon maintien & la nobleſſe de ſes manieres rappelloient aſſez ces anciens Chefs gaulois ou germains, lorſqu'en paix avec les Romains, ils venoient les viſiter & leur offrir du ſecours. Il témoigna beaucoup d'attachement pour la nation françoiſe, & beaucoup d'admiration pour la beauté de nos troupes; il ne ceſſoit de les regarder, & il répétoit ſouvent, qu'il feroit ſon bonheur de ſervir toute ſa vie dans des armées brillantes & nombreuſes. On croira aiſément que ſon hôte lui fit beaucoup de queſtions, & particuliérement ſur l'affaire de Cowpens. Sa reponſe confirma le récit du Rifleman; mais il avoua avec candeur que le mouvement qu'il fit en arrière n'avoit point été prémédité : ſes troupes avoient été intimidées, lorſque les Anglois, avec moins



Digitized by Google

voir que dans un pays abſolument neuf, où la terre ne demande que des poſſeſſeurs, & l'agriculture que des bras, des blancs fuſſent obligés de mendier. Je m'arrêtai un moment pour conſidérer l'aſpect, plus ſauvage que piquant, qu'offrent les montagnes

---

d'ordre que de confiance, s'étoient ébranlées pour les attaquer : voyant qu'elles ne s'étoient point débandées, il les laiſſa marcher cent pas en arriere, & leur commanda enſuite de faire alte & face à l'ennemi, comme ſi précédemment il leur avoit lui-même commandé le mouvement rétrograde.

Quoique ces notions plus récentes & plus ſûres duſſent rendre inutiles les réflexions que l'on trouve dans le texte, on a cru qu'il étoit à propos de les conſerver, parce que, d'un côté, elles ne laiſſent pas d'être intéreſſantes pour les Militaires, & que de l'autre, elles peuvent apprendre aux Philoſophes & aux Critiques à ſe défier de ceux qui ont écrit l'Hiſtoire ; ſur-tout lorſque, ſemblables à Tite-Livre, à Denis d'Halicarnaſſe, & à tous les Hiſtoriens diſert & éloquens, ils ſe plaiſent à multiplier & à varier les deſcriptions de combats, ou, ce qui eſt bien pis encore, lorſque, comme Frontin, Pollien, & les autres compilateurs, ils puiſent dans les Hiſtoriens les faits de guerre & les ſtratagêmes qu'ils s'efforcent de raſſembler.

Le Général Morgan n'avoit pas ſervi depuis l'affaire de Cowpens ; il habitoit le Comté de Fairfax, & vivoit dans des terres qu'il avoit acquiſes ou augmentées, en attendant que l'occaſion ſe préſentât de lui donner quelque commandement.

Digitized by Google

de l'oueſt, vues du ſommet des Blue-Ridges. Mais comme le ſoleil étoit près de ſe coucher, je me hâtai de gagner la ſeule auberge où je pourrois trouver un gîte, de l'autre côté des montagnes. Je m'arrêtai cependant encore une fois, & je n'eus pas lieu de m'en plaindre. Comme j'étois toujours ſuivi par un domeſtique qui portoit un fuſil, & qu'il m'arrivoit très ſouvent de deſcendre de cheval pour tirer des perdrix ou d'autre gibier, la converſation ne m'empêchoit pas d'avoir les yeux alertes. J'apperçus un gros oiſeau qui traverſoit le chemin, &, par inſtinct de chaſſeur, je devinai que ce devoit être celui que les habitans des montagnes appellent *faiſand*, mais qui mérite beaucoup mieux le nom de *gelinotte*. Deſcendre de cheval, appeller mon chien, prendre mon fuſil, fut l'affaire d'un moment; mais, comme je me diſpoſois à chercher ma gelinotte dans les brouſſailles, un de mes gens m'en fit remarquer deux autres qui étoit perchées ſur un arbre derriere lui, & qui me regardoient tranquillement. Je choiſis celle qui étoit le plus à portée, & il ne me fallut pas beaucoup d'adreſſe pour la tuer. Je la trouvai ſemblable, quoique peut-être un

Digitized by Google

peu plus groſſe, à celle que j'avois vue à New-Port, où les Américains en apportoient quelquefois au marché, mais ſeulement dans l'hiver, tems où elles deſcendent des montagnes, & où il eſt plus aiſé de les tuer. Celle-ci, avant d'être plumée, étoit groſſe comme un chapon; ſon plumage, ſur le dos & ſur les aîles, étoit ſemblable à celle des poules faiſanes, & ſur le ventre & les cuiſſes, à celui des groſſes grives d'hiver: elle étoit bottée comme les pigeons pattus, & ſes plumes deſcendoient juſqu'à ſes pieds; celles de la tête forment une eſpece d'aigrette: en tout, c'eſt un bel oiſeau & un excellent manger; mais lorſqu'il eſt plumé, il n'eſt pas plus gros qu'une perdrix rouge, ou une bartawelle. Après avoir bien recommandé de me garder ma gelinotte pour mon ſouper, je voulus chercher la premiere que j'avois vu courir dans les brouſſailles. Je la fis lever une fois, & quoique je couruſſe ſur le champ à la remiſe, & que j'euſſe un très bon chien, il me fut impoſſible de la retrouver, ces oiſeaux marchant très vîte, comme les faiſands & les râles. La maniere dont les habitans des montagnes s'y prennent pour les tuer, eſt de ſe promener dans les bois, au

Digitized by Google

lever ou au coucher du ſoleil, & de prêter l'oreille pour entendre le bruit qu'elles font en ſe battant les flancs avec leurs aîles : ce bruit eſt tel, qu'il ſe fait entendre à plus d'un mille ; on approche tout doucement, & on les trouve poſées ſur de vieux troncs d'arbres renverſés. Je fus peut-être heureux que ma chaſſe n'eût pas continué avec plus de ſuccès ; car il étoit preſque nuit, quand j'arrivai au gué de *South-River*, & les eaux augmentées récemment par les pluies, ne laiſſoient pas que d'être aſſez hautes. Je me trouvai glorieux de traverſer à gué ce fameux *Patowmack*, que j'avois été une heure à paſſer au *Ferry d'Alexandrie*. South River n'eſt en effet qu'une branche du Patowmack, qui prend ſa ſource dans les montagnes, & qui commence ſon cours humblement, ainſi que les autres fleuves, mais qu'on peut regarder comme le plus faſtueux de tous les parvenus, puiſqu'au bout de trente lieues, il a plus d'un mille de large, & reſſemble plutôt à un bras de mer qu'à un fleuve.

A deux cens pas du gué, mais à plus de quarante milles du lieu dont j'étois parti, je trouvai l'auberge que M. Jefferſon m'avoit indiquée ; c'eſt un des

Digitized by Google

plus mauvais gîtes de toute l'Amérique. Madame *Teaſe*, maîtreſſe de la maiſon, étoit depuis quelques tems, veuve de ſon mari, & je crois qu'elle l'étoit auſſi de tous ſes meubles, car je n'ai jamais vu de maiſon plus mal fournie. Un mauvais vaſe d'étain étoit le ſeul bowl qui ſervît pour la famille, pour nos domeſtiques & pour nous : je n'oſe dire pour quel uſage on nous le propoſa encore, lorſque nous allâmes nous coucher. Comme nous étions quatre maîtres, ſans compter le Rifleman, qui nous avoit ſuivi, & que j'avois engagé à ſouper, il fallut que l'hôteſſe & ſa famille nous cédaſſent leur lit. Au moment où nous nous diſpoſions à en profiter, un grand jeune homme entra dans la chambre où nous étions raſſemblés, ouvrit une armoire, & en tira une petite bouteille. Je lui demandai ce que c'étoit: — c'eſt, dit-il, une drogue que le docteur du voiſinage m'a ordonné de prendre tous les jours. — Et pour quelle maladie, ajoutai-je? — Oh! pas grand choſe, me répondit-il, *a little itch only, ſeulement un peu de gale.* Je trouvai cet aveu très ingénu; mais je me félicitai d'avoir des draps dans mon porte-manteau.

Digitized by Google

On croira aiſément que je ne fus pas tenté de déjeûner dans cette maiſon. Je partis donc de bonne heure, le 18, dans l'eſpérance qu'on me donna, de trouver une auberge à dix milles de là; mais cette eſpérance fut trompée. M *Smith*, Planteur aſſez pauvre, auquel on m'avoit adreſſé, n'avoit ni fourrage pour nos chevaux, ni vivres pour nous. Seulement il nous aſſura qu'à huit milles plus loin, nous trouverions un moulin, dont le propriétaire étoit auſſi aubergiſte. Nous trouvâmes, en effet, & le moulin, & le Meunier. Celui-ci étoit un jeune homme de vingt-deux ans, d'une figure charmante, dont les belles dents, les levres vermeilles & les joues fleuries rappelloient le riant portrait que M. Marmontel a fait de Lubin. Cependant ſa démarche & ſon maintien ne répondoient pas à la fraîcheur de ſes traits, il paroiſſoit lent & inactif: je lui en demandai la raiſon; il me répondit qu'il étoit toujours languiſſant depuis la bataille de *Guilford*, où il avoit reçu quinze ou ſeize coups de ſabre. Il n'avoit pas, comme les Romains, de couronne pour atteſter ſa valeur; il n'avoit pas non plus, comme les François de brévets de penſion

ni d'honneurs ; mais à la place, un morceau de ſon crâne, que ſa femme alla chercher, & qu'il me fit voir. Certainement je ne m'attendois pas à trouver, au milieu de ces ſolitudes de l'Amérique, les déplorables traces du fer européen : mais ce qui me toucha le plus, fut d'apprendre que c'eſt après avoir reçu une premiere bleſſure, & s'être rendu priſonnier, qu'il avoit été ſi cruellement écharpé. Ce malheureux jeune homme me racontoit, qu'accablé de coups & inondé de ſang, il avoit encore eu la préſence d'eſprit de penſer que ces cruels ennemis ne voudroient pas laiſſer ſubſiſter un témoin ou une victime de leur barbarie, & qu'il ne lui reſtoit d'autre moyen de ſauver ſa vie, que de paroître l'avoir perdue..... Il faudroit avoir les yeux de la juſtice divine, pour démêler & reconnoître les auteurs d'un pareil crime ; il faudroit avoir la voix de *Stentor*, il faudroit avoir toutes les trompettes de la renommée, pour les dévouer à l'horreur des tems préſens & à venir, & pour annoncer aux Souverains, aux Généraux & à tous leurs chefs, que les atrocités qu'ils tolerent ou qu'ils laiſſent impunies, s'accumuleront un jour ſur leurs têtes, & les ren-

Digitized by Google

dront l'exécration d'une poſtérité plus ſenſible & plus éclairée que nous ne le ſommes encore.

Quand M *Steel*, c'eſt le nom de mon hôte, auroit été plus actif; quand ſa femme, qui étoit jeune & jolie, auroit été plus induſtrieuſe, ils n'auroit pu ſuppléer l'un & l'autre à la diſette totale où ils ſe trouvoient pour lors, de pain & de toute eſpece de boiſſon : le pain venoit d'être pêtri & n'étoit pas encore au four; pour les liqueurs, elles n'étoient point en uſage dans la maiſon, & le même ruiſſeau, qui faiſoit tourner le moulin, ſervoit à déſaltérer le jeune ménage; de ſorte qu'on pouvoit appliquer à Madame Steel, ces vers du Guarini :

Quel fonte ond'ella beve,
Quel ſolo aneo la bagna, e la conſiglia.

Mais ces mœurs paſtorales conviennent peu à des voyageurs. Cependant quelques gâteaux de farine cuits ſur les cendres, d'excellent beurre, du bon lait, & ſur-tout l'intérêt que M. Steel nous inſpiroit, nous firent paſſer agréablement le tems néceſſaire pour mettre nos chevaux en état d'achever une longue & pénible journée. Vers cinq heures du ſoir, & après avoir fait trente-huit milles de

Digitized by Google

chemin nous trouvâmes quelques maiſons où nous apprîmes que nous étions encore à ſix milles de *Praxton's-Tavern*, où nous devions coucher; que nous avions deux gués à paſſer, dont le dernier étoit devenu impraticable à cauſe des pluies; mais que nous ne ſerions pas arrêtés, parce que nous trouverions un canot qui nous paſſeroit de l'autre côté tandis que nos chevaux ſuivroient à la nâge. La nuit & un gros orage, qui approchoient à pas égal, nous firent hâter le nôtre. Cependant, comme nous fûmes obligés de monter & de deſcendre une montagne très élevée, à peine reſtoit-il un peu de crépuſcule lorſque nous arrivâmes à la ſeconde riviere, qui n'eſt rien moins que celle de *James*, mais près de ſa ſource, & à l'endroit où elle coule des montagnes, ſous le nom de *Fluvanna*. L'embarras étoit de faire paſſer dix hommes & dix chevaux avec le ſeul ſecours d'une pirogue de ſauvages, qui pouvoit tenir au plus quatre ou cinq perſonnes, & d'un ſeul nègre armé d'une pagaye en guiſe de rame. On mit dans le bateau nos ſelles & nos équipages: on fit pluſieurs voyages, & à chaque fois, on menoit par la bride deux chevaux qui ſuivoient à la nâge. Il étoit

nuit

nuit close & nuit très obscure, lorsque ce manège fut fini : mais après qu'on eut, non sans peine, resselle & rechargé nos chevaux, l'embarras fut de gagner l'auberge qui étoit encore à un demi-mille de là. En effet, la riviere coule entre deux especes de précipices, & comme le bateau n'avoit pu aborder au même endroit où se trouve le gué, & par conséquent le chemin, il falloit gravir la montagne par un sentier très peu pratiqué & très difficile, même en plein jour. Nous ne nous en serions jamais tirés, si je n'avois engagé notre batelier à nous conduire. Nous montâmes donc de notre mieux, chacun conduisant son cheval par la bride au milieu des arbres, dont l'obscurité ne nous permettoit par de voir les branches, lors même qu'elles nous frappoient le visage. Enfin nous arrivâmes à Praxton's-Tavern : il étoit dix heures du soir, & la maison étoit fermée ; je devrois dire les maisons, car il y en avoit deux. J'approchai de celle qui s'offrit la premiere, & je frappai à la porte ; on m'ouvrit, & je vis cinq ou six petits nègres couchés sur une natte, devant un grand feu. Je me fis ouvrir l'autre maison, où je trouvai cinq ou six enfans blancs, couchés pareil-

lement sur une natte, devant un grand feu ; deux ou trois nègres adultes préſidoient à ces deux compagnies. Ils me dirent que M. Praxton, ſa femme & toute ſa famille, avoient été invités à une nôce, mais qu'ils n'étoient pas loin, & qu'ils alloient les chercher. Moi qui étois invité à ſouper par une faim très naturelle après une longue marche & beaucoup de fatigue, je me trouvois dans une poſition bien différente des mariés & de leurs convives. J'étois ſur-tout glacé par la crainte de voir revenir nos hôtes complettement ivres. Je me trompai; ils arriverent avec toute leur raiſon ; ils furent honnêtes & empreſſés, & à près de minuit, nous eûmes un excellent ſouper. Quoique le logement & les lits ne fuſſent pas tels que nous les aurions déſirés, ils étoient meilleurs que chez Madame Teaze, & nous n'avions pas droit d'être difficiles. D'ailleurs nous goûtions la ſatisfaction d'avoir atteint le but de notre voyage; le *Pont-Naturel* n'étoit pas à plus de huit milles, & nous avions pris toutes les informations néceſſaires pour en trouver le chemin.

Le lendemain matin, le déjeûné fut prêt de bonne heure & ſervi par les filles du Capitaine

Digitized by Google

Praxton. Dans la ſoirée précédente, elles n'avoient pas paru abſolument à leur avantage ; cependant autant que l'obſcurité de la chambre où nous ſoupions, notre appétit & les immenſes bonnets, dont elles s'étoient affublées pour la nôce, nous avoient permis d'en juger, nous les avions trouvées aſſez bien ; mais lorſqu'à la lumiere du jour nous les vîmes avec leurs cheveux retrouſſés pour toute coëffure, le repos de la nuit pour toute parure, & pour toute grace leur ſimplicité naturelle, nous nous confirmâmes dans l'opinion que nous avions déja priſe du peuple des montagnes, qui eſt en général plus beau & plus ſain que celui des bords de la mer. Il y avoit dans la maiſon un jeune homme aſſez bien mis & d'une figure agréable : je crus que c'étoit un parti qui ſe propoſoit pour l'une de nos hôteſſes, mais j'appris qu'il étoit venu pour des mariages de toute autre eſpece. En effet, mes compagnons de voyage m'ayant invité à venir voir un parfaitement beau cheval, qui étoit ſeul dans une petite écurie, j'appris que c'étoit un étalon que ce jeune homme avoit amené de plus de quatre-vingt milles de là

pour vendre ſes faveurs aux jumens du pays. Il faiſoit payer vingt shellings, ou dix-huit livres de notre monnoie, pour chaque viſite, & le double pour une ſociété plus ſuivie; ce qui eſt beaucoup moins qu'on ne paye dans le reſte de la Virginie. Ces détails, qui peuvent paroître minutieux, ſerviront pourtant à faire connoître un pays, où les hommes, diſperſés dans les bois, ne ſont iſolés que par l'aiſance domeſtique qui les rend indépendans les uns des autres, & ſe correſpondent toujours lorſque les beſoins mutuels & l'intérêt général le demandent. Mais je ſuis trop près du Pont-Naturel pour m'arrêter à d'autres objets.

Je m'étois mis en marche à neuf heures du matin, & pour dire vrai, un peu à l'aventure; car dans ces montagnes, où il y a trop ou trop peu de chemins, on croit toujours avoir donné aux voyageurs des indications ſuffiſantes, & ils ne manquent guere de s'égarer. C'eſt le défaut ordinaire de ceux qui enſeignent ce qu'ils ſavent trop bien; & les chemins des ſciences ne ſont pas exempts de cet inconvénient. Heureuſement qu'après avoir marché à peine l'eſpace de deux milles, je rencontrai

Digitized by Google

un homme qui venoit de faire ferrer ſon cheval à une forge voiſine, & qui s'en retournoit chez lui, ſuivi de cinq ou ſix chiens courans. La converſation s'établit entre nous, &, ce qui arrive rarement en Amérique, il fut curieux de ſavoir qui j'étois & où j'allois (1). Ma qualité d'Officier-Général François, ma curioſité pour les merveil-

(1) Le Traducteur anglois, qui a réſidé pluſieurs années dans l'Amérique Septentrionale, & qui la connoît parfaitement bien, fait ici une remarque ſur laquelle l'Auteur doit paſſer condamnation. Il aſſure que les Américains ſont le peuple le plus curieux qu'il ait jamais vu. Cette curioſité, ſelon lui, eſt pouſſée juſqu'a l'importunité & il en fait une peinture très plaiſante en diſant que lorſqu'il demandoit ſon chemin, on ne lui repondoit que par cette queſtion : *Monſieur vient apparamment de Philadelphie !* Lorſque mourant de faim & de ſoif, il demandoit à ſe rafraîchir ; au lieu de le ſervir, on lui diſoit, *il me ſemble que Monſieur eſt bien preſſé ; eſt-ce qu'il y auroit quelque choſe de nouveau dans le nord !* A cette occaſion il raconte que M. Francklin, qui a toujours joint beaucoup de gaîté à ce flegme apparent dont les européens étoient ſi étonnés, toutes les fois qu'il voyagoit dans le Connecticut, pays très renommé pour les queſtions, avoit coutume, en deſcendant dans une auberge, d'aſſembler toute la famille, & de dire à haute voix : *Je m'appelle Benjamin Francklin. Je ſuis né à Boſton ; je ſuis Imprimeur de mon métier. Je viens de Philadelphie, & je reviendrai dans tel tems. Je ne ſais rien de nouveau. Maintenant, mes amis, voulez-vous me dire ce que vous pouvez me donner à ſouper !*

les de ſon pays lui inſpirerent de l'intérêt pour moi : il s'offrit de me conduire, & il me mena tantôt par des petits ſentiers, tantôt à travers les bois, toujours grimpant, deſcendant les montagnes ; de ſorte que ſans guide il m'eût fallu être ſorcier pour trouver le chemin. Enfin au bout de deux heures, nous deſcendîmes une côte eſcar-

L'auteur des Voyages avoit entendu raconter cette plaiſanterie en Amérique, mais comme elle ne regardoit que les habitans du Connecticut, il n'en avoit pas conclu que la curioſité fût le défaut de tous les Americains. Le fait eſt qu'il les a trouvés, en général, beaucoup plus indifférens que curieux ; ce qui prouve ſeulement qu'une obſervation faite par un voyageur, peut échapper à un autre, quelqu'attentif qu'il ſoit. Quant à la négligence & à l'incurie des Virginiens, caractere très oppoſé à la curioſité, on en donnera ici une preuve très convainquante ; il eſt arrivé pluſieurs fois, pendant le ſéjour de l'armée Françoiſe à Williamsburg, que des lettres importantes adreſſées du Sud ou du Nord, à M. de Rochambeau, ont été confiées à des voyageurs, la poſte n'étant pas encore réguliérement établie & les Américains manquant très ſouvent de l'argent néceſſaire pour payer des courriers. Les voyageurs qui n'alloient pas préciſément à Williamsburg, laiſſoient pour l'ordinaire ces lettres dans quelque auberge ſituée à la croiſée des chemins, en recommandant de profiter de la premiere occaſion, pour les faire tenir à leur adreſſe : mais il arrivoit ſouvent qu'elles reſtoient des mois entiers ſur la cheminée, ſans qu'on eut ſongé à les faire parvenir, quoique l'occaſion s'en fût ſouvent préſentée. Enfin quelqu'honnête voyageur les appercevoit

pée & nous en montâmes une autre ; pendant ce tems-là il cherchoit à engager de plus en plus la conversation. Enfin, il poussa son cheval plus vîte, & puis s'arrêtant tout court, il me dit : « vous » voulez voir le *Pont-Naturel*, n'est-il pas vrai ? » Eh bien ! vous êtes maintenant dessus ; des- » cendez de cheval, marchez vingt pas sur la » droite ou sur la gauche, & vous verrez ce pro- » dige » ? Je m'étois bien apperçu qu'il y avoit des deux côtés une profondeur assez considérable ; mais les arbres m'avoient empêché d'en juger ou d'y faire attention. En approchant du précipice, je vis d'abord deux grandes masses ou chaînes de rochers qui formoient le revêtement d'un ravin, ou plutôt d'un abîme immense ; mais en me plaçant, non sans précaution, sur l'ourlet même de l'escarpement, je vis que ces deux parois se réuniſſoient sous mes pieds en formant une voûte dont je ne pouvois encore connoître que la hauteur.

& s'en chargeoit par pure bonne volonté & sans qu'on l'en avisât. Aussi M. de Rochambeau, après avoir eu plusieurs preuves de cette négligence, prit-il le parti d'envoyer des exprès, toutes les fois qu'il écrivoit quelques lettres importantes.



Digitized by Google

Après avoir joui de ce ſpectacle magnifique, mais effrayant, au point que pluſieurs perſonnes ont peine à le ſoutenir; je me portai du côté de l'oueſt dont l'aſpect n'eſt pas moins impoſant : il eſt même plus pittoreſque. Cette Thébaïde, ces pins antiques, ces maſſes de rochers, d'autant plus étonnantes qu'elles ſemblent avoir une ſauvage ſymétrie & concourir groſſiérement à un but, tout cet appareil de la nature brute & informe, qui eſſaye les moyens de l'art, aſſiégent à la fois les ſens & la penſée, & excitent une ténébreuſe & mélancolique admiration. Mais c'eſt au pied des rochers, au bord d'un petit ruiſſeau qui coule ſous cette arche immenſe, qu'il faut juger de ſon étonnante ſtructure ; on y reconnoît les contre-forts, les arriere-vouſſures & les profils que l'architecture auroit pu lui donner. L'arche n'eſt pas complette, la portion orientale de l'arc n'étant pas auſſi grande que l'occidentale, parce que de ce côté la montagne eſt plus élevée que celle qui lui eſt oppoſée. Une choſe extraordinaire, c'eſt qu'on ne voit dans la partie inférieure du ruiſſeau aucun débri conſidérable, aucune trace du déchi-

rement qui a dû détruire le noyau du rocher pour n'en laiſſer ſubſiſter que la partie ſupérieure ; car c'eſt là la ſeule hypotheſe qui puiſſe rendre raiſon d'un tel prodige. Nul recours poſſible à celle d'un volcan ou d'une alluvion ; nulle trace d'un embrâſement ſubit, ou du travail lent & pénible des eaux. Le rocher eſt de nature calcaire & ſes couches ſont paralleles à l'horiſon, circonſtance qui exclut encore l'idée d'un tremblement de terre ou d'une crevaſſe ſouterraine. Enfin ce n'eſt point à un petit nombre de voyageurs à décider l'opinion publique ſur cette merveille de la nature ; c'eſt aux ſavans des deux mondes à qui il appartient d'en juger, & rien ne leur manquera pour aſſeoir leur jugement, lorſqu'ils auront conſulté la deſcription technique & détaillée que M. le Baron de Turpin, Capitaine dans le Corps-Royal du Génie, en a faite, & qu'on trouvera avec les plans à la fin du volume. Cet Officier, très bon mathématicien & très bon deſſinateur, ayant bien voulu, à ma priere, ſe rendre ſur les lieux & y porter les inſtrumens néceſſaires pour prendre les dimenſions dont je n'avois pu m'aſſurer, j'ai penſé que mes lecteurs aimeroient mieux avoir ſon travail

Digitized by Google

même, que le compte que je pourrois en rendre.

Laiſſant donc en d'autres mains plus habiles le ſoin de faire ce tableau dont je n'ai donné qu'une foible eſquiſſe, je continuerai le récit de mon voyage dont l'objet eſt déja rempli, mais qui n'eſt pas encore prêt d'être terminé, puiſque le *Pont-Naturel* eſt à plus de deux cents cinquante milles de Williamsburg. Pendant que je l'examinois de tous côtés & que j'eſſayois d'en deſſiner quelques points de vues, mes compagnons de voyage avoient appris que leur conducteur & le mien étoit un aubergiſte dont la maiſon ne ſe trouvoit pas éloignée de plus de ſept à huit milles de l'endroit où nous étions, & de plus de deux milles du chemin que nous devions prendre le lendemain pour ſortir des montagnes. M. *Grisby*, (c'eſt le nom de notre guide,) avoit témoigné quelque deſir de nous recevoir chez lui, & il aſſuroit que nous y ſerions auſſi bien que dans l'auberge qu'on nous avoit indiqué chez M. Praxton. Quand même je n'en aurois pas été perſuadé, j'avois trop d'obligation à M. Grisby pour ne pas lui donner la préférence. Je recommençai donc à traverſer les

Digitized by Google

bois ſous ſa conduite ; ces bois étoient très élevés : des chênes forts & robuſtes, des pins démeſurés qui ſuffiroient aux flottes de toutes les nations de l'Europe, y vieilliſſent & y meurent ſur leur ſol natal, ſans que la main de l'induſtrie puiſſent jamais les en tirer. On eſt ſurpris de trouver dans ces forêts inhabitées les traces de pluſieurs incendies. Ces accidens ſont quelquefois cauſés par l'imprudence des voyageurs qui allument du feu tandis qu'ils prennent quelque repos, & négligent après cela de l'éteindre. On n'y fait pas grande attention quand les bois ſeuls en ſont la victime ; mais ces bois ſont toujours cultivés dans quelques parties. Le feu gagne ſouvent les barrieres dont les champs ſont entourés, & quelquefois les maiſons mêmes ; ce qui cauſe la ruine des cultivateurs. Je me ſouviens que tandis que j'étois à Monticello, d'où l'on peut découvrir trente ou quarante lieues de bois, je vis pluſieurs incendies à trois ou quatre lieues les uns des autres ; ils continuerent juſqu'à ce qu'une grande pluie qui ſurvint heureuſement réuſſît enfin à les éteindre.

J'arrivai chez M. Grisby un peu avant cinq

heures, n'ayant fait d'autre rencontre dans mon chemin que celle d'un dindon ſauvage, qui ſe leva d'aſſez loin & qu'il me fut impoſſible de retrouver. La maiſon n'étoit pas grande, mais propre & commode. Nous la trouvâmes déja occupée par des voyageurs, auxquels nous devions aſſurément toute ſorte de reſpect, ſi la prééminence entre les voyageurs ſe meſure ſur le chemin qu'ils ont à faire. C'étoit un jeune homme de vingt-huit ans, bien portant & de bonne humeur; il étoit parti de Philadelphie avec une jolie femme âgée de vingt ans, & un petit enfant au maillot, pour aller s'établir à cinq cens milles au-delà des montagnes, dans un pays nouvellement habité & voiſin de l'*Ohio*, qu'on appelle le Comté de *Kentucket*. Tout ſon équipage conſiſtoit en un cheval, qui portoit ſa femme & ſon enfant. Nous reſtâmes ſtupéfaits de la maniere dégagée dont il procédoit à ſon expédition, & nous nous permîmes de lui en témoigner notre ſurpriſe. Il nous dit que les bonnes terres étoient trop difficiles à acquérir en Penſilvanie; que les denrées y étoient trop cheres & les hommes trop nombreux; qu'en conſéquence

Digitized by Google

il avoit jugé à propos d'acheter, pour à-peu près cinquante louis, une conceſſion de mille arpens de terre dans le Kentucket; cette conceſſion avoit été faite autrefois à un Colonel de milice, lorſque le Roi d'Angleterre jugea à propos d'ordonner la diſtribution de ces terreins immenſes, dont une partie fut vendue & l'autre réſervée pour les récompenſes des troupes Américaines qui avoient ſervi en Canada. Mais, lui répondis-je, où ſont les beſtiaux, les inſtrumens aratoires avec leſquels vous comptez commencer vos défrichemens? Dans le pays même, me dit-il: je ne porte rien avec moi, mais j'ai de l'argent dans ma poche, & rien ne me manquera. Je commençois à me rendre raiſon de la réſolution de ce jeune homme, actif, vigoureux & ſans ſouci; mais cette jolie femme, âgée de vingt ans ſeulement, je la croyois au déſeſpoir du ſacrifice qu'elle venoit de faire. Je cherchois à épier dans ſes traits, dans ſa contenance, les ſentimens ſecrets dont ſon ame étoit occupée. Quoiqu'elle ſe fût retirée dans une petite chambre pour nous faire place, elle venoit pluſieurs fois dans celle où nous étions: je

Digitized by Google

vis, non ſans étonnement, que ſes agrémens naturels étoient encore embellis par la ſérénité de ſon ame; elle carreſſoit ſouvent ſon enfant & ſon mari, & paroiſſoit fort diſpoſée à remplir ce premier vœu de toute Colonie naiſſante, l'accroiſſement de la population.

Tandis qu'on préparoit le ſouper, qu'on parloit de voyages, & qu'on cherchoit ſur la carte le chemin que nos émigrans devoient ſuivre, je réfléchis qu'il reſtoit encore une heure de jour; que c'étoit poſitivement celle où j'avois vu les gelinottes, & qu'on m'avoit aſſuré qu'il y en avoit dans le voiſinage. Je crus qu'il falloit profiter de l'heure du chaſſeur, comme de celle du berger; je pris donc mon fuſil, & j'allai me promener dans les bois : à la place de gelinottes, je ne trouvai qu'un lapin, que je bleſſai; mais qui ſe laiſſa couler dans un fond où je le perdis de vue. Heureuſement pour moi, les chiens courans de M. Grisby accoururent au coup de fuſil, & me trouvérent mon lapin, qui étoit dans le creux d'un arbre, au haut duquel il auroit monté, s'il n'avoit pas eu une jambe caſſée; car les lapins dAmérique d'ifférent

de ceux de l'Europe, en ce qu'ils ne ſont pas de terrier, & ſe réfugient dans le creux des arbres, où ils montent comme des chats, & ſouvent à une hauteur conſidérable. Content de ma victoire, je revins à la maiſon; mais je m'arrêtai quelque tems à entendre au coucher du ſoleil, deux *thrush*, ou grives rouſſes, qui ſembloient s'être défiées au chant, comme les bergers de Théocrite. Cet oiſeau doit, à mon avis, être conſidéré comme le roſſignol de l'Amérique. Il reſſemble au nôtre par la forme, par la couleur & par les habitudes, mais il eſt du double plus gros : ſon chant eſt ſemblable à celui de la grive, mais tellement varié & perfectionné, que, ſi l'on en excepte les notes égales & plaintives du roſſignol européen, on pourroit les prendre l'un pour l'autre. C'eſt un oiſeau de paſſage comme le *moqueur*, & comme lui auſſi, il reſte quelquefois pendant l'hiver.

De retour à la maiſon, le ſouper étoit déſormais mon unique affaire; M. & Madame Grisby en étoient entiérement occupés, tandis que leurs filles, âgées de 16 ou 17 ans, & faites à peindre, préparoient le couvert. Je priai M. Grisby de ſou-

Digitized by Google

per avec nous ; mais il n'y voulut pas consentir, parce qu'il avoit encore à travailler pour notre propre service. Ses soins ne furent pas inutiles : notre souper fut très bon ; mais ce jour-là & les trois jours suivans, nous n'eûmes à boire que du whisky, dont nous fîmes cependant du *toudy* assez passable. Le lendemain matin le déjeûner fut prêt de bonne heure & correspondant au souper. M. Grisby, qui n'avoit plus rien à faire, se mit à table avec nous. Il avoit un cheval sellé, parce qu'il vouloit encore nous servir de guide jusqu'au Ferry de *Greenly*, où nous devions repasser la Fluvanna ; mais on vint me dire qu'un de mes chevaux de suite étoit si blessé sur le garrot qu'il étoit impossible de le monter. Cet accident étoit d'autant plus fâcheux, que j'avois déja été obligé d'en laisser un chez M. Jefferson ; de sorte que je n'en avois plus de relais. J'eus recours à mon ami M. Grisby ; il me dit que le seul de ses chevaux qui me convînt étoit celui qu'il montoit ordinairement, & dont il alloit se servir pour me conduire ; mais qu'il m'en accommoderoit volontiers en prenant le mien à la place. Je l'assurai que je lui donnerois

donnerois tout ce qu'il voudroit de retour. Il alla voir mon cheval, & en rentrant, il me dit qu'il croyoit qu'il vaudroit le ſien lorſqu'il ſeroit guéri, & que je ferois là-deſſus tel arrangement que je voudrois. L'un & l'autre pouvoient valoir chacun dix à douze louis : je lui en donnai deux de retour & il fut parfaitement content. Un moment avant je lui avois demandé le mémoire de ma dépenſe ; & comme il n'avoit jamais voulu me le preſenter ; diſant toujours qu'il s'en rapportoit à moi, je lui avois donné quatre louis : il les reçut, mais en m'aſſurant que c'étoit le double de la dépenſe que j'avois faite. Enfin il fallut quitter cette bonne maiſon, mais non pas M. Grisby, qui avoit pris un autre cheval & qui m'accompagnoit. En chemin il me montra deux plantations qu'il avoit poſſédées ſucceſſivement avant de ſe fixer dans celle qu'il cultive maintenant. Il les avoit laiſſées déja en aſſez bon état, & les avoit vendues à raiſon de 12 à 13 shellings l'acre ; ce qui revient à-peu-près à 10 livres de notre monnoie. Nous vîmes encore pluſieurs autres plantations au milieu des bois ; elles étoient toutes ſituées au bord de quelque



Digitized by Google

ruiſſeau dont la ſource n'étoit pas éloignée. Les pêchers qu'on a ſoin d'y planter, & les arbres de Judée qui croiſſent naturellement au bord de l'eau, étoient également en fleur & contraſtoient agréablement avec les ſapins & les chênes immenſes, au milieu deſquels on avoit commencé ces nouvelles cultures.

Il étoit près de 10 heures lorſque nous arrivâmes au Ferry : comme nous en approchions, & que nous ſuivions déja les bords de la riviere, j'apperçus un animal que je ne connoiſſois pas ; il revenoit du bord de la riviere, & cherchoit à gagner le bois. Je pouſſai mon cheval de ce côté là, eſpérant l'effrayer & le forcer à monter ſur un arbre ; car je le prenois pour un *racoon*. Effectivement je le vis grimper ſur l'arbre le plus proche de lui, mais aſſez lentement & aſſez maladroitement. Je n'eus pas grande peine à le tuer ; car il ne cherchoit pas même à ſe cacher comme les écureuils, en ſe couvrant de quelques groſſes branches. Lorſque je l'eus arraché à mes chiens, au milieu deſquels il ſe débattoit, & qu'il avoit même mordus aſſez fort, je l'examinai plus attentivement, &

Digitized by Google

je reconnus que c'étoit le *monax*, ou la marmotte d'Amérique : ſa forme, ſa fourrure & ſa couleur reſſemblent beaucoup à celles du rat muſqué; mais il eſt plus gros, & il en différe particuliérement en ce qu'il a la queue courte & garnie de poil : mais, comme le rat muſqué, il a les os des côtés ſi courts & ſi flexibles, qu'on les prendroit pour de ſimples cartilages; de ſorte que quoiqu'il ſoit beaucoup plus épais qu'un liévre, il pourroit paſſer par un trou qui n'auroit pas plus de deux pouces de diamêtre.

Le Ferry de Greenly tire ſon nom de celui qui en eſt propriétaire; il ſe trouve entre deux côtes eſcarpées. Nous le paſsâmes en trois voyages; & nous étant ſéparés de M. Grisby, nous dépendîmes de notre propre induſtrie pour trouver le chemin d'un *gap* très eſcarpé & très peu fréquenté, qui étoit la ſeule porte par laquelle il nous fut poſſible de ſortir des montagnes. On nous avoit prévenu au Ferry que nous ne trouverions qu'une ſeule maiſon à trois milles de là, & au pied même de la montagne qu'il falloit gravir. Un petit ſentier nous conduiſoit à cette maiſon : après y avoir pris



Digitized by Google

de nouvelles informations, nous ſuivîmes un autre ſentier, & nous commençâmes à monter, non ſans peine; car le plus ſouvent la pente étoit ſi rapide, que nous étions obligés d'arrêter nos chevaux pour leur faire reprendre haleine. La rampe qui forme le chemin n'a pas moins de trois milles de long; ce qui peut faire juger de la hauteur de cette montagne, qui eſt pourtant ſur un eſpace de cent milles, la moins eſcarpée de celle qui compoſent les Blue-Ridges. Parvenus au ſommet, nous jouîmes de la récompenſe qu'on obtient ordinairement après de pareils travaux: un ſpectacle magnifique, mais ſauvage, s'offrit à nos regards; nous vîmes les montagnes qui forment le *North-Ridge*, & celles qui traverſant d'une chaîne à l'autre, ſe réuniſſent quelquefois aux Blue-Ridges. C'eſt dans une de ces eſpèces de traverſes, que ſe trouve placé le *Pont-Naturel*. On obſervera que je ne parle ici que de la vue du côté du nord; c'eſt que nous n'avions pas l'avantage de jouir du double aſpect; quelques ſommets voiſins & la hauteur des arbres nous empêchant d'étendre nos regards vers le ſud.

Digitized by Google

La deſcente ne fut pas moins rapide que la montée avoit été eſcarpée : la longueur eſt auſſi de trois milles. Nous jugeâmes néceſſaire, pour le ſoulagement de nos chevaux & pour notre propre ſûreté, de la faire à pied, quoique les pierres qui rouloient ſous nos pas, la rendiſſent aſſez incommode. Mes chiens, qui n'étoient pas ſi touchés que moi de cet inconvénient, battoient toujours les bois, tandis que je marchois lentement ; ils firent lever à deux cens pas du chemin, cinq dindons ſauvages ; mais comme ces oiſeaux dirigerent leur vol vers un eſcarpement que je laiſſois derriere moi, je ne jugeai pas à propos de les aller chercher. Nous étions déja près du pied de la montagne, lorſque nous commençâmes à appercevoir l'horiſon ; mais dans cet horiſon, nous ne voyons encore que des bois & des montagnes beaucoup moins hautes que celles dont nous ſortions, ſi l'on en excepte cependant les trois ſommets connus ſous le nom de *Peaks of Otter*, qui ſont encore très-élevés, & qui s'avancent des Blue-Ridges comme une eſpece de contre-garde. En général, tout le pays, depuis les Blue-Ridges juſqu'aux ſources de l'*Apamatock*,



Digitized by Google

peut être considéré comme un glacis composé de petites montagnes qui partent du pied des Blue-Ridges, & vont toujours en s'abaissant. C'est ce dont les meilleures cartes de la Virginie ne donnent aucune indication, de sorte qu'il est impossible que, par leur inspection, on se forme une idée juste de la nature du pays.

Il étoit alors une heure & demie, & nous avions fait seize milles dans des chemins très difficiles, lorsque nous arrivâmes à la premiere maison, au pied du Gap : mais comme ce n'étoit qu'une cabane assez pauvre, nous fûmes obligés d'aller deux milles plus loin, chez un Planteur nommé *Lambert*, qui nous reçut avec toute sorte d'honnêtetés. Il nous donna du gâteau & du lait, car il n'avoit chez lui ni pain, ni biscuit; & tandis que nos chevaux mangeoient un peu de grain, il nous tint bonne & joyeuse compagnie. Ce M. Lambert est une espece de phénomene en Amérique, où la longévité n'est pas commune; il a 83 ans, & n'en paroît gueres plus de 55; il est fort connu dans sa patrie, parce qu'il n'y a pas de métier qu'il n'ait fait, & de pays qu'il n'ait habité. Maintenant il est

Cultivateur, & vit dans une très belle plantation qu'il a défriché au pied des montagnes. Sa femme, âgée seulement de 65 ans, avoit l'air beaucoup plus vieille que lui. Pour ses fils, il sont encore jeunes; l'un d'eux est Capitaine dans la ligne de Virginie, & il a formé lui-même sa compagnie, au commencement de la guerre. Elle étoit alors composée de soixante-trois hommes, tous enrôlés dans son voisinage; & après six campagnes, les soixante-trois hommes sont encore en vie; quelques-uns seulement ont été blessés. A cinq heures nous nous remîmes en route pour gagner à dix milles plus loin, la maison d'un Capitaine *Muller*, qui n'est pas plus aubergiste que M. Lambert, mais qui reçoit volontiers le petit nombre de voyageurs qui passent par ce chemin peu fréquenté. On nous avoit assuré que nous ne pourrions pas manquer le chemin; il falloit dire que nous ne pourrions pas ne pas le manquer. Nous fûmes très heureux de ne nous égarer que deux fois, & enfin nous arrivâmes à nuit close chez le Capitaine Muller. C'est un homme de 60 ans, haut de six pieds à-peu-près, & gros à proportion, assez bavard, mais bon



Digitized by Google

homme, attaché à ſa patrie & curieux de nouvelles. Il me dit qu'il alloit faire de ſon mieux pour nous donner à ſouper, mais qu'il ne pouvoit nous offrir d'autre logement que la chambre où il nous recevoit & où il feroit porter des lits. Cette chambre étoit ſpacieuſe & propre ; mais elle étoit déja occupée par un malade qu'il ne pouvoit déranger, & qu'il nous prioit de laiſſer dans la petite place qu'il occupoit : c'étoit un malheureux vieillard de quatre-vingts ans, qui, deux jours auparavant, voyageant dans les environs, avoit été à moitié dévoré par une groſſe chienne, dont il avoit imprudemment approché les petits ; elle lui avoit déchiré un bras & une cuiſſe. M. Muller lui donnoit tous les ſoins qui dépendoient de lui, & Madame Muller panſoit elle-même ſes plaies. Ce bon homme dormit pendant toute la ſoirée, mais la nuit il ſe plaignit beaucoup & nous réveilla quelquefois. Le lendemain matin je lui demandai comment il ſe trouvoit, & il me répondit : oh ! *mighty weak*, puiſſamment *foible*. C'eſt que l'adverbe *mighty*, *puiſſamment*, eſt fort à la mode dans ce pays-là, & on en fait quelquefois l'uſage le plus ridicule,

Digitized by Google

comme dans cette occaſion. Avant de partir, je fis demander le *bill* ou le mémoire; on me dit que M. Muller n'en vouloit pas préſenter. Je le fis appeller, & lui donnai deux louis, en lui demandant ſi c'étoit aſſez : » beaucoup trop, me répondit-il : » vous venez de France dans mon pays pour le » ſecourir & le defendre, je devrois vous mieux » recevoir & ne rien prendre de vous; mais je ſuis » un pauvre campagnard, & je ne suis pas en état » de vous témoigner ma reconnoiſſance. Si je » n'étois pas malade, & effectivement il étoit aſ- » matique, je monterois encore à cheval, & j'irois » combattre avec vous ».

Le peu de reſſources que j'avois trouvé dans cette maiſon, & la néceſſité de partager la longue journée qui me restoit à faire, m'avoit décidé à partir de bonne heure, & à aller déjeuner à *New-London*, petite ville ſituée à dix milles de là. L'embarras étoit encore de trouver le chemin; un homme que je rencontrai dans la cour, prêt à monter à cheval comme moi, m'en tira heureuſement. C'étoit un ancien Capitaine des troupes Virginiennes; je l'avois vu arriver la veille, au ſoir, accompagnant deux

Digitized by Google

grandes demoiſelles, qui étoient coëffées d'immenſes bonnets de gaſe, couvertes de rubans, & parées d'une maniere qui contraſtoit tout-à-fait avec la ſimplicité de la maiſon où je me trouvois. J'avois ſu qu'elles étoient filles de M. Muller, & qu'elles venoient de ſouper dans le voiſinage; mais je m'étois bien gardé de leur parler, parce que je ne doutois pas que nous n'euſſions pris poſſeſſion des lits deſtinés à ces belles demoiſelles & à leur compagnie, & je mourois de peur que la galanterie françoiſe ne m'obligeât à les leur rendre. Je ne ſais comme elles s'arrangèrent, mais elles reparurent le matin, & elles ne parurent pas jolies. Pour le Capitaine, il avoit été coucher à un mille de là, chez une ſœur de M. Muller, & il étoit venu le matin prendre ſon cheval pour retourner à New-London. Il offrit de m'y conduire & de m'y faire à déjeûner; car il tenoit une taverne. J'acceptai toute ſes propoſitions & je fis agréablement le chemin, qui eſt de dix milles, ce pays, ainſi que celui que nous avions parcouru la veille au ſoir, étant entrecoupé de très-jolies plantations. New-London, où j'arrivai à dix heures du matin, eſt

Digitized by Google

une ville naiſſante, mais déja aſſez conſidérable ; car il y a bien ſoixante ou quatre-vingts maiſons réunies. On en a fait un lieu de dépôt pour les magaſins militaires; il y a même différens atteliers où l'on travaille à la réparation des armes. Sa ſituation au milieu des bois, & éloignée du théatre de la guerre, comme du commerce, n'exige pas qu'elle ſoit fortifiée ; mais la nature a tout préparé pour en faire une fortereſſe. Placée ſur un petit plateau, environné d'un glacis dont la pente eſt préciſément telle qu'on la peut deſirer, cette petite ville ſeroit fortifiée à peu de frais, & défendue par une garniſon peu nombreuſe. Nous en partîmes vers midi, pour aller chercher à vingt-quatre milles de là, la ſeule maiſon où nous puiſſions trouver un gîte convenable. Ce n'étoit pas une auberge; mais le propriétaire, M. *Hunter*, recevoit volontiers les étrangers. Cette différence entre auberge réelle & hoſpitalité payée, eſt entiérement à l'avantage des voyageurs, parce qu'en Amérique, comme en Angleterre, les aubergiſtes payent des taxes très fortes, & qu'ils s'en dédommagent par le prix exhorbitant qu'ils mettent à leurs denrées. M. Hun-

ter nous reçut très bien & dans une maiſon très propre. Nous en partîmes de bonne heure, & après avoir fait huit milles, toujours dans des bois ſecs & arides, nous nous arrêtâmes à déjeûner chez un particulier nommé *Patiſſon*. C'eſt un gros homme âgé de 45 ans, qui eſt impotent depuis l'âge de deux ans, & qui l'eſt tellement, qu'il ne peut ſe tranſporter d'un endroit à un autre, qu'en faiſant marcher ſa chaiſe. On a peine à croire qu'un homme affligé d'une telle infirmité, choiſiſſe ſon domicile au milieu des bois, où il n'a pour toute compagnie qu'un domeſtique blanc & des nègres de tout ſexe. Je le crois impotent à plus d'un égard; car il a gardé le célibat, & ſon incommodité ſeule n'auroit pas été un obſtacle dans un pays où tout le monde ſe marie.

Après avoir fait encore vingt milles, je m'arrêtai vers quatre heures après-midi, chez un Ecoſſois appellé *Johnſon*, qui eſt bien le plus ridicule perſonnage qu'on puiſſe voir. Il prononçoit l'anglois d'une maniere ſi inintelligible, que M. Dillon lui demanda ingénuement quelle langue il parloit. Comme M. Johnſon étoit d'aſſez mauvaiſe hu-

Digitized by Google

meur, & même un peu ivre, je prévis que cette queſtion ne réuſſiroit pas, & ſur-tout qu'elle ne tourneroit pas à notre profit, lorſqu'il faudroit partir de cette eſpece d'auberge. Effectivement; au bout de trois quarts d'heure, lorſque nous remontâmes à cheval, il n'eut pas honte de demander ſept dollars pour à-peu-près vingt livres peſant de feuilles de maïs que nos chevaux avoient mangé, & deux bowls de towdy que nos gens avoient bu. Je m'en conſolai comme M. de Pourceaugnac; je le payai, mais je lui dis bien ſon fait, & j'allai à douze milles de là, demander l'hoſpitalité à un autre Écoſſois, chez qui j'arrivai à l'entrée de la nuit. Celui-là ſe trouva très différent de l'autre. C'eſt un vieillard de 72 ans, appellé *Hodnett*, qui eſt établi en Amérique depuis quarante ans, & qui a formé aſſez récemment l'établiſſement où il me donna hoſpice. Il étoit empreſſé, poli & même complimenteur, mais très fier d'être né en Europe, & d'avoir paſſé quelques tems à *Cork*, où il avoit manqué, diſoit-il, une belle occaſion d'apprendre le françois; car il y avoit vécu avec pluſieurs Négocians françois, dont il ſe rappelloit les noms,

quoiqu'il y eût déja plus de cinquante ans. Il me demanda au moins vingt fois si je les connoissois, & puis il m'apporta un vieux livre, le seul qu'il eût dans sa maison, c'étoit un mauvais Traité de Géographie ; mais le signet étoit à l'article de Cork & on voyoit qu'il lisoit souvent cet article, car le papier y étoit plus usé qu'ailleurs. En me présentant son livre, il me dit avec un air d'importance, c'est à mon avis le meilleur ouvrage de Géographie qui existe. J'étois bien sûr qu'il n'en avoit jamais lu d'autres ; mais je m'amusai à lui dire qu'il avoit là un vrai trésor, & qu'il devoit le garder précieusement. Il ne manqua pas de l'aller serrer sur-le-champ, & il revint bientôt avec un chiffon de papier enluminé, qui représentoit les armoiries & les devises de la famille des Hodnetts. Je l'assurai qu'elle étoit connue dans toute l'Europe ; & certainement ce n'étoit pas payer trop cher un bon lit & un bon souper, car le lendemain il ne voulut pas faire de mémoire. Cependant je jugeai convenable de le payer honnêtement, espérant que la famille des Hodnetts n'en sauroit rien, & ne se croiroit pas obligée pour cela, d'ajouter à ses armoiries un enseigne de cabaret.

Digitized by Google

Nous étions au 23 Avril ; mais la chaleur étoit déja très incommode à neuf heures du matin, lorſque j'arrivai à *Cumberland-Court-Houſe*, où je m'arrêtai pour déjeûner. Ce chef-lieu d'un Comté aſſez conſidérable, eſt ſitué dans une petite plaine d'un mille de diamêtre, à-peu-près à ſeize milles de la maiſon d'Hodnett. Outre la Court-Houſe & une grande auberge qui en eſt l'annexe néceſſaire, il y a ſept a huit maiſons habitées par des riches particuliers. Je trouvai l'auberge remplie de monde & j'appris que les Juges du Comté étoient raſſemblés pour tenir une *Court of Claims* ; c'eſt-à-dire, pour écouter & enregiſtrer les demandes de différens particuliers, en conſéquence des fournitures qu'ils ont faites à l'armée. On ſait qu'aſſez habituellement & ſur-tout dans le cas d'une invaſion imprévue, les troupes américaines n'ont point de magaſins formés : & comme il faut bien les faire ſubſiſter, on prend des vivres & des fourrages où l'on en trouve, & on ſe contente de donner pour tout payement, un reçu qu'on nomme *certificat*. Tant que l'ennemi eſt à portée, tant que la campagne eſt active, on fait peu d'attention à ces eſpeces

d'emprunts qui s'accumulent ſans qu'on en connoiſſe le montant, ni qu'on prenne aucune meſure pour en contaſter les titres. Cependant le pays ſe trouve encombré de ces certificats, & il faut, tôt ou tard, procéder à une liquidation. La derniere aſſemblée de l'État a donc jugé convenable de paſſer un *bill* pour autoriſer les juges dans chaque Comté, à ſe faire repréſenter tous les certificats, à en vérifier la validité, & à les faire enregiſtrer, en ſpécifiant la valeur des denrées en argent, d'après un tarif convenu. J'eus la curioſité d'aller à la Court-Houſe, voir comment cela ſe paſſoit, & je trouvai que c'étoit avec beaucoup d'ordre & de ſimplicité. Les Juges portoient leurs habits ordinaires; mais ils ſiégeoient dans une tribune élevée, comme à Londres dans la ſalle du *Banc du Roi*, & dans celle des *Plaids-communs*. Un d'eux me voyant debout à la porte de la ſalle, deſcendit de la tribune & me propoſa d'aller me rafraîchir dans ſa maiſon, où ſa famille me recevroit, en attendant que la ſeſſion fût finie. Je lui répondis que j'étois obligé de continuer ma route, & effectivement je n'avois pas de tems à perdre, car il me reſtoit encore vingt-huit milles

milles à faire, & par un chemin tellement dépourvu de toute reſſource pour les voyageurs, que m'étant propoſé de donner encore quelques repos & quelque nourriture à mes chevaux, je ne pus trouver de fourrage qu'à vingt milles de là, dans la maiſon d'un Maréchal. Comme je ne comptois y paſſer qu'une demi-heure au plus, j'étois reſté aſſis ſous des arbres; mais M. d'Oyré étant entré dans la maiſon, revint & me dit qu'il y avoit un cercle de quatre ou cinq jeunes perſonnes, toutes jolies & fort bien miſes. J'eus la curioſité de les voir, & mes regards ſe fixerent auſſi-tôt ſur une jeune femme de dix-huit ans, qui donnoit à têter à ſon enfant. Ses traits étoient ſi beaux & ſi réguliers; elle avoit une telle décence & une telle modeſtie dans ſon maintien, qu'elle me retraçoit parfaitement ces belles vierges de Raphaël, modèle ou exemple du *beau Idéal*. Comme ce n'eſt plus qu'en philoſophie qu'il m'eſt permis de conſidérer la beauté, je placerai ici une obſervation que j'ai faite ſouvent en pays étranger, & ſur-tout en Angleterre & en Amérique; c'eſt que la beauté des traits & des formes, la beauté indépendante des



Digitized by Google

graces, du mouvement & de l'expreſſion, ſe trouve plus communément chez les peuples du nord, ou parmi les races qui en deſcendent, qu'en France & vers le midi. S'il falloit en aſſigner la cauſe, je dirois que par je ne ſais quelle raiſon, étrangere ſans doute à la température du climat, la jeuneſſe eſt chez eux plus hâtive & plus prématurée; d'où il réſulte que dans les jeunes perſonnes, même dans les filles de 12 à 13 ans, la rondeur des formes ſe trouve réunie à la fraîcheur du teint & à cette régularité plus parfaite, qu'ont les traits lorſqu'ils ne ſont pas encore modifiés par les paſſions & par les habitudes. En France, c'eſt tout différent; les enfans y ſont aſſez jolis juſqu'à l'âge de ſept à huit ans; mais il eſt rare que les filles conſervent leur beauté au moment où elles approchent de la puberté. Il faut pour ainſi dire deviner alors ce qu'elles ſeront un jour, & ſouvent les pronoſtics ſont trompeurs. Ce tems eſt une eſpece de cryſalide, pendant laquelle les jolies deviennent laides, & les laides jolies. C'eſt depuis 20 juſqu'à 25 ans que s'opere le développement des traits, & que s'acheve l'ouvrage de la nature, ſi toutefois il n'eſt pas dérangé pas les mala-

Digitized by Google

dies, & sur-tout par les suites morales & physiques du mariage. D'un autre côté, la beauté de nos femmes, une fois échappée à ce danger, se conserve bien plus longtems qu'ailleurs. Il semble que leur ame se soit identifiée à leurs traits, & qu'elle veille à leur conservation : nul mouvement sans grace ; nulle grace sans expression ; l'envie de plaire perfectionne & perpétue les moyens de plaire, & la nature, plutôt aidée que contrariée par l'art, n'est pas livrée à l'abandon de la vie domestique, ni prodiguée à une fécondité sans mesure. Ainsi les arbres utiles peuvent servir à la décoration des jardins, si l'abondance des fruits n'empêche pas les fleurs de renaître. Il résulte de ces réflexions, que les Françoises n'ont rien à envier aux étrangeres ; qu'à la vérité leur beauté est moins hâtive & moins parfaite, mais qu'elle est plus piquante & plus durable ; que si d'autres sont meilleures à peindre, elles sont meilleures à voir ; enfin, que si elles ne sont pas toujours celles qu'on admire le plus, elles sont certainement celles qu'on aimera le plus, & le plus long-tems.

Je retourne à mon voyage de peur d'en faire

un dans un pays trop dangereux. Il étoit déja nuit & j'avois fait quarante-quatre milles de chemin lorſque j'arrivai à *Powhatan-Court-Houſe*. Cet établiſſement eſt plus récent & plus ruſtique que celui de Cumberland. Il conſiſte dans une ſimple baraque qui ſert pour tenir les ſeſſions, & dans une autre baraque qui tient lieu d'auberge; encore cet hoſpice étoit-il à peine ouvert aux voyageurs. Il étoit tenu par un jeune homme qui venoit de s'y établir; il y vivoit avec une grande & jolie femme qui étoit ſa ſienne, & une autre moins jolie qui étoit ſa belle-ſœur. Nous y eûmes un bon ſouper & de bons lits, mais il fallut que nos chevaux ſe paſſaſſent de fourrage. Le Comté de Powhatan doit ſon nom à un Roi ſauvage, célébre dans l'hiſtoire de Virginie. Il régnoit au commencement du dernier ſiècle, lorſque la Colonie forma ſon premier établiſſement à James-Town. Il fallut ſouvent traiter avec lui, & quelquefois auſſi lui faire la guerre. On le repréſente comme un politique profond, mais perfide. Il avoit conquis tout le pays entre l'Apamatock & la baye de Chéſapeak, & il étoit redouté de toutes les nations voiſines.

Digitized by Google

Je partis de Powhatan le 24 d'assez bonne heure, & après m'être arrêté deux fois, la premiere pour déjeûner dans une petite maison assez pauvre, à huit milles de Powhatan, & la seconde à vingt-quatre milles plus loin, dans un lieu appellé *Chesterfield-Court-House*, où je vis les restes des casernes occupées autrefois par le Baron de Stubens & brûlées depuis par les Anglois, j'arrivai à *Petersburg* à l'entrée de la nuit. Cette journée fut encore de quarante-quatre milles. La ville de Petersburg est située sur la rive droite de l'Apamatock. Il y a bien quelques maisons sur la rive gauche; mais cette espece de fauxbourg est un chef-lieu qui est indépendant de Petersburg & qui s'appelle *Pocahunta*. Je passai la riviere sur un ferry-boat & je fus conduit dans une petite auberge à trente pas de là, qui n'avoit pas grande apparence. Cependant quand j'y entrai, je vis un appartement très proprement meublé, une grande femme bien habillée & de très bon air, qui donnoit tous les ordres nécessaires pour notre réception, & une jeune demoiselle, non moins grande & très élégante, qui étoit occupée à travailler. Je m'informai de leurs noms, & je trouvai qu'ils n'étoient pas



Digitized by Google

moins imposans que leur extérieur. La maîtresse de la maison, déja veuve pour la seconde fois, s'appelloit Mistris *Spencer*, & sa fille, qui étoit du premier lit, Mis *Saunders*. On me fit voir ma chambre à coucher, & la premiere chose qui frappa mes regards fut un grand & magnifique clavecin, sur lequel il y avoit encore une guittare. Ces instrumens de musique appartenoient à Mis Saunders, qui savoit très bien en faire usage; mais comme j'avois plus besoin d'un souper que d'un concert, ma premiere impression fut de trouver mes hôtesses de trop bonne compagnie & de craindre d'avoir moins d'ordres à donner que de complimens à faire. Cependant il se trouva que madame Spencer étoit la meilleure femme du monde, gaie & même rieuse, disposition très rare en Amérique, & que sa fille, toute élégante qu'elle paroissoit, étoit douce, honnête & de bonne conversation; mais pour des voyageurs affamés, tout cela ne pouvoit encore être considéré que sous un seul point de vue, c'est-à-dire, comme un bon augure pour le souper. Ce souper ne se fit pas attendre; à peine avions-nous admiré la propreté & la beauté

de la nappe, que la table fut couverte de très bons plats & sur-tout de poissons monstrueux & excellens. Nous allâmes nous coucher déja très bien avec nos hôtesses, & le lendemain matin nous déjeûnâmes avec elles. J'étois prêt à sortir pour me promener, lorsque je reçus la visite d'un certain M. *Victor*, que j'avois vu à Williamsburg; c'est un Prussien qui a servi autrefois, & qui, après avoir beaucoup voyagé en Europe, est venu s'établir dans ce pays, où il a d'abord fait fortune par ses talens, & a fini par devenir planteur comme les autres. Il est excellent musicien & joue de toute sorte d'instrumens, ce qui le fait rechercher dans tous les environs. Il me dit qu'il étoit venu passer quelques jours chez Madame *Bowling*, une des plus riches propriétaires de la Virginie & à qui la moitié de la ville de Petersburg appartient. Il ajouta qu'elle avoit appris mon arrivée & qu'elle comptoit que je viendrois dîner chez elle. J'acceptai la proposition, & je me mis sous la conduite de M. Victor, qui me mena d'abord voir les *Ware-Houses*, ou magasins de tabac. Ces magasins, dont on a construit une grande quantité en Virginie, mais dont

malheureuſement une partie a été brûlée par les Anglois, ſont ſous la direction de l'autorité publique. Il y a des inſpecteurs nommés pour vérifier la qualité du tabac que les planteurs y font porter, & s'ils la trouvent bonne ils donnent un reçu de la quantité. Alors le tabac peut être conſidéré comme vendu; car les *récépiſſés* ſont monnoie dans le pays. Je ſuppoſe, par exemple, que j'aye dépoſé à Petersburg vingt *Hogsheads*, ou Boucaux de tabac, je puis m'en aller à cinquante lieues de là, comme à *Alexandrie* ou à *Frédericksburg*; & ſi j'ai beſoin d'acheter des chevaux, des draps ou toute autre choſe, je les paye avec mes reçus, leſquels circuleront peut-être encore dans nombre de mains avant de parvenir dans celles des négocians qui viennent enlever des tabacs pour les exporter. Il réſulte de là que le tabac eſt non-ſeulement valeur de banque, mais monnoie de commerce. On entend dire ſouvent : *J'ai payé ma montre dix Hogsheads de tabac; ce cheval m'a coûté quinze Hogsheads, on m'en offre vingt, &c.* Il eſt vrai que le prix de cette denrée, qui eſt preſque toujours le même en tems de paix, peut varier en tems de guerre; mais alors celui qui le

reçoit en payement, faiſant un marché libre, calcule ſes riſques & ſes eſpérances. Enfin on doit regarder cet établiſſement comme très utile, puiſqu'il met les denrées en valeur & en circulation, dès qu'elles ſont recueillies, & qu'il rend en quelque ſorte le cultivateur indépendant du marchand.

Les magaſins de Petersburg appartiennent à madame Bowling. Ils ont été épargnés par les Anglois, ſoit parce que les Généraux Phillips & Arnold, qui ont logé chez elle, ont eu quelqu'égard pour ſa propriété, ſoit parce qu'ils vouloient conſerver le tabac qu'ils comptoient vendre à leur profit. Phillips mourut dans la maiſon de Madame Bowling, & alors le commandement ſe trouva dévolu à Arnold. J'ai ouï dire à Mylord Cornwallis, qu'à ſon arrivée il le trouva en grande diſpute avec la Marine, qui prétendoit que tout le butin devoit lui appartenir. Lord Cornwallis termina la querelle en faiſant brûler le tabac; mais Mme Bowling avoit eu le crédit & le tems de faire tranſporter le ſien hors de ſes magaſins. Elle n'a pas été moins heureuſe de ſauver un ſuperbe établiſſement qu'elle poſſede dans la même ville : c'eſt un moulin qui fait mouvoir un ſi

Digitized by Google

grand nombre de meules, de blutoirs, de vans, &c., & d'une maniere ſi ſimple & ſi facile, qu'il lui rapporte plus de vingt mille livres de rente. Je paſſai près d'une heure à en examiner toutes les parties & à en admirer la charpente & la conſtruction. Ce ſont les eaux de l'Apamatock qui le font mouvoir; on les a détournées au moyen d'un canal creuſé dans le roc.

Après avoir continué ma promenade dans la ville où je vis nombre de boutiques, dont pluſieurs aſſez bien fournies, je jugeai que le moment étoit venu de faire une viſite à Madame Bowling & je priai M. Victor de me mener chez elle. Sa maiſon ou plutôt ſes maiſons, car elle en a deux ſymétriques & ſur la même ligne, qu'elle ſe propoſe de joindre enſemble par un corps de logis; ſes maiſons, dis-je, ſont ſituées au haut d'un talus aſſez conſidérable, qui s'éleve du terrein où eſt bâtie la ville de Pétersburg & qui correſpond ſi parfaitement au cours de la riviere, qu'il n'y a pas lieu de douter que ce ne fût autrefois la rive de l'Apamatock. Ce talus & le plateau immenſe ſur lequel la maiſon de Madame Bowling eſt bâtie, ſont couverts d'herbes & forment un excellent

Digitized by Google

pâturage, qui lui appartient encore. Il étoit autrefois entouré de barrieres & elle y nourriſſoit de très beaux chevaux; mais les Anglois ont brûlé les barrieres & emmené une grande partie des chevaux. A mon arrivée, je fus d'abord reçu par Mademoiſelle Bowling, jeune fille de quinze ans, & ayant toute la fraîcheur de ſon âge; ſa mere, ſon frere & ſa belle-ſœur vinrent enſuite. La premiere reſſemble peu à ſes compatriotes; c'eſt une femme de plus de cinquante ans, vive, active, intelligente, qui ſait bien gouverner ſon immenſe fortune, & ce qui eſt plus rare encore, qui ſait en uſer. Pour ſon fils & ſa belle-fille, je les avois déja vu à Williamsburg. Le premier eſt un jeune homme qui paroît doux & honnête; mais ſa femme, âgée ſeulement de dix-ſept ans, eſt intéreſſante à connoître, non parce qu'elle a une figure & une taille extrêmement délicate & une tournure tout-à-fait Européenne; mais parce qu'avec cette taille & cette figure délicates, elle eſt deſcendante de la Princeſſe ſauvage *Pocahunta*, fille du Roi Powhatan, dont j'ai déja parlé. Il faut croire que c'eſt plutôt

Digitized by Google

du caractere de cette aimable Américaine, que de ſes formes extérieures que Madame Bowling a hérité. Peut-être ceux qui n'ont pas lu l'hiſtoire particuliere de la Virginie, ignorent-ils que Pocahunta fut la protectrice des Anglois & les déroba ſouvent à la cruauté de ſon père. Elle n'avoit que douze ans lorſque le Capitaine Smith, le plus brave, le plus intelligent & le plus humain des premiers Colons, tomba entre les mains des ſauvages. Il étoit déja parvenu à entendre leur langage ; pluſieurs fois il avoit commercé avec eux ; pluſieurs fois il avoit appaiſé les querelles qui naiſſoient entr'eux & les Européens ; pluſieurs fois auſſi il avoit été obligé de les combattre & de punir leur perfidie. Un jour, ſous prétexte de commerce, il fut attiré dans une embuſcade ; il vit tomber les deux ſeuls compagnons qu'il avoit, mais il ſut ſe débarraſſer à lui ſeul de la troupe dont il étoit environné. Malheureuſement pour lui il crut pouvoir ſe ſauver en traverſant un marais & il y reſta embourbé, de maniere que les Sauvages, contre leſquels il ne lui reſtoit plus aucun moyen de défenſe, purent enfin le prendre, le

Digitized by Google

lier & le conduire à Powhatan. Celui-ci fut ſi fier d'avoir en ſa puiſſance le Capitaine Smith, qu'il le fit promener en triomphe chez tous les Princes, ſes tributaires, ordonnant qu'on le ſervît ſplendidement juſqu'à ce qu'il revînt ſubir le ſort qu'on lui préparoit. Le moment fatal étoit enfin arrivé; le Capitaine Smith étoit déja couché devant le foyer du Roi ſauvage, la tête ſur une large pierre pour recevoir le coup de la mort, lorſque Pocahunta, la plus jeune, la plus chérie des filles de Powhatan, ſe jetta les bras étendus ſur le corps du Capitaine Smith, & déclara que ſi la ſentence cruelle étoit exécutée, elle recevroit les premiers coups dont on voudroit le frapper. Tous les Sauvages, y compris les deſpotes & les tyrans, ſont plus ſenſibles aux pleurs d'un enfant qu'à la voix de l'humanité. Powhatan ne put réſiſter aux larmes, aux prieres de ſa fille. Le Capitaine Smith obtint donc la vie, à condition qu'il payeroit ſa rançon: mais comment pouvoit-il ſe procurer la quantité de mouſquets, de poudre & d'uſtenſiles de fer qu'on lui demandoit? on ne vouloit pas le laiſſer retourner à James-Town; on ne vouloit pas non plus que les

Anglois fussent où il étoit, de crainte qu'ils ne le redemandassent les armes à la main. Le Capitaine Smith, qui n'avoit pas moins de tête que de courage, dit au Roi, que s'il vouloit seulement ordonner à un de ses sujets de porter à Jamestown une petite planche qu'il lui remettroit, il feroit trouver sous un arbre, à jour & à heure nommés, tout ce qu'on exigeoit pour sa rançon. Powhatan y consentit, sans ajouter foi à ces promesses, & croyant que c'étoit un artifice du Capitaine Smith pour prolonger sa vie. Mais celui-ci avoit gravé sur la planche quelques lignes qui suffisoient pour rendre compte de sa situation. Le messager revint; on envoya au lieu indiqué, & on fut bien surpris d'y trouver tout ce qu'on avoit demandé. Powhatan ne pouvoit concevoir qu'il y eût un moyen de transmettre ainsi sa pensée; & le Capitaine Smith fut désormais regardé comme un grand magicien à qui on ne pouvoit trop témoigner de respect. Il laissa les Sauvages dans cette opinion & se hâta de les quitter. Mais deux ou trois ans après, quelques différens étant survenus entr'eux & les Anglois, Powhatan, qui ne les

Digitized by Google

croyoit plus ſorciers, mais qui ne les redoutoit pas moins, trama un affreux complot pour ſe débarraſſer d'eux. Il devoit les attaquer au ſein de la paix & les égorger tous. La nuit même que ce complot devoit s'exécuter, Pocahunta profita de l'obſcurité & d'un orage affreux qui retenoit les Sauvages dans leurs cabanes; elle s'échappa de la maiſon de ſon père, avertit les Anglois de ſe tenir ſur leur garde, mais les conjura d'épargner ſa famille, de paroître ignorer ce qu'elle leur avoit appris, & de terminer toute querelle par un nouvel accommodement. Il ſeroit trop long de raconter tous les ſervices que cet ange de paix rendit aux deux nations. Je dirai ſeulement que les Anglois, je ne ſais par quel motif, mais aſſurément contre toute bonne-foi & contre toute équité, s'aviſerent de l'enlever à ſon pere. Elle pleura beaucoup & longtems, mais ce fut une conſolation pour elle de retrouver le Capitaine Smith qui lui tint lieu de pere. On la traita avec beaucoup de reſpect & on la maria à un Colon, appellé *Roll*, qui bientôt après, la mena en Angleterre. C'etoit ſous le regne de Jacques premier. On prétend que ce

Digitized by Google

Monarque, pedant & ridicule en tous points, étoit ſi infatué des prérogatives de la royauté qu'il trouva mauvais qu'un de ſes ſujets eût oſé épouſer la fille d'un Roi ſauvage. Il ne ſera peut-être pas difficile de décider ſi dans cette occaſion c'étoit le Roi ſauvage qui étoit honoré de ſe trouver placé ſur une même ligne avec le Prince Européen, ou le Monarque Anglois qui, par ſon orgueil & ſes préjugés, ſe mettoit au niveau d'un chef des Sauvages. Quoi qu'il en ſoit, le Capitaine Smith qui étoit retourné à Londres avant l'arrivée de Pocahunta, fut empreſſé de la revoir, mais n'oſa pas la traiter avec la même familiarité qu'à James-Town. Dès qu'elle l'avoit apperçu elle s'étoit jettée dans ſes bras en l'appellant ſon pere; mais voyant qu'il ne répondoit pas aſſez à ſes careſſes & qu'il ne l'appelloit pas ſa fille, elle détourna la tête, pleura amérement & fut longtems ſans qu'on pût obtenir d'elle une ſeule parole. Le Capitaine Smith lui demanda pluſieurs fois ce qui pouvoit l'affliger. » Quoi! lui dit-elle, n'ai-je pas » ſauvé tes jours en Amérique? lorſque j'ai été » arrachée du ſein de ma famille & conduite parmi

tes

» tes freres, ne m'as-tu pas promis de me tenir » lieu de père ? Ne m'as-tu pas dit que ſi j'allois » dans ton pays tu ſerois mon père & que je ſerois » ta fille ? Tu m'as trompée & je me trouve ici » étrangere & orpheline ». On conçoit aiſément qu'il ne fut pas difficile au Capitaine de faire ſa paix avec cette charmante créature qu'il aimoit tendrement. Il la préſenta aux perſonnes les plus conſidérables des deux ſexes ; mais il n'oſa la mener à la cour, dont elle reçut pourtant des bienfaits. Enfin après avoir paſſé pluſieurs années en Angleterre, où elle donna des preuves continuelles de vertu, de piété & d'attachement pour ſon mari, elle mourut comme elle étoit prête à s'embarquer pour retourner en Amérique. Elle n'avoit eu qu'un fils ; ce fils s'eſt marié & n'a laiſſé que des filles ; celles-là, que d'autres filles, & c'eſt ainſi par une deſcendance féminine que le ſang de l'aimable Pocahunta coule maintenant dans les veines de la jeune & aimable madame Bowling.

On voit que je ne reviens à celle-ci qu'après un long détour, mais j'eſpere qu'on me pardonnera cette digreſſion ; du moins je n'écris que pour ceux

à qui elle pourra plaire. Ma visite à madame Bowling & à sa famille m'ayant suffi pour me faire juger que je passerois agréablement chez elle une partie de la journée, je sortis pour continuer mes promenades & je promis de revenir à deux heures. M. Victor, sous les auspices duquel j'étois encore, me conduisit au camp que les ennemis avoient occupé. Il témoigna du regret que je ne pusse pas voir de plus près la belle maison de Campagne de M. *Banister* que j'appercevois de là. Le seul obstacle étoit la distance, d'une demi-lieue à-peu-près, & la chaleur du haut du jour : il ne nous arrêta pas, & en marchant doucement, nous arrivâmes sans fatigue à cette maison qui est effectivement curieuse à voir, parce qu'elle est décorée dans un goût plus Italien qu'Anglois ou Américain, ayant trois portiques aux trois principales entrées, soutenus chacun par quatre colonnes. Elle étoit alors occupée par un habitant de la Caroline appellé *Nelson*. La guerre lui avoit fait abandonner sa patrie, & la guerre l'est venu chercher à Petersburg. Il m'invita à entrer chez lui, & tandis que, suivant l'usage, il me faisoit boire un verre de vin, ar-

Digitized by Google

rive un autre Carolinien, appellé M. *Bull*, qui venoit lui demander à dîner. Celui-ci étoit Brigadier-Général de milice, & il venoit de l'armée de Green où il avoit fait son tems de service. L'histoire de M. Bull, qui sera fort courte, donnera une idée de l'état des provinces méridionales, avant & pendant la guerre. Possesseur d'un grand nombre de nègres & d'un mobilier considérable, sur-tout en argenterie, il ne crut pas après la prise de Charles-Town devoir exposer ses richesses à la rapacité des Anglois. Il partit donc à la tête de deux cent nègres & suivi d'un grand nombre de chariots qui portoient ses effets & des provisions pour sa petite armée, il traversa ainsi la Caroline du sud, celle du nord, & une partie de la Virginie, établissant son camp tous les soirs dans l'endroit qui lui paroissoit le plus commode. Il arriva ainsi à *Tukakoe*, sur la riviere de James, chez M. *Randolph*, riche habitant de la Virginie & son ancien ami. Celui-ci lui donna un terrein près de sa maison, sur lequel il en fit aussi-tôt construire une par ses nègres. Là il vivoit tranquillement au milieu de ses esclaves & de ses troupeaux; mais voilà qu'Arnold

& Philips envahiſſent la Virginie & approchent de ſon nouvel aſyle : auſſi-tôt M. Bull de partir avec ſes tréſors, ſes troupeaux & ſes negres pour ſe retirer dans le haut pays du côté de Frédericksburg. Je lui demandai ce qu'il auroit fait, ſi nous n'étions pas arrivés tout à propos pour chaſſer les Anglois, qui ſe propoſoient d'achever la conquête de la Virginie : Je me ſerois retiré dans le Maryland, me répondit-il : — & s'ils y étoient venus ? — J'aurois gagné la Penſilvanie, & ainſi de ſuite, juſqu'à la nouvelle Angleterre. Ne croit-on pas voir ces anciens patriarches émigrer avec leur famille & leurs troupeaux, ſûrs de trouver partout une terre qui les recevra & qui les nourrira ? Le Général Bull ſe diſpoſoit à retourner dans ſa patrie pour y paſſer déſormais des jours plus tranquilles ; & moi, après lui avoir fait quelques queſtions ſur les affaires du ſud, auxquelles il me répondit avec beaucoup de franchiſe & de bon ſens, je me diſpoſai à retourner chez madame Bowling, où mon attente ne fut pas trompée, car on nous ſervit un très bon dîner, dont on nous fit les honneurs avec beaucoup de cordialité, &

Digitized by Google

ſans gêne & ſans compliment. L'après-dîner mademoiſelle Bowling ſe mit au clavecin & chanta comme une bonne muſicienne, mais non pas avec une voix agréable. L'héritiere de Pocahunta prit une guittare & chanta comme une perſonne qui n'eſt pas muſicienne, mais avec une voix charmante. Enfin je rentrai chez moi où j'eus encore un autre concert; mademoiſelle Saunders ayant bien voulu me chanter auſſi quelques airs, & s'accompagner, tantôt ſur le clavecin, tantôt ſur la guittare.

Il fallut quitter le lendemain cette bonne maiſon & cette bonne compagnie : mais avant de m'éloigner de Petersburg, j'obſerverai que cette ville étoit déjà floriſſante & le deviendra toujours de plus en plus, ſa ſituation étant très favorable au commerce : 1°. Parce qu'elle eſt placée préciſément au deſſous des *falls*, ou rapides, de l'Apamatock, & qu'à cette endroit même la riviere peut recevoir des bâtimens de cinquante à ſoixante tonneaux. 2°. Parce que toutes les productions qui naiſſent au ſud de la Virginie n'ont pas d'autre débouché; & que même celles de la Caroline du



Digitized by Google

nord prennent peu-à-peu ce chemin-là, la navigation du *Roanock* & du détroit d'*Albermale* n'étant pas à beaucoup près auſſi commode que celle de l'Apamatock & de la riviere de James. Malheureuſement ces avantages ſont compoſés par l'inſalubrité du climat. On aſſure que dans les trois petits bourgs de Pocahunta, de Blandfort & de Petersburg, qu'on peut conſidérer comme ne formant qu'une ſeule ville, on trouve à peine deux perſonnes qui ſoient nées dans le pays même. Cependant le commerce & la navigation y attirent toujours des étrangers. D'ailleurs le ſite eſt agréable, & peut-être parviendra-t-on à rendre ce climat plus ſain, en deſſéchant quelques marais aux environs.

A cinq milles de Petersburg, nous paſſâmes ſur un pont de pierre, la petite riviere de Randolph, & voyageant toujours dans un pays riche & peuplé, nous arrivâmes à une croiſée de chemin, où nous choiſîmes préciſément celui qui ne nous menoit pas à *Richmond*, où nous voulions aller. Mais nous n'eûmes pas lieu de nous en repentir; nous ne fîmes que deux milles de trop, & nous

Digitized by Google

fûmes conduits sur le bord de la riviere de James à un charmant endroit appellé *Warwick*. Plusieurs jolies maisons rassemblées en font une espece de village; mais on en voit de superbes aux environs, entr'autres celle du Colonel Cary, sur la rive droite de la riviere de James, & celle de M. *Randolph* sur la rive opposée. Il ne faut pas s'ennuyer d'entendre prononcer le nom de Randolph quand on voyage en Virginie : c'est une des plus anciennes familles du pays, puisqu'il y avoit un Randolph parmi les premiers planteurs; mais c'est aussi la plus nombreuse & la plus riche, Elle est divisée en sept ou huit branches, & je ne craindrai pas d'exagérer en assurant qu'elle possède plus d'un million de revenu. Il n'y a que vingt-cinq milles de Petersburg à Richmond; mais comme je m'étois égaré & que j'avois marché assez lentement, il étoit près de trois heures lorsque j'arrivai à *Manchester*, espece de fauxbourg de Richemond, placé sur la rive droite de la riviere, à l'endroit où on passe le Ferry. Ce passage fut court, parce qu'il y a deux bateaux pour le service des voyageurs. Quoique Richmond soit une ville déjà ancienne & très



Digitized by Google

bien ſituée pour le commerce, puiſqu'elle a été bâtie à l'endroit où commence la navigation de la riviere de James, c'eſt-à-dire, préciſément au-deſſous des rapides, c'étoit avant la guerre une des moins conſidérables de la Virginie, où elles ſont en général très petites ; mais le gouvernement y ayant été tranſporté de Williamsburg, elle eſt devenue une vraie capitale & elle s'augmente tous les jours. Il étoit ſans doute néceſſaire d'éloigner le corps légiſlatif des côtes de la mer, où il étoit expoſé aux incurſions rapides & imprévues des Anglois. Mais Williamsburg avoit encore l'inconvénient d'être ſitué à l'extrêmité de la Virginie, ce qui obligeoit une grande partie des délégués à faire un long voyage pour ſe rendre à l'aſſemblée de l'état ; d'ailleurs, comme elle eſt placée entre les riviere de James & d'York, elle n'a point de port & ne communique avec ces rivieres que par de petites creeks d'une navigation difficile, au lieu que les vaiſſeaux de deux cens tonneaux remontent juſqu'à Richmond. Cette nouvelle capitale eſt diviſée en trois parties : l'une eſt au bord de la riviere & peut être conſidérée comme le port ; les deux autres

Digitized by Google

ſont ſituées ſur deux hauteurs ſéparées par une petite vallée. On me conduiſit à celle de l'oueſt dans une très bonne auberge où je n'eus pas la peine d'établir mon logement & de commander mon dîner; car un domeſtique que j'y avois envoyé la ſurveille, avec un cheval boîteux, avoit annoncé mon arrivée. Nous fûmes donc ſervi ſur le champ, mais avec une telle magnificence & une telle profuſion, que vingt convives en auroient eu encore beaucoup trop. C'étoit des éclats de rire à chaque plat qu'on nous apportoit, & en même tems de grandes allarmes pour le *bill* du lendemain; car on m'avoit prevenu que les auberges de Richmond étoient très cheres. Cependant j'en fus quitte pour ſept ou huit louis, ce qui n'étoit pas énorme, eu égard à la dépenſe que j'avois faite. Quelque tems auparavant M. de Rochambeau avoit payé vingt-cinq louis dans une autre auberge, pour y avoir eu quelques chevaux pendant quatre ou cinq jours, ſans y avoir mangé ni couché. M. *Formicalo*, mon hôte, étoit plus honnête; il avoit ſeulement une grande idée de la maniere dont il falloit traiter les Officiers-Généraux françois. C'eſt un Napolitain qui eſt venu en

Digitized by Google

Virginie avec le *Lord Dunmore*, dont il étoit maître-d'hôtel; mais il n'avoit pas pris le plus court, car il avoit été auparavant en Ruſſie. Maintenant il a une belle maiſon, des meubles, des eſclaves, & il deviendra bientôt une homme conſidérable dans ſa nouvelle patrie; cependant il ſe ſouvient encore de l'ancienne avec plaiſir, & je ne doute pas que l'attention que j'ai eu de ne lui parler qu'Italien ne m'ait épargné quelques louis.

Dès que j'eus fini mon dîner j'allai rendre viſite à M. *Harriſſon*, qui eſt maintenant Gouverneur de l'État. Je le trouvai établi dans une maiſon fort ſimple, mais aſſez ſpacieuſe, qu'on venoit d'accommoder pour lui. Comme l'aſſemblée ne ſiégeoit pas alors, rien ne le diſtinguoit des autres citoyens. Un de ſes freres, qui eſt Colonel d'artillerie, & un de ſes fils qui lui ſert de Sécrétaire, étoient avec lui. La converſation fut libre & agréable: il déſira même qu'elle fût prolongée; car m'étant levé au bout d'une demi-heure, dans la crainte qu'il n'eût des affaires, il m'aſſura qu'il avoit fini toutes celles de la journée, & me pria de me raſſeoir. Nous parlâmes beaucoup du premier Congrès aſſemblé en Amérique, où il

Digitized by Google

avoit siégé pendant deux ans, & qui, comme je l'ai dit plus haut, étoit composé de tout ce qu'il y avoit de plus distingué alors pour la vertu & pour la capacité. Ce sujet de conversation nous conduisit naturellement à celui dont les Américains s'entretiennent le plus volontiers, l'origine & le commencement de la révolution présente. Ce qu'elle eut de particulier en Virginie, c'est que le peuple de ce pays étoit certainement celui qui se trouvoit le mieux du gouvernement anglois. Les Virginiens étoient plus cultivateurs que commerçans & leur culture étoit plus riche qu'industrieuse. Ils possédoient presqu'exclusivement une denrée privilégiée, le tabac. Les Anglois venoient la chercher jusques dans le sein du pays, & ils apportoient en échange tous les objets d'utilité & même de luxe. Ils témoignoient une affection, une prédilection particuliere pour la Virginie, & favorisoient ainsi la disposition particuliere du pays, où la cupidité & la paresse ont les mêmes droits & se servent seules de limites l'une à l'autre. Sans doute il étoit difficile de persuader à ce peuple de prendre les armes, parce qu'à trois cens lieues de là, la ville de Boston

ne vouloit pas payer de droits pour le thé, & étoit en rupture ouverte avec l'Angleterre. Il falloit substituer l'activité à la paresse, & la prévoyance à l'insouciance. Il falloit réveiller cette idée à laquelle frémit tout homme élevé dans les principes de la constitution angloise, celle de la soumission à une taxe à laquelle on n'a pas consenti. Le cas n'étoit point encore arrivé; les gens instruits prévoyoient seulement que c'étoit le but & la conséquence des premieres démarches : mais comment en convaincre le peuple? comment le décider par tout autre motif que la confiance qu'il avoit dans ses Chefs? M. Harrisson m'a raconté que lorsqu'il partit avec M. Jefferson & M. Lée pour se rendre à Philadelphie où le premier Congrès fut assemblé, nombre d'habitans considérables, mais peu éclairés, les vinrent trouver & leur dirent : « Vous prétendez qu'on veut » envahir nos droits & nos priviléges; nous ne le » voyons pas clairement, pourtant, nous le croyons » puisque vous nous en assurez. Nous allons nous » engager dans un pas dangereux; mais nous avons » confiance en vous & nous ferons tout ce que vous » jugerez convenable »? M. Harrisson ajouta qu'il

Digitized by Google

ſe trouva très ſoulagé, lorſque peu de tems après le Lord North fit un diſcours dans lequel il ne put s'empêcher de manifeſter le plan du gouvernement Britannique. Ce diſcours fut imprimé dans les gazettes, & toute l'Amérique en retentit. Ayant eu depuis occaſion de revenir en Virginie, il revit les mêmes perſonnes qui lui avoient parlé avant ſon départ; elles avouerent qu'il ne les avoit pas trompées, & déſormais elles furent entierement réſolues à la guerre. Ces détails particuliers ne ſeront pas inutiles aux Européens qui voudront ſe former une idée juſte des grands événemens auxquels ils ont pris tant d'intérêt. En effet, ils ſe tromperoient infiniment, s'ils croyoient que tous les treize États de l'Amérique ont été toujours animés du même eſprit & affectés des mêmes ſentimens. Ils ſe tromperoient encore davantage s'ils penſoient que ces peuples ſe reſſemblent par le gouvernement, les mœurs & les opinions. Il faut être dans le pays; il faut en ſavoir la langue; il faut de plus, aimer à converſer & à écouter, pour être en état d'aſſéoir, même lentement, ſon opinion & ſon jugement. D'après cette réflexion, on ne doit pas être ſur-

pris que j'aye eu du plaiſir à m'entretenir avec M. Harriſſon. D'ailleurs j'étois bien aiſe d'avoir lié connoiſſance avec un homme, dont le caractere eſt eſtimable à tous égards, & dont on peut faire l'éloge en deux mots, en diſant qu'il eſt ami intime de M. Franklin. Il voulut m'engager à dîner le lendemain chez lui, & à paſſer un jour de plus à Richmond; mais comme cette ville n'offroit rien qui pût intéreſſer ma curioſité, & que je voulois m'arrêter encore à Weſtover avant de retourner à Williamsburg où j'étois preſſé d'arriver, je partis le 27 à huit heures du matin, ſous la conduite du Colonel Harriſſon, qui m'accompagna juſqu'à ce qu'il m'eût mis dans un chemin où il me fût impoſſible de m'égarer. Je fis vingt-ſix milles de ſuite par une grande chaleur, mais par un chemin très agréable, voyant à chaque inſtant de magnifiques habitations; car les bords de la riviere de James ſont le jardin de la Virginie. Celle de madame Bird, où j'allois, les ſurpaſſe toutes par la magnificence des bâtimens, par la beauté de la ſituation, & par l'agrément de la ſociété qu'on y trouve.

Digitized by Google

Madame Bird eſt veuve d'un Colonel qui a ſervi dans la guerre derniere, & qui depuis a été Membre du Conſeil du Roi. Ses talens, ſes qualités perſonnelles & ſes richeſſes, car il poſſédoit des terres immenſes, avoient fait de lui un des principaux perſonnages du pays; mais il étoit joueur & diſſipateur, & il a laiſſé à ſa mort des affaires en très mauvais état. Il avoit quatre enfans du premier lit, qui étoient déja établis, & il en a laiſſé huit du ſecond, dont ſa veuve a pris ſoin. Elle a conſervé ſa belle maiſon ſituée ſur la rive de James, un riche mobilier, un nombre conſidérable d'eſclaves & quelques terres qu'elle a fait valoir. C'eſt une femme de quarante-deux ans, d'une figure agréable & de beaucoup d'eſprit. Parmi ſes huit enfans, elle a quatre filles, dont deux approchent de l'âge de vingt ans & qui ſont toutes aimables & bien élevées. Ses ſoins, ſon activité ont réparé en quelque façon les diſſipations de ſon mari, & ſa maiſon eſt encore la plus renommée & la plus agréable des environs. Elle a cependant éprouvé de nouveaux malheurs : trois fois les Anglois ſont deſcendus à Weſtover même,

Digitized by Google

ſous la conduite d'Arnold & du Général Cornwallis; & quoique ces viſites lui aient coûté cher, l'attachement que ſon mari avoit pour l'Angleterre, où ſon fils aîné ſert encore; ſes liaiſons de parenté avec Arnold, dont elle eſt couſine germaine, & peut-être auſſi la jalouſie qu'elle a inſpirée autrefois à ſes voiſins, ont fait ſoupçonner que ce n'étoit pas ſeulement la raiſon de guerre qui avoit déterminé les ennemis à débarquer toujours chez elle : on l'a même accuſée de quelque connivence avec eux, & on eſt venu une fois mettre le ſcellé ſur ſes papiers; mais elle a fait tête à l'orage; elle s'eſt défendue avec fermeté; & quoique ſon affaire ne ſoit pas encore terminée, il n'y a pas d'apparence quelle en éprouve d'autres déſagrémens que celui d'avoir été inquiétée & ſoupçonnée. Ses deux filles aînées étoient venues l'hiver dernier à Williamsburg, où elles avoient été très fêtées par M. de Rochambeau & par toute l'armée. Je les avois accueillies auſſi de mon mieux & j'en avois reçu des remercimens de madame Bird, qui m'avoit fort invité à la venir voir; ainſi je me trouvois en pays de connoiſſance.

Je

Digitized by Google

Je retrouvai auſſi la jeune madame Bowling; elle étoit venue chez M. *Mead*, ami & voiſin de madame Bird qui l'avoit invitée à dîner avec ſa compagnie. Je paſſai donc cette journée très agréablement. M. & madame Mead, que j'avois auſſi connus à Williamsburg engagerent la ſociété à venir dîner le lendemain chez eux. La riviere ſeule ſépare les deux maiſons, qui ſont pourtant éloignées l'une de l'autre de plus d'un mille, mais comme elle a peu de pente, ſon extrême largeur n'empêche pas qu'on ne la paſſe très vîte. La maiſon de M. Mead n'eſt pas à beaucoup près auſſi belle que Weſtover: mais elle eſt très bien accommodée en dedans & dans une ſituation charmante, car elle eſt préciſément vis-à-vis celle de madame Bird, qui, avec les différens annexes dont elle eſt entourrée, a l'air d'une petite ville & forme l'aſpect le plus agréable. Le jardin de M. Mead, comme celui de Weſtover, eſt en terraſſe ſur le bord de la riviere. Il pourra devenir encore plus joli, ſi M. Mead conſerve ſa maiſon & y donne quelques ſoins; car c'eſt un philoſophe d'une tournure d'eſprit aimable, mais



Digitized by Google

ſinguliere ſur-tout en Virginie, puiſqu'il s'occupe rarement des affaires d'intérêt & qu'il ne peut prendre ſur lui de faire travailler ſes negres. Il eſt même ſi dégoûté d'une culture où il faut néceſſairement employer des eſclaves, qu'il eſt tenté de vendre tout ce qu'il poſſéde en Virginie, pour aller vivre dans la nouvelle Angleterre. Madame Bird, qui eſt chargée d'une famille nombreuſe, ne peut pas pouſſer la philoſophie juſques-là; mais elle a grand ſoin de ſes negres, les rend auſſi heureux qu'il lui eſt poſſible, & leur ſert elle-même de médecin lorſqu'ils ſont malades. Elle a fait même des obſervations intéreſſantes ſur leurs maladies, & trouvé une méthode très ſalutaire pour traiter une eſpece de fievre putride qui les emporte communément en peu de jours, & contre laquelle les médecins du pays n'ont eu aucun ſuccès.

La journée du 29, que je paſſai toute entiere à Weſtover, ne fournit rien d'intéreſſant à ce journal, ſi ce n'eſt quelques connoiſſances que j'eus occaſion d'acquérir ſur deux ſortes d'animaux d'une eſpece très différente, les *eſturgeons* & les *oiſeaux-mouches*. Comme je me promenois au

bord de la riviere, je vis deux negres qui apportoient un immenſe eſturgeon : je leur demandai comment ils l'avoient pris; ils me dirent que, dans la ſaiſon préſente, ils étoient ſi communs, qu'on les prenoit aiſément à la Seine, & qu'on en trouvoit quelquefois juſqu'à 15 ou 20 dans le filet, mais qu'il y avoit une maniere bien plus ſimple de les prendre, qui étoit celle qu'ils venoient d'employer. Ces eſpeces de monſtre, qui ſont très leſtes dans la ſoirée, au point qu'on les voit perpétuellement ſauter très haut au deſſus de la ſurface de l'eau, ont coutume de dormir profondément pendant le haut du jour. Deux ou trois negres ſe promenent alors dans un petit bateau, munis d'une longue corde armée d'un croc aigu, qu'ils tiennent ſuſpendu comme une ſonde. Lorſqu'ils ſentent que cette eſpece de ligne eſt arrêtée par un obſtacle, ils la tirent à eux avec force, de maniere qu'elle s'accroche à l'eſturgeon, qui eſt tiré hors de l'eau, ou qui, après avoir fait de vains efforts & avoir perdu tout ſon ſang, vient enfin flotter à la ſurface, où il eſt aiſément pris.

Quant aux oiſeaux-mouches, je les voyois pour



Digitized by Google

la premiere fois, & je ne pouvois me laſſer de les obſerver. Les murs du jardin & de la maiſon étoient garnis de chevrefeuilles; c'étoit une ample moiſſon pour ces charmans petits animaux. Je les voyois ſans ceſſe voltiger ſur les fleurs où ils prennent leur nourriture, ſans jamais ſe poſer; car c'eſt en ſe ſoutenant ſur leurs ailes, qu'ils inſinuent leurs becs dans le calice de ces fleurs. Quelquefois ils ſe perchent, & ce n'eſt jamais que pour un moment. Alors ſeulement on peut admirer la beauté de leurs plumages; ſur-tout lorſqu'ils ſont oppoſés au ſoleil & qu'en remuant la tête, ils font voir l'émail brillant de leur collier rouge, qui a tout l'éclat du rubis ou du diamant. Il n'eſt point vrai qu'ils ſoient d'un naturel colere, & qu'ils mettent en pieces les fleurs dans leſquelles ils ne trouvent pas de miel: non-ſeulement je ne l'ai vu ni à Weſtover, ni depuis à Williamsburg; mais les gens du pays m'ont aſſuré qu'ils ne l'avoient jamais obſervé. Ces oiſeaux ne paroiſſent qu'avec les fleurs, & diſparoiſſent avec elles; ſans qu'on ſache ce qu'ils deviennent. Pluſieurs perſonnes croyent qu'ils ſe cachent, & reſtent engourdis pendant le reſte de l'année. En effet,

Digitized by Google

il eſt difficile de concevoir comment leurs ailes ; qui ſont ſi légeres & ſi tenues qu'on ne les apperçoit plus pour peu qu'ils les agitent, pourroient réſiſter aux vents, & les tranſporter dans des climats éloignés. Ils ne ſont pas farouches : j'en ai vu un qu'on avoit pris peu de jours auparavant ; il n'étoit point effrayé des gens qui le regardoient ; il voltigeoit dans la chambre comme dans un jardin, & venoit ſucer les fleurs qu'on lui préſentoit, mais il n'a pas vécu plus de 8 jours. Ces oiſeaux aiment tant le mouvement qu'il eſt impoſſible qu'ils conſervent la vie, ſans conſerver la liberté la plus abſolue. Il eſt même très difficile de les prendre, à moins qu'il ne leur arrive, comme à celui dont je viens de parler, d'entrer imprudemment dans une chambre, ou d'y être pouſſé par le vent. Un habitant du pays, qui ſe plaiſoit à en embaumer pour les placer dans ſon cabinet, a trouvé un moyen très ingénieux de les tuer ſans les gâter ; ce qui eſt fort difficile, car un grain de cendrée eſt un boulet de canon pour un ſi petit animal. Il imagina de charger ſon fuſil avec une veſſie remplie d'eau. L'exploſion de cette eau ſuffiſoit pour renverſer



Digitized by Google

l'oiseau-mouche & lui faire perdre tout mouvement.

Assurément on ne m'accusera pas de suivre une marche oratoire & de réserver les grands objets pour la fin de mon discours ; car c'est ici que je finirai ce journal. Il seroit sans doute inutile de parler de mon retour à Williamsburg, à moins qu'on ne regardât comme une chose digne d'être remarquée, que le *Chikahominy*, qui n'est qu'une riviere secondaire, puisqu'elle se jette dans celle de James, est pourtant si large à 6 milles de son confluent, que j'ai été trois quarts-d'heure à la passer. Mais si l'on veut bien me prêter encore quelque attention, je terminerai ce long récit de mon court voyage par quelque considération sur un pays que j'ai assez parcouru & assez habité pour le bien connoître.

Les Virginiens diffèrent essentiellement des peuples qui habitent au nord & à l'est de la baie, non-seulement par la nature de leur climat, par celle de leur sol & par la culture qui lui est propre, mais encore par ce caractere indélébile que toute nation acquiert au moment de son origine, & qui,

Digitized by Google

ſe perpétuant de race en race, juſtifie ce grand principe, que *tout ce qui eſt participe de ce qui a été.* La découverte de la Virginie date de la fin du ſeizieme ſiecle, & l'établiſſement de la colonie eut lieu au commencement du dix-ſeptieme. Ces événemens ſe paſſerent ſous les regnes d'Eliſabeth & de Jacques premier. Alors l'eſprit républicain & démocratique n'étoit pas encore commun en Angleterre; celui du commerce & de la navigation naiſſoit à peine, & les longues guerres avec la France & l'Eſpagne avoient perpétué, ſous une autre forme, le même eſprit militaire que Guillaume le Conquérant, Richard Cœur de-Lion, Édouard III & le Prince Noir lui avoient donné. On ne voyoit plus de chevaliers comme du tems des croiſades, mais à leur place, nombre d'aventuriers qui ſervoient indifféremment leur patrie & les puiſſances étrangeres, de gentilshommes qui dedaignoient l'agriculture & le commerce, & qui n'avoient d'autre profeſſion que celle des armes; car alors l'eſprit militaire maintenoit les préjugés favorables à la nobleſſe, dont il a été long-tems inſéparable; & d'ailleurs la nobleſſe de pairie étant moins com-

mune en Angleterre, celle d'extraction avoit conſervé plus d'éclat & plus de conſiſtance. Les premiers colons de la Virginie furent compoſés, en grande partie, de ces militaires & de ces gentilshommes, dont quelques-uns cherchoient la fortune, & quelques autres, les aventures. En effet ſi l'établiſſement d'une colonie exige toute l'induſtrie du commerçant & du cultivateur, la découverte, la conquête des terres nouvelles, tient plus particuliérement aux idées guerrieres & romaneſques. Auſſi la premiere compagnie qui obtint la propriété excluſive de la Virginie, fut-elle compoſée, en grande partie, des hommes les plus diſtingués par le rang ou par la naiſſance; & quoique tous ces illuſtres actionnaires ne ſoient pas devenus colons, pluſieurs d'entr'eux n'ont pas craint de paſſer les mers, & l'on compte un lord *Delaware* parmi les premiers gouverneurs de la Virginie. Il étoit donc naturel que les nouveaux colons, remplis des principes militaires & des préjugés de la nobleſſe, les portaſſent au milieu même des Sauvages dont ils venoient uſurper les terres; & ſans doute de toutes les idées Euro-

Digitized by Google

péennes, ce ſont celles que ces peuples groſſiers conçurent le plus aiſément. Je ſais qu'il ne reſte plus qu'un petit nombre de ces anciennes familles; mais elles ont conſervé une grande conſidération, & la premiere impulſion une fois donnée, il n'eſt plus au pouvoir d'aucun légiſlateur, du tems même d'en détruire l'effet. Le Gouvernement peut bien devenir démocratique, comme il l'eſt au moment préſent; mais l'eſprit national, l'eſprit même du Gouvernement ſera toujours ariſtocratique. On n'en pourra pas douter, ſi l'on conſidere qu'une autre cauſe agit encore en concurrence avec la premiere: je veux parler de l'eſclavage; non que ce ſoit une marque de diſtinction & un privilége particulier d'avoir des negres, mais parce que l'empire qu'on exerce ſur eux, entretient la vanité & la pareſſe, deux ſortes de vices qui s'accordent merveilleuſement avec les préjugés déjà établis. On demandera ſans doute comment ces préjugés ont pu s'arranger avec la révolution actuelle dont les principes ſont ſi différens. Je répondrai qu'ils y ont peut-être concouru; que peut-être, tandis que la nouvelle-Angleterre ſe revoltoit par raiſon

Digitized by Google

& par calcul, la Virginie se revoltoit par orgueil. Je dirai encore ce que j'ai donné à entendre plus haut, c'est que, dans le principe, l'indolence même de ce peuple a pu lui être utile, parce qu'il a été obligé de s'en rapporter à un petit nombre de citoyens vertueux & éclairés qui l'ont mené plus loin qu'il n'auroit été, s'il avoit marché sans guide, & consulté ses propres dispositions. Car il faut avouer que, dans le commencement des troubles, la Virginie se montra de très bonne grace; qu'elle fut la premiere à offrir des secours aux Bostoniens, & la premiere aussi à mettre sur pied un corps de troupes considérable; mais on peut observer aussi que, dès que la nouvelle législation fut établie, & qu'au lieu de chefs, on eut un gouvernement, alors les citoyens ayant part à ce gouvernement, l'esprit national prévalut, & tout alla de mal en pis. Ainsi les États, comme les individus, naissent avec une complexion particuliere, dont le régime & les habitudes peuvent prévenir les mauvais effets, mais qu'on ne peut entiérement changer; ainsi les législateurs, comme les médecins, ne doivent jamais se flatter de donner à leur gré un tempé-

Digitized by Google

rament particulier aux corps politiques, mais s'attacher à connoître celui qu'ils ont déjà, & à combattre les inconvéniens, comme à multiplier les avantages qui peuvent en réſulter. Un coup-d'œil général ſur les différens États de l'Amérique ſervira à juſtifier cette opinion. Les peuples de la Nouvelle-Angleterre ne vinrent s'établir dans le nouveau monde que pour ſe dérober au pouvoir arbitraire de leurs monarques qui, à-la-fois ſouverains de l'État & chefs de l'Égliſe, exerçoient alors la double tyrannie du deſpotiſme & de l'intolérance. Ce n'étoient pas des aventuriers, c'étoient des hommes qui vouloient vivre en paix, & qui travailloient pour vivre. Leur doctrine enſeignoit l'égalité & recommandoit le travail & l'induſtrie. Comme la terre, peu fertile par elle-même, ne fourniſſoit que de médiocres reſſources, ils ſe livroient à la pêche & à la navigation : & au moment préſent, ils ſont encore amis de l'induſtrie & de l'égalité; il ſont pêcheurs & navigateurs. l'État de New-York & les Jerſeys furent peuplés par des Hollandois néceſſiteux, à qui la terre manquoit dans leur patrie, & qui s'occuperent bien plus

de l'économie domeſtique que du gouvernement public. Ces peuples ont conſervé le même eſprit : leurs intérêts, leurs efforts ſont, pour ainſi dire, individuels, leurs vues ſont concentrées dans leurs familles, & ce n'eſt que par néceſſité que ces familles forment un Etat. Auſſi, lorſque le Général Burgoyne a marché ſur Albany, ce ſont les nouveaux Anglois qui ont le plus contribué à arrêter ſes progrès ; & ſi les habitans de l'Etat de New-York & de celui des Jerſeys ont ſouvent pris les armes & montré du courage, c'eſt que les premiers étoient animés par une haine invétérée contre les Sauvages dont les Anglois ſe faiſoient toujours précéder, & que les autres avoient à ſe venger des excès dont les troupes ennemies s'étoient rendues coupables, lorſqu'elles avoient envahi leur pays. Si vous allez plus au ſud, & que vous paſſiez la Delaware, vous trouverez que le gouvernement de la Penſilvanie, dans ſon origine, étoit fondé ſur deux principes très oppoſés : c'étoit un gouvernement de propriété, un gouvernement féodal en lui-même, ou ſi l'on veut patriarchal, mais dont l'eſprit étoit la plus grande tolérance & la liberté la plus entiere.

Digitized by Google

La famille de Penn eut d'abord la vaine idée d'établir une eſpece *d'Utopie*, de gouvernement parfait, & enſuite celle de tirer le plus grand parti de ſon immenſe propriété, en attirant des étrangers de tous côtés. Il en eſt réſulté que le peuple de la Penſilvanie n'a aucune identité; qu'il eſt mêlé & confus, & plus attaché à la liberté individuelle qu'à la liberté publique, plus enclin à l'anarchie qu'à la démocratie. Le Maryland, ſoumis d'abord au gouvernement propriétaire, & conſidéré comme un ſimple domaine, a été longtems dans la dépendance la plus abſolue. Voici la premiere fois qu'il mérite d'être regardé comme un État; mais cet État paroît ſe former ſous de bons auſpices. Il peut être beaucoup après la révolution actuelle, parce qu'il n'étoit rien auparavant. Reſtent les deux Carolines & la Géorgie; mais ces trois États ne me ſont pas aſſez connus pour les ſoumettre à des obſervations qui peuvent n'être pas auſſi juſtes qu'elles me le paroiſſent, mais qui ſont du moins délicates, & exigent plus qu'un examen ſuperficiel. Je ſais ſeulement que la Caroline du nord, peuplée en grande partie d'Écoſſois, que la pauvreté plutôt que l'induſtrie y

Digitized by Google

à conduits, eſt livrée au brigandage & aux diſſentions intérieures ; que celle du ſud, ayant un commerce tout entier d'exportation, doit ſon exiſtence à ſes ports de mer, & ſur-tout à la ville de Charles-Town, qui s'eſt augmentée rapidement, & qui eſt devenue une ville de commerce, où les étrangers ont abondé, comme à Marſeille & à Amſterdam ; qu'en conſéquence les mœurs y ſont douces & faciles ; qu'on aime le plaiſir, les arts & la ſociété, & qu'en général ce pays eſt plus Européen que le reſte de l'Amérique.

Maintenant ſi cette eſquiſſe a quelqu'exactitude, je demande qu'on veuille bien comparer l'eſprit des États de l'Amérique avec leur gouvernement actuel. Je demande qu'on le compare dans le moment préſent, dans 20 ans, dans 50 ans d'ici, & je ſuis perſuadé qu'encore que ces gouvernemens ſe reſſemblent tous, puiſqu'ils ſont tous démocratiques, on retrouvera toujours les traces de l'eſprit antérieur, de celui qui a préſidé à la formation des peuples & à l'établiſſement des nations.

La Virginie conſervera ce caractere diſtinctif plus long-tems que les autres États ; ſoit que les

préjugés ſoient d'autant plus durables qu'ils ſont plus abſurdes & plus frivoles ; ſoit que ceux qui ne bleſſent qu'une partie du genre humain, ſoient plus remarqués que ceux qui en affectent la totalité. Dans la révolution préſente, les anciennes familles ont vu avec peine des hommes nouveaux occuper des places diſtinguées dans l'armée & dans la magiſtrature. Les Torys en ont même tiré avantage pour refroidir les moins zélés d'entre les Whigs ; mais le parti populaire n'a pas cédé, & l'on regrette ſeulement qu'il n'ait pas la même activité pour combattre les Anglois que pour diſputer des préſéances. Il eſt à craindre cependant qu'à la paix, les circonſtances lui devenant moins favorables, il ne ſoit obligé de céder tout-à-fait, ou du moins de ſe maintenir par les factions, ce qui troubleroit néceſſairement l'ordre de la ſociété. Mais ſi la raiſon doit rougir de voir de pareils préjugés ſi fortement établis chez des peuples nouveaux, l'humanité a plus à ſouffrir de l'état de pauvreté, dans lequel vivent un grand nombre de blancs en Virginie C'eſt-là que, depuis que j'ai paſſé les mers, j'ai vu pour la premiere fois des

Digitized by Google

pauvres. En effet, parmi ces riches plantations où le negre seul est malheureux, on trouve souvent de misérables cabanes habitées par des blancs, dont la figure have & l'habillement déguenillé annoncent la pauvreté. D'abord j'avois peine à m'expliquer comment, dans un pays où il y a encore tant de terres à défricher, des hommes, qui ne se refusent pas au travail, pouvoient rester dans la misere; mais j'ai su que toutes ces terres inutiles, ces biens immenses, dont la Virginie est encore couverte, reconnoissoient des propriétaires. Rien de plus commun que d'en voir qui possédent 5 ou 6 milles acres de terre, mais qui n'en exploitent que la quantité que leurs negres peuvent cultiver. Cependant ils ne voudroient pas en donner, ni même en vendre la plus petite partie, parce qu'ils sont attachés à leurs possessions, & qu'ils esperent toujours augmenter par la suite le nombre de leurs Negres. Ces blancs, sans fortune & souvent aussi sans industrie, sont donc restraints de tous côtés & réduits au petit nombre d'acres de terre qu'ils ont pu acquérir. Or la terre n'étant pas généralement bonne en Amérique, & sur-tout en Virginie, il en faut beaucoup pour

pour défricher avec ſuccès, parce que ce ſont les beſtiaux qui aident & qui font vivre les cultivateurs. On voit beaucoup de défrichemens dans l'eſt; mais les portions de terre qu'on y achete aiſément & à très vil prix, ſont toujours de deux cents acres au moins. D'ailleurs, dans le ſud, le climat eſt moins ſain, & les nouveaux colons, ſans participer à la richeſſe de la Virginie, participent aux inconvéniens du climat, & même à la pareſſe qu'il inſpire.

Au-deſſous de cette claſſe d'habitans, il faut placer les negres, qui ſeroient encore plus à plaindre qu'eux, ſi leur inſenſibilité naturelle n'atténuoit pas en quelque façon les peines attachées à l'eſclavage. En les voyant mal logés, mal vêtus, & ſouvent accablés de travail, je croyois que leur traitement étoit auſſi rigoureux que par-tout ailleurs; cependant on m'a aſſuré qu'il étoit infiniment doux en comparaiſon de celui qu'ils éprouvent dans les colonies à ſucre. En effet, on n'entend pas habituellement, comme à Saint-Domingue & à la Jamaïque, le bruit des fouets & les cris des malheureux dont on déchire le corps par lambeaux.

C'eſt qu'en général le peuple de Virginie eſt plus doux que celui des colonies à ſucre, qui eſt tout compoſé de gens avides & preſſés de faire fortune pour s'en retourner enſuite en Europe; c'eſt que le produit de la culture n'étant pas d'une ſi grande valeur, le travail n'eſt pas exigé avec tant de ſévérité; & pour tout dire à charge & à décharge, c'eſt que les negres, de leur côté, y ſont moins fourbes & moins voleurs que dans les îles, parce que la propagation de l'eſpece noire étant ici très rapide & très conſidérable, la pluſpart des negres ſont nés dans le pays, & on remarque que ceux-là ſont communément moins dépravés que ceux qu'on a importés d'Afrique. Il faut auſſi rendre cette juſtice aux Virginiens, c'eſt que pluſieurs d'entre eux traitent leurs negres avec beaucoup d'humanité. Il faut encore leur en rendre une autre, qui leur eſt plus honorable, c'eſt qu'en général ils paroiſſent affligés d'en avoir, & qu'ils parlent ſans ceſſe d'abolir l'eſclavage & de chercher un autre moyen de faire valoir leurs terres. Il eſt vrai que cette opinion, preſqu'univerſellement établie, eſt inſpirée par différens motifs: les phi-

loſophes, & les jeunes gens qui ſont la plupart élevés dans les principes de la bonne philoſophie, n'enviſagent que la juſtice & les droits de l'humanité; les peres de famille & ceux qui ſont occupés principalement de leurs intérêts, ſe plaignent que leurs negres leur coûtent bien cher à entretenir; que le travail qu'on en exige, n'eſt ni auſſi fructueux ni à auſſi bon marché que celui des journaliers ou des domeſtiques blancs, enfin que les épidémies, qui ſont très communes, rendent leur propriété très précaire & leur revenu très incertain. Quoi qu'il en ſoit, il eſt heureux que différens motifs concourent à dégoûter les hommes de cette tyrannie qu'ils exercent, du moins ſur leur propre eſpece, ſi on ne peut pas dire, dans la rigueur du terme, ſur leurs ſemblables; car plus on obſerve les negres, plus on ſe perſuade que la différence qui les diſtingue de nous, ne conſiſte pas ſeulement dans la couleur. Au reſte, on ne peut pas ſe diſſimuler que c'eſt un point extrêmement délicat que l'abolition de l'eſclavage en Amérique. Les negres de la Virginie ſont au nombre de deux cens mille; ils égalent au moins,



Digitized by Google

s'ils n'excedent pas, la proportion des blancs. Néceſſairement unis d'intérêt par la conformité de leur ſituation, & ralliés par la marque diſtinctive que leur imprime leur couleur, ils feroient ſans doute un peuple à part, & un peuple dont on ne pourroit attendre ni ſecours, ni vertu, ni travail. On n'a pas fait aſſez d'attention à la différence qui exiſte entre l'eſclavage, tel que nous l'avons conſervé dans nos colonies, & l'eſclavage tel qu'il étoit généralement établi parmi les anciens. Un eſclave blanc n'avoit d'autre motif d'humiliation que ſa condition actuelle; s'il étoit affranchi, il ſe mêloit auſſi-tôt avec les hommes libres, & devenoit leur égal. De-là cette émulation parmi les eſclaves, ſoit pour obtenir leur liberté comme une faveur, ſoit pour l'acheter au profit de leur travail. Il en réſultoit deux avantages, la poſſibilité de les affranchir ſans danger, & cette ambition preſque généralement établie parmi eux, qui tournoit au profit des mœurs & de l'induſtrie. Mais, dans le cas preſent, ce n'eſt pas ſeulement l'eſclave qui eſt au-deſſous du maître, c'eſt le negre qui eſt au-deſſous du blanc. L'affranchiſſement ne peut

Digitized by Google

faire disparoître cette malheureuse distinction; aussi ne voit-on pas que les negres soient très empressés d'obtenir leur liberté, ni très flattés de l'avoir obtenue: les negres libres vivent avec les negres esclaves & ne vivent jamais avec les blancs, de sorte que l'intérêt seul leur fait desirer de sortir de l'esclavage, lorsqu'ils ont une industrie particuliere, & qu'ils veulent s'en assurer le produit. Il paroît donc qu'on ne peut abolir l'esclavage qu'en se débarrassant des negres, & cette mesure ne peut être prise que graduellement. Le meilleur moyen seroit d'exporter un grand nombre de mâles, & de favoriser les mariages des blancs avec les negresses. Pour cela, il faudroit abroger la loi qui veut que l'esclavage se transmette par les meres, ou du moins ordonner que toute esclave deviendroit libre en épousant un homme libre. Peut-être, par respect pour la propriété, conviendroit-il d'exiger de celui-ci une compensation que la loi fixeroit, soit en travail, soit en argent, pour indemniser le propriétaire de l'esclave; mais toujours est il certain que cette loi, aidée d'un commerce moins licite, mais déjà bien établi entre les blancs &



Digitized by Google

les negreſſes, donneroit naiſſance à une race de mulâtres, qui en produiroit une autre de quarterons, & ainſi de ſuite juſqu'à ce que la couleur fût totalement changée.

En voilà aſſez ſur cet objet qui n'a pas échappé à la politique & à la philoſophie de nos jours. Je dois ſeulement m'excuſer de l'avoir traité ſans déclamation; mais j'ai toujours penſé que l'éloquence ne peut influer que ſur les réſolutions du moment, & que tout ce qui ne ſe fait qu'avec le tems ne peut être fait que par la raiſon. D'ailleurs, les Américains n'ayant pas beſoin d'être avertis que l'empire qu'on exerce ſur les eſclaves eſt une uſurpation des droits de l'humanité, j'ai dû me contenter de réfléchir avec eux ſur les moyens les plus sûrs de détruire cet uſage barbare.

Nous avons vu quels etoient en Virginie les inconvéniens de l'eſclavage & de la trop grande étendue des poſſeſſions; examinons à préſent le petit nombre d'avantages qui en réſultent. Les Virginiens paſſent avec raiſon pour vivre noblement chez eux & pour être hoſpitaliers; ils reçoivent volontiers les étrangers & les recoivent

Digitized by Google

bien. C'eſt que d'un côté n'ayant point de villes où ils puiſſent ſe raſſembler, ils ne connoiſſent guere la ſociété que par les viſites qu'ils font & qu'ils reçoivent; & de l'autre que leurs terres & leurs eſclaves leur fourniſſant les denrées & les mains-d'œuvre dont ils ont beſoin, cette hoſpitalité ſi renommée ne leur eſt aucunement à charge. Leurs maiſons ſont ſpacieuſes & bien ornées, mais les logemens n'y ſont pas commodes: on ne craint pas de mettre trois ou quatre perſonnes dans une même chambre, & celles-ci ne craignent pas non plus de ſe trouver ainſi entaſſées, parce que ne connoiſſant pas le beſoin de lire & d'écrire, il ne leur faut dans toute la maiſon qu'un lit, une ſalle à manger & une ſalle de compagnie. La principale magnificence des Virginiens conſiſte en meubles, en linge & en vaiſſelle d'argent, de ſorte qu'elle reſſemble à celles de nos peres qui n'avoient dans leur château ni cabinets ni garderobe, mais ſeulement une cave bien garnie & un beau buffet. Si quelques fortunes ſe diſſipent, c'eſt par le jeu, la chaſſe & les courſes de chevaux; mais ces dernieres ont quelqu'utilité en ce

qu'elles encouragent l'éducation des chevaux ; dont la race eſt réellement très belle en Virginie. On voit que les femmes ont peu de part aux amuſemens des hommes : la beauté ne ſert gueres ici qu'à trouver des maris ; car les gens les plus riches ne donnant qu'une dot très modique à leurs filles : c'eſt ordinairement la figure qui décide de leur fortune ; il en réſulte qu'elles ſont ſouvent coquettes & bégueules avant le mariage, & triſtes & ennuyeuſes après. La commodité d'être ſervies par des eſclaves augmente encore leur indolence naturelle ; elles en ont toujours un grand nombre autour d'elles pour les ſervir & ſervir leurs enfans, auxquels elles ſe contentent de donner à têter. Elles s'en occupent, ainſi que leurs maris, tant qu'ils ſont petits, & les négligent quand ils ſont grands. En général on peut dire des Américains comme des Anglois, qu'ils aiment beaucoup leurs *jeunes* & ſe ſoucient fort peu de leurs enfans. Peut-être ſeroit-il délicat d'examiner ſi ce ſentiment n'eſt pas dans la nature, & ſi celui qui le combat chez nous n'eſt pas l'amour-propre ou l'ambition ; mais on pourra toujours aſſurer avec confiance que le

Digitized by Google

ſoin que nous prenons des nôtres eſt un moyen de nous attacher à eux & de nous les attacher, dont on ne peut conteſter la nobleſſe & l'utilité.

Je voulois parler des vertus qui ſont particulieres aux Virginiens, & malgré moi j'en ſuis reſté à la magnificence & à l'hoſpitalité. Je n'ai pu y ajouter la généroſité; car ils ſont très attachés à leurs intérêts, & leurs grandes richeſſes jointes à leurs prétentions, rendent encore ce vice plus difforme. J'aurois dû d'abord traiter l'article de la religion; mais elle n'offre rien de remarquable dans ce pays-ci, que la maniere dont on ſait s'en paſſer. Celle qui dominoit avant la révolution étoit la religion anglicane; on ſait qu'elle exige l'Épiſcopat & que tout Prêtre doit être ordonné par un Évêque. Avant la guerre, on alloit en Angleterre étudier & ſe faire ordonner; il eſt donc impoſſible dans les circonſtances préſentes de remplacer les places de Paſteurs qui ſont venus à vaquer. Qu'en eſt-il réſulté? Les égliſes ſont reſtées fermées; on s'eſt paſſé de Paſteur & on n'a pas même ſongé à aucun arrangement pour établir par la ſuite une égliſe angli-

Digitized by Google

cane, indépendante de l'Angleterre. La tolérance la plus absolue a été établie; mais les autres communions ne se sont pas enrichies des pertes qu'a fait la premiere; chacun est resté comme il étoit, & cette espece d'interregne religieux n'a causé aucun désordre. On en sera moins surpris, si l'on se rappelle ce que nous avons dit plus haut: en effet les états du sud ayant été peuplés par des aventuriers qui cherchoient les richesses, & non par des sectaires qui fuyoient la persécution, ne doivent pas mettre aux idées religieuses la même importance que ceux du nord. Si l'on considere encore l'influence du climat, principe toujours agissant, quoiqu'il puisse être subordonné à d'autres principes plus puissans, on sentira que dans les pays chauds, l'esprit doit être porté à la douceur, à la paresse, sur-tout lorsque les hommes étant dispersés dans les campagnes, ne sont pas exposés aux séductions de cette éloquence fanatique, qui a plus de pouvoir sur les peuples du midi que sur tous les autres, parce qu'elle agit sur des têtes déja disposées à s'exalter. En général le caractere des peuples du midi ressemble à leur

Digitized by Google

tempérament phyſique ; il eſt porté au repos & à la pareſſe, mais ſuſceptible de fievres ardentes & contagieuſes. Quoi qu'il en ſoit, il ne paroît pas que la conſidération du climat ait influé ſur la conſtitution de l'état de Virginie, qui a beaucoup de rapport avec celle des états du nord, & qui me paroît bonne à beaucoup d'égards. Elle eſt imprimée par-tout, & tout le monde eſt à portée de ſe la procurer. Cependant ſi on veut en trouver ici une eſquiſſe, je dirai en peu de mots qu'elle eſt compoſée, 1°. De l'aſſemblée des Députés nommés par les villes & les comtés, ce qui répond à la Chambre des Communes. 2°. D'un Sénat, dont les Membres ſont élus par pluſieurs comtés réunis en plus ou moins grand nombre, ſuivant la population de ces comtés, ce qui répond à la Chambre des Pairs. 3°. D'un Conſeil exécutif préſidé par le Gouverneur, & dont les Membres ſont choiſis par les deux Chambres, ce qui tient lieu du pouvoir exécutif que le Roi exerce en Angleterre.

Ce n'eſt point le haſard qui m'a fait rejetter à la fin de mes réflexions ſur la Virginie, ce qui

concerne les progrès des arts & des ſciences dans ce pays ; c'eſt plutôt parce qu'après avoir porté ſon attention ſur les différentes inſtitutions humaines, l'eſprit ſe repoſe avec plaiſir ſur celles qui tendent à la perfection de l'entendement & aux progrès des connoiſſances ; c'eſt ſur-tout parce que m'étant trouvé engagé à parler de cet État moins avantageuſement que je ne l'aurois deſiré, j'aime à finir par un article, qui eſt tout à ſa louange. Je dirai donc que le Collége de William & de Mary, dont le nom ſeul fait connoître les Fondateurs, eſt un magnifique établiſſement qui embellit Williamsburg & honore la Virginie ; je dirai que la beauté de l'édifice eſt ſurpaſſée encore par la richeſſe de la bibliotheque, & le mérite de celle-ci par celui de pluſieurs Profeſſeurs diſtingués, tels que les Docteurs *Madiſſon*, *Wythe*, *Bellini*, &c. &c. qu'on peut regarder comme des livres vivans où l'on trouve à la fois des préceptes & des exemples. J'ajouterai que le zèle de ces Profeſſeurs a déja été couronné par un ſuccès très marqué, & qu'on a vu ſe former ſous leurs yeux des ſujets diſtingués, déjà prêts à ſervir uti-

Digitized by Google

lement leur patrie dans différens emplois ; & parmi ceux-ci je me plais à nommer M. *Short*, avec qui j'ai été lié d'une maniere particuliere. Enfin après avoir rendu juſtice aux travaux de l'Univerſité de Williamsburg, car le collége de William & de Mary en eſt une, s'il falloit encore pour ſa gloire citer des miracles, je dirois qu'elle m'a fait Docteur en droit.

*A Williamsburg, le 1^er^. Mai* 1782.

Digitized by Google

# VOYAGE

## DANS LE NEW-HAMPSHIRE,

## *l'État de Maſſachuſſet & la Haute Penſylvanie.*

M. LE Baron de Viomenil ayant rejoint l'armée dans le commencement d'Octobre, je devois naturellement lui remettre le commandement de la premiere diviſion; de ſorte que je n'avois plus d'emploi néceſſaire, à moins que je ne priſſe le commandement de la ſeconde diviſion, dont j'aurois alors privé le Comte de Viomenil, ce qui étoit très loin de ma penſée : il n'auroit donc tenu qu'à moi de retourner à Philadelphie attendre M. de Rochambeau, qui devoit y revenir après avoir conduit les troupes dans l'eſt; mais mon départ auroit trop dénoté l'intention d'embarquer les troupes, & on vouloit la tenir ſecrette, du moins juſqu'à ce qu'elles fuſſent arrivées à Hartford. D'un autre côté, le Comte de Viomenil ayant envie d'aller à Saratogha, le Baron de Viomenil deſira

Digitized by Google

que je gardaſſe le commandement de la premiere diviſion, & il marcha avec la ſeconde. Je fis donc encore le ſacrifice de quinze jours de fatigue & d'ennui, & je marchai avec les troupes juſqu'à Hartford. Je me réſignai également à ne retourner dans le ſud qu'avec M. le Comte de Rochambeau, & après que les troupes ſeroient embarquées. Mais je voulus profiter au moins de ces circonſtances pour voir la haute partie de l'état de Maſſachuſſet & le New-Hampshire, où je n'avois pas eu le tems de voyager. Je partis donc de Hartford le 4 Novembre, le même jour que M. le Comte de Rochambeau ſe mit en marche avec la premiere diviſion pour aller camper à Bolton. Il étoit deux heures après midi lorſque je montai à cheval; mes compagnons de voyage étoient MM. Linch, de Monteſquieu, Boſon de Taleyrand & de Vaudreuil. Nous ſuivîmes la route de Bolton juſqu'à une croiſée de chemin qui eſt à-peu-près à trois milles en deçà du Meeting; on y a placé une pierre qui indique la direction des deux routes. Nous prîmes à gauche pour nous rendre chez M. Kindall, dont l'auberge eſt dans le township de *Coventry*, à

dix-ſept milles de Bolton & à quatre milles de la croiſée des chemins. Nous le rencontrâmes au bout d'un quart-d'heure : il étoit à cheval, & il alloit porter à M. de Rochambeau des lettres de M. le Marquis de Vaudreuil, Commandant de l'eſcadre ; car cette route, qui eſt la plus courte pour aller de Boſton à Hartford, eſt celle où étoit placée la chaîne d'exprès pour communiquer entre la flotte, l'armée & Philadelphie. M. de Monteſquieu l'accompagna juſqu'à Bolton, pour ſavoir ſi les lettres qu'il portoit, ne contenoient aucune nouvelle intéreſſante. Comme nous n'allions pas vîte, il nous rejoignit une demi-heure après. Les lettres de M. de Vaudreuil n'étoient que de ſimples réponſes à celles par leſquelles on lui avoit envoyé les états d'embarquement. Avant d'arriver chez M. Kindall, je paſſai devant une hutte qui méritoit à peine le nom de *lug-houſe*, & qui n'étoit pas à moitié couverte : elle étoit cependant habitée par un homme qui nous parla françois ; c'étoit un Canadien qui étoit journalier, & qui avoit changé pluſieurs fois de demeure ; il avoit ſept enfans. Nous fûmes fort bien logés & fort bien traités dans l'auberge de M. Kindall,

Digitized by Google

M. Kindall : c'eſt en effet un homme au deſſus du commun, & qui eſt plus commerçant encore que fermier ; il ſe mit à table avec nous, & nous fûmes très contens de ſa converſation.

Le 5, nous partîmes à huit heures & demie du matin, & nous voyageâmes dans un pays très agréable & très varié, trouvant à chaque inſtant de jolies habitations. Le terrein eſt inégal, mais les montagnes ne ſont ni hautes ni eſcarpées. Nous nous arrêtâmes, pour faire rafraîchir nos chevaux dans l'auberge de M. Clark ; elle eſt ſituée dans le township de *Ashford*, au bord du ruiſſeau de *Monthope*, en-deçà d'une riviere marquée ſur la carte ſous le nom de *Monchoas*, & d'une branche de cette riviere appellée *Bigslack*. Nous repartîmes à deux heures après midi. Le pays que nous traverſâmes, étoit encore très agréable : je fus frappé particuliérement de la poſition où ſe trouve le meeting de *Woodstock* ; il eſt placé ſur une hauteur qui domine un pays très riant & très peuplé. Il y a pluſieurs auberges autour de ce meeting, mais nous ne nous y arrêtâmes pas, & nous allâmes chercher à trois milles & demi plus loin l'auberge

de Madame Chandler. Notre journée fut de trente-trois milles, dont dix-ſept depuis *Clark's* juſqu'à *Chandler's tavern*. Cette auberge eſt tenue par une veuve; elle étoit abſente, & il n'y avoit à la maiſon qu'une vieille ſervante qui reçut très mal M. Linch notre précurſeur. Je le trouvai fort attriſté de ce qu'on ne vouloit faire aucun préparatif, pas même tuer des poulets, avant que la maîtreſſe de la maiſon eût donné ſes ordres. Heureuſement elle arriva au bout d'un quart-d'heure dans une eſpece de chaiſe à un cheval, & je trouvai que c'étoit une femme très douce & très honnête. Nous eûmes un ſouper paſſable, & nous fûmes logés très proprement.

Le 6, nous partîmes de Chandler's tavern vers dix heures du matin. J'avois été prévenu que, lorſque je ſerois arrivé à *Oxford*, il ſeroit néceſſaire que je m'informaſſe de la route chez un aubergiſte appellé M. *Lord*: ſa maiſon n'étoit qu'à douze milles de l'endroit d'où j'étois parti; mais le tems étoit ſi mauvais que je réſolus de m'y arrêter une couple d'heures, pour attendre la fin d'une pluie à verſe dont nous étions battus depuis le matin. Je pouvois prendre deux routes différentes; celle qui

Digitized by Google

paſſe par *Shrewsbury*, m'auroit mené à *Portſmouth* plus directement ; mais je préférai celle de *Salton* & de *Grafton*, qui me faiſoit paſſer par *Concorde*, lieu fameux, parce que c'eſt là que le ſang a été répandu pour la premiere fois, & que la guerre civile a commencé. La pluie parut diminuer un peu : je me remis en marche à deux heures, & je traverſai Salton qui me parut un aſſez joli endroit, & où je vis pluſieurs maiſons bien bâties. Mais la pluie ayant redoublé, je fus contraint de m'arrêter ſept milles plus loin, à *Barons'tavern*. Nous y fûmes très bien reçus. Nous nous ſéchâmes auprès d'un bon feu, dans un très joli appartement orné de bonnes eſtampes & de beaux meubles de bois de Mohagoney ; & trouvant auſſi que, dans cette maiſon, l'utile correſpondoit à l'agréable, nous nous reconciliâmes avec le mauvais tems qui nous avoit valu un ſi bon gîte.

Je partis de là à neuf heures du matin ; mon chemin me conduiſit à travers de Grafton. Je paſſai enſuite la riviere de *Blackſtone*, & j'arrivai à l'auberge de M. *Gales* à quinze milles de Baron's tavern, voyageant toujours dans un pays très

agréable. Je remarquai que les prairies dont on voit une grande quantité, étoient la plupart coupées & arroſées par des rigoles dans leſquelles les eaux étoient ſoutenues à mi-côte. Je demandai à M. Gales quelle valeur pouvoient avoir ces prairies ; il me répondit qu'elles ſe vendoient dix, douze, & juſqu'à vingt dollards l'acre ; il en poſſédoit un ſur lequel il recueilloit quatre tonnes de foin dans une ſeule récolte. On emploie les ſecondes herbes à nourrir des beſtiaux, pour faire du beurre & du fromage, un des grands articles de commerce de ce pays. La viande y vaut communément cinq ſols la livre de quatorze onces. Après avoir fait rafraîchir mes chevaux, je continuai ma route, paſſant par *Malborough*, où on voit de belles maiſons & plus raſſemblées que dans les autres villes ou township. J'entrai enſuite dans des bois qui me conduiſirent juſqu'à la riviere de Concorde, ou autrement dit, de *Billerika* ; on la paſſe ſur un pont à-peu-près à un mille du meeting & à la même diſtance de l'auberge de M. *John*, où je n'arrivai qu'à près de neuf heures. C'eſt une excellente auberge, dont le poſſeſſeur eſt un Whig très décidé ; il a même

Digitized by Google

joué un rôle dans l'affaire de Concorde (1). En effet, le Major *Pitcarn*, qui commandoit les Anglois dans cette occaſion, avoit logé pluſieurs fois chez lui, lorſqu'il voyageoit dans le pays, le plus ſouvent déguiſé; car il ne s'étoit pas fait une difficulté d'employer ce moyen, pour le moins très dangereux, de prendre des informations & d'en donner au Général Gage. Le jour qu'il vint à Concorde à la tête des Anglois, il y arriva à ſept heures du matin, ſuivi d'une compagnie de grenadiers; il

(1) Elle eut lieu le 19 Avril 1775. Le Général Gage avoit détaché de Boſton tous ſes grenadiers, toute ſon infanterie légere & quelques autres troupes, montant enſemble à 900 hommes, ſous les ordres du Lieutenant-Colonel Smith & du Major Pitcarn. Ils rencontrerent à Lexington une compagnie de milice, qu'ils trouverent ſous les armes: les Anglois ordonnerent avec hauteur aux Américains de ſe diſperſer; ceux-ci refuſerent, & tandis que la conteſtation ne conſiſtoit encore de part & d'autre qu'en paroles, les Anglois tirerent ſans en prévenir, & tuerent de cette décharge ſept à huit Américains qui n'avoient encore fait aucune diſpoſition pour ſe défendre ou pour ſe mettre à l'abri du feu. Il fallut céder au nombre. Les Anglois s'avancerent juſqu'à Concorde, où ils payerent chérement leur violence, & ce premier acte d'hoſtilité dont ils étoient ſeuls reſponſables. Cette journée leur coûta près de 300 hommes. Le Major Pitcarn fut tué à la bataille de Bunker'skill, peu de tems après l'affaire de Concorde.



Digitized by Google

ſe rendit ſur le champ à l'auberge de M. John, dont il trouva la porte fermée ; il y frappa pluſieurs fois, & ſur le refus qu'on lui fit de l'ouvrir, il ordonna aux grenadiers de l'enfoncer : étant entré le premier, il pouſſa M. John ſi rudement qu'il le renverſa par terre ; enſuite il le fit garder à vue dans ſon comptoir, & lui demanda à diverſes reprises de lui indiquer où étoient les magaſins des rebelles. En effet, les Américains avoient raſſemblé à Concorde quelques canons & quelques munitions de guerre, mais ayant été avertis dans la nuit, ils avoient eu le tems de tout tranſporter dans les bois, à l'exception de trois pieces de vingt-quatre, qui étoient reſtées dans la cour de la priſon, dont M. John étoit Concierge. Le Major Pitcarn porta la violence juſqu'à lui mettre le piſtolet ſur la gorge. M. John, qui avoit d'abord été lui-même très en colère, ſe calma, & tâcha de calmer à ſon tour le Commandant anglois. Il l'aſſura qu'il n'y avoit à Concorde que les trois pieces de canon dont j'ai parlé, & qu'il les lui feroit voir, s'il vouloit le ſuivre. Il le mena à la priſon, où les Anglois entrerent, dit-il, dans une grande colère en voyant que les *Yankes*

Digitized by Google

avoient déja ſi bien appris à monter des canons & à ſe pourvoir de tout ce qui eſt néceſſaire au ſervice de l'artillerie, comme lampourdes, refouloirs, &c. Le Major Pitcarn fit détruire les affuts & caſſer les tourillons; puis il ordonna qu'on ouvrît la priſon, où il trouva deux priſonniers, dont l'un étoit un Tory qu'il fit relâcher.

Ces premiers momens de trouble & de vivacité étant paſſés, le Major Pitcarn retourna chez M. John, demanda à déjeûner & paya exactement. Celui-ci reprit alors ſon rôle d'aubergiſte; beaucoup d'Anglois vinrent demander du rhum, il le meſura comme à l'ordinaire, & les fit tous payer exactement. Pendant ce tems-là, les Américains, qui avoient paſſé la riviere en ſe retirant, commençoient à ſe rallier, & à ſe réunir à ceux qui, avertis par les cloches d'alarme & par divers exprès, venoient ſe joindre à eux. La diſpoſition que le Major Pitcarn avoit à faire pour ſa ſûreté, tandis qu'il cherchoit & détruiſoit les munitions, n'étoit nullement difficile; il ne s'agiſſoit que de placer de fortes gardes aux deux ponts du nord & du ſud: c'eſt ce qu'il avoit fait. Vers dix heures du

matin, on entendit tirer des coups de fusil au pont du nord ; sur le champ tous les Anglois coururent à leur place de ralliement, qui étoit sur une hauteur, dans un cimetiere situé à droite du chemin & vis-à-vis la maison-de-ville. Trois cens Américains s'étoient rassemblés de l'autre côté de la riviere; ils descendirent des hauteurs par un chemin sinueux qui conduit obliquement au pont, mais qui, à soixante pas de la riviere, tourne à gauche & prend la direction du pont. Jusqu'à ce qu'ils arrivassent à ce tournant, ils avoient leur flanc couvert par une petite muraille seche. Parvenus à ce point, ils marcherent hardiment au pont & trouverent les ennemis occupés à le rompre. Ceux-ci tirerent les premiers; mais les Américains foncerent sur eux & les plierent aisément; ce qui doit paroître un peu surprenant. M. John prétend que d'abord les Anglois crurent que les Américains n'avoient pas de balles, mais que, voyant plusieurs de leurs gens blessés, ils revinrent de leur erreur. On cite même un Officier qui disoit à ses soldats de ne rien craindre, *que les Américains ne tiroient qu'à poudre*; un tambour qui étoit

Digitized by Google

auprès de lui, & qui reçut dans ce moment un coup de fusil, lui répondit : *Mon Capitaine, défiez-vous de cette poudre-là.* Les Anglois eurent trois hommes tués roides & plusieurs blessés, dont deux Officiers. Les Américains passerent le pont & se formerent aussi-tôt sur une petite hauteur à gauche du chemin, par rapport à eux, & à une petite portée de canon de celle sur laquelle les Anglois s'étoit rassemblés. Là ils passerent quelque tems à s'entre-regarder; mais l'aspect de quelques maisons auxquelles on avoit mis le feu, irrita les Américains & les détermina à marcher aux Anglois : alors ceux-ci se retirerent par le grand chemin de Lexington; mais comme ce chemin fait un coude, les Américains, qui connoissoient le pays, prirent la corde de l'arc & les joignirent avant qu'ils eussent fait un mille. C'est là que commença ce long combat en retraite dont on peut voir par-tout les relations, & qui ne finit qu'à Lexington, lorsque les Anglois rencontrerent le renfort que Lord Percy leur amenoit.

Ce fut le 8 au matin que je fis la reconnoissance du champ de bataille de Concorde; elle me mena

Digitized by Google

jusqu'à dix heures & demie. Alors je me remis en chemin. A dix milles de Concorde, je trouvai *Biberika*, town-ship assez considérable; le chemin fut un peu plus raboteux & le pays moins fertile. Nous nous arrêtâmes à *South-Andover*, cinq milles au-delà de Biberika, dans une mauvaise auberge tenue par un nommé *Foster*; sa femme avoit des enfans charmans, mais elle me parut extravagante, & je crois qu'elle étoit un peu ivre. Elle me montra avec beaucoup d'importance un livre dans lequel lisoit sa fille aînée, & je fus surpris de trouver que c'étoit un livre de priere en langue italienne. Cette même fille, qui étoit âgée à-peu-près de dix-sept ans, me récita aussi une priere en langue indienne. Elle n'y comprenoit rien, & l'avoit apprise par hazard d'un domestique indien, mais sa mere trouvoit tout cela admirable. Nous nous contentâmes de faire repaître nos chevaux dans ce mauvais cabaret, & nous en partîmes à une heure & demie. Nous traversâmes *South* & *North-Andover*. *North-Parish* ou, si l'on veut, *North-Andover* est un endroit charmant; on y voit de très jolies maisons & en grande quantité, beaucoup de prai-

Digitized by Google

ries, & des beſtiaux de la plus belle eſpece. Preſqu'en ſortant de ce long township, on entre dans *Bradfort*; la nuit nous y prit, & nous fîmes encore deux ou trois milles dans l'obſcurité avant d'arriver au ferry d'*Haver-Hill*. Il étoit ſix heures & demie, lorſque nous l'eûmes paſſé, & lorſque nous arrivâmes dans l'auberge de M. *Harward*, où nous eûmes un bon ſouper & un bon logement. A Haver-Hill le *Merrimak* ne porte que des bâtimens de trente tonneaux; mais on en conſtruit de plus grands qui deſcendent à vuide à Newberry. A trois milles au-deſſus d'Haver-Hill, il y a des *falls* (1), & plus haut la riviere ne porte plus que des bateaux. Le commerce de cette ville conſiſtoit autrefois en bois de conſtruction, mais il eſt ſuſpendu depuis la guerre. Elle eſt aſſez conſidérable & aſſez bien bâtie; d'ailleurs ſa ſituation en amphithéatre ſur la rive gauche du Merrimak en rend les aſpects agréables.

Je partis le 9 à neuf heures du matin; mon

(1) On doit ſe ſouvenir que les *falls*, ou *rapides*, ſont les endroits où les rivieres forment des caſcades, & où la navigation eſt interrompue.

Digitized by Google

chemin m'a d'abord conduit à *Plaſtow*, township aſſez conſidérable, après lequel on trouve des bois & un pays ſauvage & aride. On y voit beaucoup de pins & dépicias; il y a auſſi pluſieurs étangs aſſez vaſtes dont quelques-uns ſont marqués ſur la carte. En général, j'en ai vu beaucoup depuis les confins du Connecticut, & c'eſt une des choſes qui contribuent à faire reſſembler ce pays au Bourbonnois & au Nivernois. A douze milles d'Haver-Hill, on trouve *King's-town*, township inférieur à la plupart de ceux que j'ai vus ſur la route; & enfin à dix-huit milles, la ville d'*Exeter* qui eſt maintenant la capitale du New-Hampshire, c'eſt à-dire le lieu où ſe tient le Préſident ou Gouverneur, & où les Etats s'aſſemblent. C'eſt une aſſez jolie ville & une eſpece de port; car les bâtimens de ſoixante-dix tonneaux peuvent y monter, & on y en conſtruit de trois ou quatre cens tonneaux, qui deſcendent à vuide la riviere d'Exeter pour ſe rendre dans la baie de ce nom; & de là dans la *Piſcataqua*. Je m'arrêtai dans une très belle auberge tenue par un M. *Ruſpert*; j'en repartis à deux heures & demie, & quoique j'allaſſe très vîte, je

Digitized by Google

n'arrivai à Porſtmouth qu'à l'entrée de la nuit. Le chemin depuis Exeter eſt montueux. On paſſe à *Greenland*, township très peuplé & compoſé de maiſons très bien bâties. Les beſtiaux y ſont abondans, mais moins beaux que dans le Connecticut & l'État de Maſſachuſſet. Ces beſtiaux ſont répandus dans de jolies prairies, & c'eſt un ſpectacle agréable de les voir ſe raſſembler le ſoir près des granges. En tout, ce pays offre l'image de l'abondance & du bonheur. Le chemin de Greenland à Porſtmouth eſt beau & large, ſemé par-tout d'habitations, de ſorte que ces deux township ſont preſque contigus. Je deſcendis chez M. *Brooſter*, où je fus très bien logé; il m'a paru que c'étoit un galant homme & fort attaché à ſa patrie.

Le 10 au matin j'allai vers dix heures faire une viſite à M. d'Albert de Rions, Capitaine de vaiſſeau, commandant le *Pluton :* il étoit établi à terre pour raiſon de ſanté & il y avoit ſa maiſon; il m'invita à dîner, & me conſeilla d'accepter, parce que M. le Comte de Vaudreuil étoit en grand déſaroy à ſon bord, à cauſe du coup de tonnerre qui, cinq jours auparavant avoit coupé

Digitized by Google

ſon mât de miſaine & percé ſon vaiſſeau juſqu'à la premiere batterie. Du reſte, il m'offrit ſon canot pour aller à bord de l'*Auguſte*. Je retournai chez moi pour prendre mon manteau; mais paſſant devant le Meeting, préciſément à l'heure de l'office, j'eus la curioſité d'y entrer & j'y reſtai une bonne demi-heure, afin de ne pas interrompre le prédicateur, & auſſi pour rendre une eſpece d'hommage à cette aſſemblée: il y avoit peu de monde à cauſe du froid qui étoit aſſez vif; mais je vis pluſieurs perſonnes très jolies & très élégament miſes. M. Barkminſter, jeune Miniſtre, parloit avec beaucoup de grace, & aſſez raiſonnablement pour un prédicateur: je remarquai ſurtout la maniere adroite dont il fit entrer la politique dans ſon ſermon, en comparant les chrétiens rachetés par le ſang de Jéſus Chriſt, mais obligés toujours à combattre la chair & le péché, en les comparant, dis-je, aux Treize-États-Unis, qui ont acquis la liberté & l'independance, mais qui ſont obligés d'employer toute leur force à combattre une puiſſance formidable & à conſerver le tréſor dont il ſe ſont procuré la propriété.

Digitized by Google

Il étoit à-peu-près midi lorſque je m'embarquai dans le canot de M. d'Albert ; je vis ſur la gauche près de la petite iſle de *Riſing-caſtle*, le vaiſſeau l'*América* qui avoit été lancé à l'eau huit jours auparavant, & qui me parut un beau navire; je laiſſai à ma droite l'iſle de Washington, ſur laquelle j'obſervai le fort Washington. C'eſt un fort étoilé, dont les parapets ſont ſoutenus par des pieux ; il n'étoit pas achevé. Nous laiſsâmes enſuite *New-Caſtle* ſur la droite & *Bittery* ſur la gauche, & nous arrivâmes au mouillage des vaiſſeaux, c'eſt-à-dire, en deçà de la premiere paſſe : ce n'eſt pas celui qu'ils auroient pris en cas d'attaque; ils ſeroient venus ſe ranger près de l'América. Je trouvai M. de Vaudreuil à ſon bord, il me préſenta les Officiers de ſon vaiſſeau, & enſuite ceux de ſon détachement, parmi leſquels je trouvai trois Officiers de mon ancien régiment de Guienne, à preſent Viennois. Enſuite il me mena voir les ravages que le tonnerre avoit fait ſur ſon bord. Voici comment M. de Biré qui commandoit alors le vaiſſeau, M. de Vaudreuil ayant couché à terre, me raconta ce malheureux

Digitized by Google

événement. Il étoit deux heures & demie après minuit, & il faiſoit une pluie très violente : tout-à-coup on entendit une épouvantable exploſion ; la ſentinelle qui étoit ſur la gallerie rentra toute effrayée dans la chambre du conſeil, & rencontra M. de Biré qui étoit ſauté à bas de ſon lit : tous deux furent frappés de l'odeur du ſoufre répandue autour d'eux. On ſonna auſſi-tôt la cloche & on alla viſiter le vaiſſeau : il ſe trouva que le mât de miſaine avoit été coupé à quatre pieds du gaillard, qu'il avoit été enlevé en l'air, & qu'il étoit enſuite retombé perpendiculairement ſur le gaillard qu'il avoit enfoncé ainſi que la ſeconde batterie. Deux matelots avoient été écraſés par ſa chûte, deux autres qu'on n'a pu retrouver ont été ſans doute jettés à la mer par la commotion, & pluſieurs ont été bleſſés.

A une heure nous retournâmes à terre pour dîner chez M. d'Albert de Rioms : nos convives étoient M. de Biré qui faiſoit ſur l'Auguſte les fonctions de Capitaine de pavillon, quoiqu'il ne fût que Lieutenant ; M. de Martegues qui commandoit ci-devant le Magnifique, & qui étoit deſtiné

tiné à commander l'América, M. de Siber, Lieutenant en pied du Pluton, M. d'Hizeures, Capitaine au régiment de Viennois, &c. Après le dîner nous allâmes prendre le thé chez le Colonel *Langhedon*. C'eſt un grand homme d'une belle figure & d'un maintien fort noble : il a été Membre du Congrès & il eſt encore un des principaux perſonnages de ſon pays ; ſa maiſon eſt jolie & bien meublée & les appartemens ſont parfaitement boiſés ; on y voit une aſſez bonne carte manuſcrite du port de Porſtmouth. Madame Langhedon ſa femme, eſt jeune, blanche & d'une belle figure ; mais je cauſai beaucoup moins avec elle qu'avec ſon mari, pour lequel j'étois favorablement prévenu, parce que je ſavois que lors de l'expédition de Burgoyne, il avoit montré beaucoup de courage & de patriotiſme ; en effet il ſe rendit à la Chambre du Conſeil dont il étoit Membre, & voyant qu'on alloit diſcuter quelques objets de peu d'importance, il dit : « Meſſieurs vous pouvez parler tant que vous » voudrez, mais je ſais que l'ennemi eſt ſur nos » frontieres, & je vais prendre mes piſtolets &

» monter à cheval pour combattre avec mes » concitoyens »; la plupart des Membres du Conseil & de l'assemblée le suivirent, & ils joignirent le Général Gates à Saratogha. Comme il marchoit jour & nuit, ne se reposant que dans les bois, un negre favori qui l'avoit suivi, lui dit: *Maître, vous donnez vous bien du mal, mais vous allez combattre pour liberté : je souffrirois aussi avec patience si j'avois liberté à défendre. Qu'à cela ne tienne*, reprit M. Langhedon; *dès ce moment-ci je te la donne.* Le negre le suivit, se conduisit avec courage & ne l'a pas quitté depuis. En sortant de chez M. Langhedon, nous allâmes faire visite au Colonel *Wentworth*; il est considéré dans son pays, non seulement, parce qu'il est de la même famille que le Lord Rockingham, mais parce que sa probité & sa capacité sont généralement reconnues. Il faisoit les affaires de la marine à Portsmouth, & nos Officiers ne tarrissoient pas sur son éloge. De chez M. Wentworth, M. de Vaudreuil & M. d'Albert de Rioms me menerent chez Madame *Whipple;* c'est une veuve qui est, je crois, belle-sœur de Général *Wipple*;

Digitized by Google

elle n'eſt ni jeune ni jolie, mais elle m'a paru avoir de l'eſprit & de la gaieté. Elle éleve une de ſes nieces qui n'a que quatorze ans, mais qui eſt déja charmante. La maiſon de Madame Whipple, ainſi que celle de M. Wentworth, & toutes celles que j'ai vues à Porſtmouth, ſont très jolies & très bien meublées.

Le 11 au matin, j'avois envie de m'aller promener dans la rade & ſur les îles, mais il avoit tombé de la neige & le tems n'étoit pas du tout engageant; je me contentai donc de faire quelques viſites aux Officiers de la marine, & entr'autres, à M. le Comte de Vaudreuil qui avoit couché à terre la nuit précédente. Nous nous raſſemblâmes encore à l'heure du dîner chez M. d'Albert de Rioms, & ce point de réunion étoit toujours très agréable. M. d'Hizeures avoit fait venir la muſique du régiment de Viennois; je vis avec plaiſir que le goût de la muſique que j'avois fait naître dans ce corps s'étoit maintenu, & que les anciens muſiciens avoient été bien remplacés. Après le dîner nous allâmes encore prendre du thé chez M. Langhedon; enſuite nous allâmes faire viſite

au Docteur *Brakett*, Médecin estimé dans le pays ; & de là chez M. *Thompson*. Celui-ci est né en Angleterre ; il est bon marin & bon constructeur ; il m'a paru d'ailleurs un homme sensé & fort attaché à sa nouvelle patrie, qu'il n'a adoptée cependant que depuis quinze ans. Sa femme est Américaine ; elle plaît par sa figure, & encore plus parce qu'elle est aimable & polie. Nous terminâmes notre soirée chez M Wentworth, chez qui logeoit M. le Comte de Vaudreuil ; il nous donna un très joli souper, sans cérémonie, pendant lequel la conversation fut gaie & agréable.

Le 12 je partis après avoir été dire adieu à M. le Comte de Vaudreuil ; & ce fut assurément avec toute sincérité que je lui témoignai combien j'étois touché de la manière dont j'avois été reçu par lui, & par les Officiers qui étoient à ses ordres.

Voici les notions que j'ai été à portée d'acquérir sur la ville de Portsmouth. Son état étoit assez florissant avant la guerre ; on y faisoit le commerce des bois de construction & celui des poissons salés. On n'aura pas de peine à croire que ce commerce

ait beaucoup ſouffert depuis le commencement des troubles ; mais avec cela, la ville de Porſtmouth eſt peut-être de toutes les villes de l'Amérique celle qui gagnera la plus à la guerre préſente. Il y a toute apparence qu'elle ſera à la nouvelle Angleterre ce que le vieux Porſtmouth eſt à l'ancienne ; c'eſt-à-dire, qu'on choiſira ce lieu pour en faire le dépôt de la marine continentale. En effet, l'accès du port eſt facile, la rade eſt immenſe & on trouve ſept braſſes d'eau juſqu'à deux milles au-deſſus de la ville ; ajoutez encore que malgré ſa ſituation ſeptentrionale, le port de Portſtmouth ne gele jamais, avantage qui eſt dû à la rapidité du courant. Cette circonſtance, jointe à la proximité des bois de conſtruction, & ſurtout des mâtures, déterminera ſans doute en ſa faveur le choix du Congrès, qui ne peut être tenu en balance que par le port de Rhode-Iſland. Cependant ſi l'on veut faire un établiſſement de marine militaire à Porſtmouth, il faut placer les quais, les corderies, les arſenaux, &c. dans les îles & non ſur le continent ; car il ſeroit aiſé à une armée ennemie d'y débarquer & de s'emparer de

la ville, dont le local demanderoit un trop grand développement de fortifications pour la mettre à l'abri d'insulte : je crois cependant qu'on pourroit faire un bon camp retranché entre deux creeks, mais je n'en ai pu juger que par apperçu & sur les cartes.

Il est arrivé dans le New-Hampshire, comme dans l'état de Massachusset, que les pertes du commerce ont tourné au profit de l'agriculture ; les capitaux des gens riches & l'industrie du peuple ayant reflué des côtes vers l'intérieur des terres qui en a profité très rapidement. Il est sûr que le pays a l'air très florissant, & qu'on y bâtit tous les jours de nouvelles maisons & de nouvelles fermes.

Le New-Hampshire n'a pas encore de constitution permanente, & son gouvernement actuel n'est qu'une simple *convention* ; il ressemble assez à celui de Pensylvanie, car il consiste dans un seul corps législatif, l'assemblée, composée des représentans du peuple, & le Conseil exécutif qui a pour chef un Président au lieu d'un Gouverneur. Mais pendant mon séjour à Portsmouth, j'appris

qu'on étoit assemblé a Exeter pour établir une constitution, & qu'on étoit déja convenu des principaux articles. Cette constitution tiendra beaucoup de celle de New-York & de celle de Massachusset. Il y aura, comme dans la premiere, un pouvoir exécutif qui sera entre les mains du Gouverneur, du Chancelier & des premiers Juges : ceux-ci seront perpétuels, du moins *During good behaviour* (1); mais les Membres du Sénat seront changés tous les ans, & la propriété requise pour être élu Sénateur, sera très peu considérable; ce qui est je crois un grand inconvénient. M. Langhedon dit, & peut-être avec raison; que le pays est encore trop jeune, & que l'étoffe n'est pas assez ample, pour qu'on puisse donner à ce Sénat toute la consistance & tout le poids qu'il devroit avoir, comme on l'a fait en Maryland, où les Sénateurs sont élus pour trois ans, & doivent posséder au moins 500 pounds.

On m'a parlé à Portsmouth d'une secte nouvelle qui n'a pas laissé que de faire quelque bruit dans

(1) Tant qu'ils se conduiront bien.

le pays. Un particulier, appellé je crois *André*, s'eſt aviſé de prêcher une doctrine qu'on appelle celle des *Univerſaliſtes*. Il prétend que Jéſus-Chriſt ayant racheté tous les hommes, aucun d'eux ne peut être damné ; car ſi cela étoit, ſa miſſion auroit été inutile, du moins en grande partie. Si cette opinion n'eſt pas nouvelle, elle eſt du moins très commode ; mais elle fait plutôt un ſujet de converſation, & même de plaiſanterie, qu'un objet de diſpute.

Lorſque j'étois à Portſmouth les denrées ſe payoient très cher, à cauſe de la grande ſéchereſſe de l'été précédent. Le bled valoit deux dollards le boiſſeau, (ſoixante livres peſant,) l'avoine preſqu'autant ; le bled de Turquie étoit extrêmement rare. On aura peine à croire que j'aie payé huit livres dix ſols par jour pour la nourriture de mes chevaux. La viande ſeule étoit à bon marché ; elle valoit de quatre à cinq ſols la livre. La partie du New-Hampshire qui avoiſine la mer eſt peu féconde ; il y a de très bonnes terres à quarante & cinquante milles des côtes, mais la dépenſe des charrois augmente de beaucoup le prix des

denrées, lorſqu'elles ſont vendues dans les endroits les plus habités. Quant au prix des biens fonds, il eſt déja aſſez haut pour un pays ſi nouveau. M. Ruſpert, mon hôte, louoit l'auberge où j'ai logé ſoixante-dix pounds par an, (le pound valant dix-huit livres.) Les terres ſe vendent de dix à ſeize dollards l'acre. Le pays eſt peu abondant en fruits, & le cidre y eſt très médiocre.

Le chemin de Porſtmouth à *New-Berry* traverſe un pays peu fertile. *Hampton* eſt le ſeul Township qu'on y rencontre, & l'on n'y voit pas de ſi jolies maiſons qu'a Greenland. Comme je n'avois que vingt milles à faire, je ne voulus pas m'arrêter, & je priai ſeulement le Vicomte de Vaudreuil de gagner un peu l'avance pour me faire préparer à dîner. Il étoit deux heures lorſque j'arrivai au ferry du Merimak : je vis du rivage l'ouverture du port, dont le Chenal paſſe près de l'extrêmité ſeptentrionale de *Plumb-Iſland*; on y a conſtruit un petit fort, où il y a quelques canons montés & quelques mortiers. Sa ſituation m'a paru bien choiſie, du moins autant qu'il m'a été

poſſible d'en juger en le voyant de loin. A l'entrée du port ſe trouve une barre, ſur laquelle il n'y a que dix-huit pieds d'eau dans les plus hautes marées ; de ſorte que, quoiqu'il ſoit très commerçant, il a toujours été reſpecté des Anglois : on y a conſtruit pluſieurs frégates, entr'autres *la Charles-Town* & *l'Alliance*. Ce port eſt étendu & bien abrité. Après avoir paſſé le ferry ſur de petits bateaux plats qui ne contenoient que cinq chevaux chacun, je me rendis à l'auberge de M. Devenſport où je trouvai un bon dîner tout prêt. J'avois des lettres de M. Wentworth pour M. *John-Tracy*, le plus conſidérable négociant de cette place ; mais avant que j'euſſe eu le tems de les lui envoyer, il avoit appris mon arrivée, & comme je ſortois de table, il entra dans ma chambre & m'invita très poliment à venir paſſer la ſoirée chez lui. Il étoit accompagné d'un Colonel, dont je pourrois difficilement écrire le nom, n'ayant jamais pu rien entendre à la maniere dont il m'a été prononcé ; c'étoit quelque choſe de ſemblable à Wigsleps. Ce Colonel reſta chez moi tandis que M. Tracy terminoit ſes affaires. Celui-ci revint avec deux

Digitized by Google

jolies voitures très bien attelées, & il m'amena à ſa maiſon de campagne, ainſi que mes Aides-de-Camp. Cette maiſon eſt ſituée à un mille de la ville dans une très jolie poſition, mais je ne pus en juger, car il faiſoit déja nuit; cependant j'allai voir le jardin au clair de lune : il eſt grand & compoſé de differentes terraſſes ; on y a conſtruit une ſerre chaude & planté beaucoup de jeunes arbres. La maiſon eſt très belle & parfaitement meublée ; tout y reſpire cette magnificence accompagnée de ſimplicité, qu'on ne trouve guere que chez les négocians. La ſoirée ſe paſſa rapidement à l'aide de quelques verres de punch & d'une converſation agréable. Les dames, que je trouvai déja raſſemblées, étoient madame Tracy, ſes deux ſœurs & Miſs *Lee* leur couſine. Madame Tracy eſt d'une figure agréable & ſpirituelle, & ſes manieres correſpondent à ſa figure. A dix heures on ſervit un excellent ſouper ; on but de très bon vin; mademoiſelle Lee chanta & engagea MM. de Vaudreuil & de Taleyrand à chanter auſſi : vers minuit les dames ſe retirerent, mais nous continuâmes à boire du vin de Madere & du vin de Cherès.

Digitized by Google

M. Tracy, ſuivant l'uſage du pays, nous offrit des pipes, propoſition qui fut acceptée par M. de Taleyrand & M. de Monteſquieu, mais dont le réſultat fut qu'ils acheverent de s'enivrer, rendirent leur ſouper, & furent ramenés chez eux, où ils furent très-heureux de trouver leur lit : quant à moi je reſtai dans un parfait ſang froid, & je continuai à raiſonner commerce & politique avec M. Tracy. Il m'intéreſſa beaucoup en me racontant toutes les viſſicitudes que ſa fortune avoit éprouvées depuis le commencement de la guerre. Son frere & lui, avoient perdu à la fin de l'année 1777, quarante-un navires ; & quant à lui, John-Tracy, il ne lui reſtoit plus pour toute eſpérance qu'une *lettre de marque* de huit canons dont il n'avoit pas encore de nouvelles. Il ſe promenoit un jour avec ſon frere, & ils raiſonnoient enſemble ſur les moyens qu'ils prendroient pour faire vivre leurs familles, car ils étoient déja mariés tous deux, lorſqu'il apperçut une voile qui s'approchoit du port. Il interrompit auſſi-tôt la converſation & dit à ſon frere, *c'eſt peut-être une priſe qui m'arrive ;* celui-ci ſe moqua de lui, mais il prit

Digitized by Google

auſſi tôt un bateau, alla au-devant du navire, le hela & apprit que c'étoit effectivement une priſe qui lui appartenoit, & qui valoit vingt-cinq mille livres ſterlings. Depuis il a preſque toujours été heureux, & on croit qu'il poſſede deux millions au moment préſent. Je lui ſouhaite certainement toute ſorte de proſpérité ; c'eſt un homme ſenſé, honnête & bon patriote. Il a toujours ſecouru ſa patrie dans le beſoin. En 1781, il prêta cinq mille pounds (près de cent mille livres) à l'État de Maſſachuſſet pour l'habillement des troupes, & cela, ſur un ſeul *réçépiſſé* du tréſorier. Cependant dans cette même année, la quotité des taxes qu'il a payées a été juſqu'à ſix mille pounds. On a peine à ſe figurer qu'un ſeul particulier ſoit chargé à ce point ; mais il faut ſavoir qu'outre le droit de cinq pour cent ſur les importations, que le Congrès a demandé, l'État en a mis une autre de la même valeur à la vente de toute denrée : c'eſt une eſpece d'exciſe qui ſe perçoit ſur le rum, le ſucre, le café, &c. Ces taxes ſont levées avec beaucoup de rigueur : un négociant qui reçoit un vaiſſeau eſt obligé d'en déclarer la cargaiſon, &

Digitized by Google

rien ne peut sortir du navire ou du magasin, sans payer le droit. Il résulte de cette contrainte que les négocians, pour pouvoir user librement de leur propriété, sont obligés de se faire détailleurs eux-mêmes, & de payer le droit en entier, quitte à en recouvrer la valeur sur ceux à qui ils revendent. En effet, sans cela ils ne pourroient tirer de leur magasin ce qui est nécessaire pour leur propre consommation, & pour les petits articles qu'ils se trouvent à portée de vendre à la premiere main; ils sont donc obligés de prendre des *licences*, comme les taverniers & les détailleurs, & ils suportent ainsi tout le poids de l'imposition, qu'ils paient à la fois comme négocians & comme marchands tenans boutique. Quelque patriote que soit M. Tracy, il ne peut s'empêcher de blâmer la rigueur avec laquelle le commerce est traité; rigueur qui vient de la prépondérance des fermiers, ou propriétaires de terres, & aussi de la nécessité qui force à prendre l'argent où on le trouve; car les fermiers échappent aisément à l'imposition; les *certificats*, les *reçus*, les *grievances* alléguées la réduisent presqu'à *zéro*. C'est ainsi qu'un État

encore enfant a déja toutes les infirmités de la vieilleſſe, & que l'impôt s'attache à la ſource de la richeſſe même, au riſque d'en tarir les canaux.

Je partis de New-Berry le 13 à dix heures du matin, & je m'arrêtai ſouvent avant de perdre de vue cette jolie petite ville ; car j'avois un plaiſir infini à jouir des différens aſpects qu'elle préſente : elle eſt en général très bien bâtie, & elle s'augmente tous les jours par de nouveaux édifices. Les magaſins des marchands, qui ſont conſtruits près des maiſons, leur ſervent d'ornement ; ils reſſemblent aſſez pour l'architecture à nos grandes orangeries. On ne voit pas la mer du chemin qui mene à *Ipſwich*, & le côté de l'eſt eſt ſec & ſemé de rochers. Celui de l'oueſt eſt plus fécond ; mais à tout prendre, la terre eſt peu fertile dans toute la partie du pays qui avoiſine la mer. Au bout de douze milles je trouvai Ipſwich ; je m'y arrêtai pour faire rafraîchir mes chevaux, & je fus ſurpris de trouver entre New-Berry & Salem une ville auſſi peuplée, pour le moins, que ces deux ports de mer, quoiqu'à la vérité beaucoup moins opulente. Mais ayant monté ſur une hauteur voiſine

Digitized by Google

de l'auberge où j'étois descendu, je vis qu'Ipswich étoit aussi un port de mer ; on me dit que l'entrée étoit difficile, & qu'il y avoit des tems dans l'année où l'on ne trouvoit pas cinq pieds d'eau sur la barre. De la hauteur dont je viens de parler, on voit le Cap Anne, & le sud de Plumb-Island, ainsi qu'une partie de la côte du nord. Le gissement de la côte qui court à l'est m'a paru mal rendu sur la carte ; cette côte court plus sud au-dessus d'Ipswich, & forme une espece d'anse. Ipswich a peu de commerce au moment présent, & la pêche n'est pas moins en décadence : mais le terrein des environs est assez bon ; il abonde en pâturages, & les marins étant devenus fermiers, n'ont pas manqué de subsistance. C'est ce qui peut rendre raison de la population très considérable de cet endroit, où l'on voit plus de quatre cens maisons, dans un quarré de deux milles à-peu-près. Avant d'arriver à Salem on trouve une jolie ville naissante, appellée *Beverly* ; c'est un nouvel établissement que le commerce a fait sur la rive gauche de la creek qui baigne la ville de Salem du côté du nord. On est étonné de voir de belles

maisons

maiſons, de grands magaſins, &c. s'élever en grand nombre, à une ſi petite diſtance d'une place de commerce, qui n'a pas pour cela ceſſé de proſpérer. La pluie nous prit au moment où nous paſſions près d'un étang qui eſt à trois milles de Beverly. Nous traversâmes la creek ſur deux bateaux plats qui contenoient chacun ſix chevaux; elle a près d'un mille de largeur. En la traverſant nous pûmes voir très bien l'ouvert du port & un château placé à l'extrêmité d'un neck (1) qui en défend l'entrée; ce neck eſt une langue de terre qui court à l'eſt, & qui ne tient à Salem que par une eſpece de chauſſée aſſez étroite. De l'autre côté du neck & de la chauſſée, eſt la creek qui forme le véritable port de Salem; celui-ci n'a d'autres défenſes que l'extrême difficulté d'y entrer, à moins qu'on n'ait un bon pilote pratique.

(1) Neck, en anglois, veut proprement dire *col*, mais il n'a pas la même ſignification qu'en françois; nous appellons col, l'endroit où l'on monte les montagnes qu'il eſt impoſſible de tourner, comme le col de Tende & celui du Montcennis; les Anglois appellent *neck* toute langue de terre qui ſert de communication à des eſpaces qui, ſans cela, ſeroient totalement ſéparés, & formeroient des îles.

L'aſpect de ces deux ports qui ſe confondent à la vue ; celui de la ville de Salem qui eſt embraſſée par deux creek, ou plutôt par deux bras de mer ; les navires & les édifices qui paroiſſent mêlés enſemble, forment un très beau tableau que je regrette de n'avoir pas vu dans une meilleure ſaiſon. Je n'avois de lettres pour aucun habitant de Salem, ainſi je me contentai de deſcendre à l'auberge de *Good-Hue*, tenue à préſent par M. *Robinſon* ; je la trouvai très bonne, & telle qu'on pourroit la deſirer en Europe. Il ſe tenoit dans cette auberge une eſpece de club de négocians : deux ou trois d'entr'eux vinrent me voir ; entr'autres M. de Lafile, négociant de Bordeaux, établi à Boſton depuis cinq ans ; il me parut un homme raiſonnable & aſſez inſtruit du commerce du pays, dont il parle très bien la langue.

Le 14 au matin, M. de Lafile vint me prendre pour me mener voir le port & quelques magaſins : je trouvai le port commode pour le commerce ; les vaiſſeaux peuvent tous y charger *à quai* ; il y en avoit une vingtaine, dont pluſieurs prêts à partir, ou récemment arrivés. En général cette place a

Digitized by Google

l'air riche & animé. A mon retour chez moi, je trouvai plusieurs négocians qui venoient me témoigner leur regret de n'avoir pas su plutôt mon arrivée, & de n'avoir pu me faire les honneurs de la ville. A 11 heures je montai à cheval, & suivant le chemin de Boston, je vis avec surprise que la ville, ou si l'on veut le fauxbourg de la ville de Salem, s'étendoit du côté de l'oueſt, l'espace d'un mille à-peu-près. En général, on a peine à concevoir l'état d'accroissement & de prospérité de ce pays, après une guerre si longue & si désastreuse. Le chemin de Salem à Boston passe par un pays aride & rocailleux; on est toujours à trois ou quatre milles de la mer, mais on ne la voit pas; enfin lorsqu'on a passé *Lyne* & *Lyne creek*, on l'apperçoit & on se trouve dans une anse formée par *Nahant's-pointe* & par *Pulling's-pointe*. Je montai sur des rochers à droite du chemin, pour embrasser plus de terrein & mieux juger du pays; je pus voir en effet, non-seulement la baye toute entiere, mais plusieurs des îles de la rade de Boston & une partie de la peninsule de *Nantuket*, près de laquelle je



Digitized by Google

reconnus les mats de nos vaiſſeaux de guerre. De là au ferry de *Winiſimmi*, on ſuit des chemins aſſez déſagréables, tantôt au pied des rochers, tantôt à travers des marais ſalés. Il y a juſte dix-huit milles de Salem au Ferry; je m'y embarquai ſur un grand *Scow* qui contenoit vingt chevaux; le vent qui étoit un peu contraire, le devint davantage; nous courûmes ſept bordées & nous fûmes près d'une heure à paſſer. Le débarquement eſt au nord du port, & à l'eſt du Ferry de *Charles-Town*. Quoique je ſuſſe que M. du Mas m'avoit préparé un logement, je trouvai plus commode de deſcendre d'abord à l'auberge de Cromwell, chez M. *Bracketts*, où je me fis donner à dîner. Après le dîner je me rendis au logement qu'on m'avoit préparé dans *Main-Street*, chez M. *Colſon*, marchand à l'enſeigne du *gant*. Comme je me diſpoſois à m'habiller pour aller chez M. le Marquis de Vaudreuil, je le vis entrer chez moi; il voulut bien me permettre de quitter mes habits de voyage; enſuite nous allâmes enſemble chez le Docteur *Cooper*, & de là au bal d'aſſociation où je fus reçus par mon ancienne connoiſſance

M. *Brick*, qui étoit l'un des *managers*. J'y reſtai juſqu'à dix heures: M. le marquis de Vaudreuil ouvrit le bal avec madame *Temple*; M. de l'Aiguille l'aîné & M. Truguet danſerent auſſi chacun un menuet, & firent honneur à la nation françoiſe par la maniere noble & aiſée dont ils danſerent: je ſuis fâché de dire qu'elle contraſtoit un peu avec celle des Américains, qui eſt en général très gauche, particulierement dans le menuet. Les plus jolies danſeuſes étoient Madame *Jarvis*, ſa ſœur, Miſs *Betſy Broom*, & Madame *Whitemore*. Je trouvai les femmes aſſez bien miſes, mais avec moins d'élégance & de recherche qu'à Philadelphie: pour la ſalle, elle eſt ſuperbe, d'une belle architecture, bien décorée, bien éclairée; & pour le coup d'œil, le bon ordre & les rafraîchiſſemens, cette aſſemblée eſt fort ſupérieure à celle de la *City-Tavern* à Philadelphie.

Le 15 au matin, M. de Vaudreuil & M. de Létombe, Conſul de France, me prévinrent & arriverent chez moi au moment où j'allois en ſortir pour les aller voir. Après avoir cauſé quelque tems enſemble nous allâmes d'abord chez



Digitized by Google

M. *Hancock* (1), il étoit malade de la goutte & ne put nous recevoir; enſuite chez M. *Baudouin*, M. *Brick* & M. *Cushing*, député Gouverneur. Je dînai chez M. le Marquis de Vaudreuil; après le dîner nous allâmes prendre du thé chez M. Baudouin, où l'on nous engagea à ſouper; nous ſortîmes ſeulement une demi-heure, M. le Marquis de Vaudreuil & moi, pour aller voir Madame Cushing. La ſoirée fut fort agréable; il y avoit à-peu-près vingt perſonnes raſſemblées, entr'autres la jolie madame Whitemore, & madame Beaudouin la jeune qui étoit pour moi une nouvelle connoiſſance, ne l'ayant pas trouvée à Boſton, lorſque j'y avois été l'année précédente.

(1) J'avois vu M. Hancok dix-huit mois auparavant, dans le premier voyage que je fis à Boſton. J'eus alors une longue converſation avec lui, dans laquelle je n'eus pas de peine à reconnoître cette force de caractere qui l'a mis à portée de jouer un rôle ſi diſtingué dans la révolution préſente. Il avoit une grande fortune qu'il a ſacrifiée preſque toute entiere à la défenſe de ſa patrie, & qui n'a pas peu contribué à ſoutenir ſon crédit. Malheureuſement, quoiqu'il ſoit encore jeune, car il n'a gueres plus de 50 ans, il eſt très ſujet à la goutte, & il eſt ſouvent des mois entiers ſans être en état de voir perſonne.

Digitized by Google

Elle eſt d'une figure douce & agréable, & ſon caractere correſpond à ſa figure.

Le 15 au matin j'allai voir M. le Marquis de Vaudreuil & faire quelqu'autres viſites: je dînai avec lui chez M. Brick; il y avoit plus de trente perſonnes, entr'autres Madame *Tudor*, Madame *Morton*, Madame *Swan*, &c. Les deux premieres ſavent le françois; Madame Tudor, ſur-tout, le fait parfaitement & le parle aſſez bien; j'ai été fort lié avec elle pendant mon ſéjour à Boſton, & j'ai trouvé qu'elle avoit, non ſeulement de l'eſprit, mais de la grace & de la délicateſſe dans l'eſprit & dans les manieres. Après le dîner on ſervit le thé, & lorſqu'il fut pris, M. Brick exigea en quelque façon, mais d'une maniere très obligeante, que nous reſtaſſions à ſouper. Ce ſouper fut ſervi, juſtement quatre heures après que nous étions ſortis de table. On imagine aiſément que nous n'y touchâmes gueres; cependant les Américains lui firent encore quelques agaceries; en général ils mangent moins que nous dans un repas, mais ils mangent auſſi ſouvent qu'on veut, méthode que je crois très mauvaiſe. Les alimens ſe

comportent avec leur eſtomac comme nous en uſons en France en faiſant des viſites; ils ne ſortent que lorſqu'ils en voyent entrer d'autres. Au reſte nous paſsâmes notre journée agréablement; M. Brick eſt aimable & fait très bien les honneurs de chez lui. D'ailleurs, il régnoit dans cette ſociété un ton d'aiſance & de liberté, qui eſt aſſez général à Boſton, & qui doit plaire ſur-tout aux François.

Le 16 au matin j'attendis chez moi M. le Marquis de Vaudreuil qui vint me prendre pour me mener dîner à bord du *Souverain*. Ce vaiſſeau, ainſi que l'*Hercule*, étoit mouillé à un mille à-peu-près du Port. M. le Commandeur de Glandeves qui le commande, nous donna un grand & excellent dîner, dont il fit les honneurs, tant aux François qu'aux Américains, avec cette politeſſe noble & bienveillante qui le caractériſe. Parmi ces derniers étoit un jeune homme de 18 ans, appellé M. *Barrel*, qu'il avoit depuis deux mois à ſon bord, afin que vivant toujours avec des François, il pût s'accoutumer à parler leur langue, ce qui ne pouvoit manquer de lui être

Digitized by Google

utile un jour; car cette inſtruction eſt loin d'être commune en Amérique: on ne peut même ſe figurer à quel point elle a été négligée juſqu'ici; on commençe du moins à en mieux ſentir l'importance, & dans le fait elle ne ſauroit être trop encouragée pour l'avantage des deux nations. On dit, & certainement avec beaucoup de raiſon, que les particuliers, les peuples même ne ſe querellent, ne ſe brouillent enſemble que faute de s'entendre; on peut dire dans un ſens plus poſitif & plus exact, que les hommes en général ne ſont pas portés à aimer ceux à qui ils ne peuvent facilement communiquer leurs idées & leurs impreſſions. Non-ſeulement la vivacité ſouffre & l'impatience s'irrite, mais l'amour-propre eſt offenſé toutes les fois qu'on parle ſans être entendu; au lieu qu'il éprouve une véritable ſatisfaction à jouir d'un avantage que d'autres n'ont pas, & dont il eſt ſans ceſſe autoriſé à ſe prévaloir. J'ai remarqué pendant mon ſéjour en Amérique, que, parmi nos Officiers, ceux qui parloient anglois, étoient beaucoup plus diſpoſés à aimer les habitans du pays, que ceux qui n'avoient pu ſe familiariſer avec leur lan-

Digitized by Google

gage. C'eſt en effet la marche de l'eſprit humain de s'en prendre toujours à autrui des contradictions qu'il éprouve, & telle eſt peut-être la véritable origine de cette diſpoſition que nous appellons *humeur*; car on doit la conſidérer comme un mécontentement dont on ne peut ſe plaindre, comme un mal-aiſe intérieur dont on eſt tourmenté ſans pouvoir en accuſer perſonne. L'humeur paroît être à la colere ce que la mélancolie eſt à la douleur; l'une & l'autre durent plus long-tems, parce qu'elles n'ont point d'objet fixe, & parce qu'elles ne portent pas, pour ainſi dire, leur complément avec elles; de ſorte que n'arrivant jamais à cet excès, à ce *maximum* de ſenſibilité, après lequel la nature a voulu qu'il y eût toujours un repos ou un changement de ſituation, elles ne peuvent ni ſe ſatisfaire entiérement, ni s'exhaler tout-à-fait. Quant aux Américains, ils témoignoient plus de ſurpriſe que d'humeur, quand ils trouvoient un étranger qui n'entendoit pas l'anglois. Dans les commencemens, ils croyoient que cette langue étoit univerſelle en Europe; mais s'ils devoient cette opinion à un préjugé d'éducation, à une

Digitized by Google

eſpece d'orgueil national, ce même orgueil avoit à ſouffrir lorſqu'il ſe ſouvenoit, & cela arrivoit ſouvent, que la langue du pays étoit celle de ſes oppreſſeurs : auſſi évitoient-ils d'employer ces expreſſions : *vous parlez bien anglois*, *vous entendez bien l'anglois* ; je les ai entendus dire ſouvent : *vous parlez bien américain*, *l'américain n'eſt pas difficile à apprendre*. On a été plus loin, on a propoſé ſérieuſement d'introduire un nouveau langage, & quelques perſonnes vouloient, pour la commodité du public, que ce fût l'hébreux qui prît la place de l'anglois ; on l'auroit enſeigné dans les écoles, & il auroit ſervi à tous les actes publics. On imagine bien que ce projet n'a pas eu de ſuite ; mais on en conclura du moins que l'averſion des Américains pour les Anglois ne pouvoit ſe montrer d'une maniere plus énergique.

Me voilà bien loin du *Souverain* ; j'y retournerois avec plaiſir ſi ce n'étoit pas pour prendre congé du Commandeur de Glandeves & pour éprouver la contrariété d'un brouillard ſi épais qu'il me force à renoncer à la promenade que je voulois faire dans la rade, & à regagner vîte Boſton ſans avoir vu

*Caſtle-Iſland* & le fort *William*. En deſcendant à terre, nous allâmes, M. le Marquis de Vaudreuil & moi, prendre du thé chez M. Cushing, Lieutenant-Gouverneur de l'Etat, & de là nous nous rendîmes chez M. Tudor, où nous paſsâmes très agréablement le reſte de notre ſoirée. M de Parois, neveu de M. le Marquis de Vaudreuil, y avoit fait porter ſa harpe; il chanta & s'accompagna avec beaucoup de goût & d'agrément: mais c'étoit la premiere fois depuis trois ans que j'entendois de la muſique vocale, & de la muſique nationale; c'étoit pour la premiere fois que mon oreille étoit frappée de ces chants, de ces paroles qui me rappelloient tant de plaiſirs & de ſentimens agréables qui avoient occupé le plus bel âge de ma vie: je me croyois dans le ciel, ou ce qui revient au même, je me croyois de retour dans ma patrie & entouré de tous les objets de mon affection.

Le 17, je déjeûnai chez moi avec pluſieurs Officiers d'artillerie qui arrivoient avec leur troupe; car l'artillerie avoit dévancé de beaucoup le reſte de l'infanterie, afin d'avoir le tems d'embarquer les

Digitized by Google

canons & autres effets qui lui appartiennent. A onze heures je montai à cheval, & j'allai à *Cambridge* rendre visite à M. *Willard* qui est maintenant Président de l'Université. Le chemin que j'avois à faire, quoique très court, puisqu'il y a à peine deux lieues de Boston à Cambridge, exigeoit cependant que je voyageasse par mer & par terre, & que je traversasse un champ de bataille & un camp retranché. Il y a long-tems qu'on a dit que la route du Parnasse étoit difficile, mais les obstacles qu'on a coutume d'y rencontrer, sont rarement de la même espece que ceux qui devoient m'arrêter. Un coup-d'œil sur la carte de la rade & de la ville de Boston en apprendroit plus que la description la plus détaillée. On verroit que cette ville, une des plus anciennes de l'Amérique & qui peut contenir de vingt à vingt-cinq mille habitans, a été bâtie sur une péninsule dans le fond d'une large baie dont l'entrée est difficile, & qui est semée de plusieurs îles qui peuvent encore servir à sa défense : elle n'a qu'un seul accès du côté de la terre ; c'est un long *neck* ou langue de terre, que la mer bat des deux côtés, & qui forme une espece de chaussée. Au

Digitized by Google

nord de la ville ſe trouve une autre péninſule qui tient à la côte oppoſée par un neck très court; ſur cette péninſule eſt une hauteur appellée *Bunker's-hill*, & au pied de cette hauteur ſont à préſent les reſtes de la petite ville de *Charles-Town*. Cambridge eſt ſituée au nord-oueſt & à deux petites lieues de Boſton; mais pour y aller en droite ligne, il faudroit traverſer un bras de mer aſſez large, & on trouveroit encore ſur ce bras de mer des bas-fonds dangereux, & ſur la côte des marais difficiles à paſſer; de ſorte que le ferry de Charles-Town & celui de Winiſſimi ſont ſeuls la communication de toute la partie ſeptentrionale du continent avec la ville de Boſton. Le chemin qui conduit à Cambridge, paſſe ſur le champ de bataille de Bunker's-hill. Après avoir examiné attentivement cette poſition, je trouvai qu'elle n'avoit rien de formidable: à peine les Américains avoient-ils eu le tems de conſtruire ce qu'ils appellent un *breaſt-work*, c'eſt-à-dire un léger retranchement ſans foſſé, qui met les hommes à couvert des coups de fuſil, ſeulement juſqu'à la hauteur de la poitrine; c'eſt donc à leur ſeule valeur qu'il faut attribuer, & la longue réſiſ-

tance qu'ils ont faite, & la perte énorme que les Anglois ont eſſuyée dans cette occaſion. Ceux-ci avoient été repouſſés de tous côtés, & mis dans un tel déſordre, qu'on aſſure que le Général Howe ſe trouva un moment ſeul ſur le champ de bataille, lorſque le Général Clinton arriva avec un renfort & tourna par la gauche la poſition des Américains, qui étoit plus foible & plus acceſſible de ce côté-là. Ce fut alors que leur Général (le Docteur *Warren* qui avoit été précédemment Médecin) fut tué, & que les Américains abandonnerent leur champ de bataille, moins parce qu'ils y étoient forcés par la ſupériorité des ennemis, que parce qu'ils ſentoient qu'ils avoient une autre poſition auſſi bonne derriere le neck qui conduit à Cambridge. Celle de Bunker's-hill n'avoit en effet d'autre utilité que de commander le ferry de Charleſtown & de permettre d'élever des batteries qui auroient pu atteindre juſques dans la ville de Boſton. Mais ſe ſeroient-ils expoſés à détruire leurs propres maiſons & à tuer leurs concitoyens, pour inquiéter les Anglois dans un aſyle qu'ils devoient abandonner tôt ou tard? D'ailleurs les Américains ne pouvoient

Digitized by Google

occuper que la hauteur de Bunker's-hill, les frégates & les corvettes des ennemis les prenant en flanc, du moment qu'ils deſcendoient de cette hauteur. Tel fut cependant l'effet de ce combat honorable à tous égards pour nos alliés, qu'on ne peut calculer quel auroit été celui d'une victoire complette. Les Anglois qui avoient eu plus de onze cents hommes tués ou bleſſés, parmi leſquels ſe trouvoient ſoixante-dix Officiers, auroient pu en perdre autant dans leur retraite, car ils étoient obligés de ſe rembarquer pour retourner à Boſton; ce qui auroit été preſqu'impoſſible, ſans la protection de leurs vaiſſeaux; la petite armée de Boſton auroit donc été preſqu'entiéremet détruite, & cette ville ne pouvoit manquer d'être bientôt évacuée. Mais alors que ſeroit-il arrivé? L'indépendance n'étoit pas encore proclamée, & la voie des négociations reſtoit ouverte : il ſe ſeroit fait un accommodement entre les Colonies & la métropole, les haines ſe ſeroient appaiſées; la ſéparation ne ſe ſeroit pas conſommée; l'Angleterre n'auroit pas dépenſé deux milliards, elle auroit conſervé Minorque & la Floride; l'équilibre de l'Europe

& la

Digitized by Google

& la liberté des mers n'eussent pas été restitués. En général, il faut convenir qu'il n'y a que l'Angleterre qui ait à se plaindre de la maniere dont le sort des armes a décidé de cette longue querelle.

A peine a-t-on passé le neck qui joint la péninsule au continent, & qui est resserré, d'un côté par l'embouchure de la *Mystick*, & de l'autre par une anse appellée *Milkpond*, qu'on voit le terrein s'élever devant soi, & qu'on distingue sur plusieurs sommets les principaux forts qui défendoient le camp retranché de Cambridge. Ce camp appuyoit sa gauche à la riviere, & sa droite s'étendoit vers la mer, en couvrant cette ville qu'elle laissoit derriere elle. J'examinai quelques-uns de ces forts, & particuliérement celui de *Prospect-hill*. Tous ces retranchemens me parurent faits avec intelligence, & je ne fus pas surpris que les Anglois les eussent respectés pendant tout l'hiver de 1776. Les troupes américaines qui gardoient cette position, le passerent assez à leur aise, dans de bonnes barraques bien plancheyées, bien couvertes; alors elles avoient des vivres en abondance, & c'étoient les Anglois qui, malgré la communication qu'ils avoient avec

la mer, manquoient de différens articles eſſentiels, particuliérement de bois de chauffage & de viande fraîche. Leur gouvernement qui ne s'étoit pas attendu à trouver tant de courage & tant d'opiniâtreté parmi les Américains, ne penſa que très tard à approviſionner la petite armée de Boſton: il voulut réparer cette négligence, & n'épargna rien pour y réuſſir; de ſorte qu'on fréta un grand nombre de vaiſſeaux ſur leſquels on entaſſa une grande quantité de bœufs, de moutons, de cochons & de volailles de toute eſpece; mais ces vaiſſeaux étant tous partis dans une mauvaiſe ſaiſon, eſſuyerent des coups de vent en ſortant du port, & furent obligés de jetter leur cargaiſon à la mer. On prétend que, pendant quelque tems, celle qui baigne les côtes d'Irlande, étoit couverte de troupeaux qui, n'étant pas ceux de Protée, ne purent ni vivre au ſein des flots, ni gagner le rivage. Les Américains qui avoient à leur diſpoſition tout le continent, & qui n'avoient pas encore uſé leurs reſſources ou leur crédit, vivoient heureux & tranquilles dans leurs baraques, & attendoient les ſecours qui devoient leur arriver avec le printems. Ces ſecours

Digitized by Google

furent offerts & fournis avec beaucoup de générosité par les provinces du sud, provinces avec lesquelles ils n'avoient eu, sous le gouvernement anglois, aucune connexion quelconque, & qui leur étoient plus étrangeres qu'à la Métropole. C'étoit donc déja une grande confiance de leur part de compter sur ces secours que la générosité seule avoit offerts : mais comment prévoir qu'un citoyen de la Virginie qui, pour la premiere fois, venoit visiter ces contrées septentrionales, non-seulement en deviendroit le libérateur, mais sauroit encore y ériger des trophées qui serviroient de base au grand édifice de la liberté? comment prévoir que l'entreprise qui n'avoit pu s'exécuter à Bunker's-Hill, au prix même du sang du brave Warren & de celui de mille Anglois immolés à sa valeur, tentée par un côté opposé & conduite par le Général Washington, seroit l'ouvrage d'une nuit, le fruit d'une simple manœuvre, d'une seule combinaison? qui pouvoit prévoir enfin que les Anglois seroient forcés à évacuer Boston, & à abandonner toute leur artillerie & toutes leurs munitions, sans qu'il en coutât la vie à un seul soldat?



Digitized by Google

Pour parvenir à ce grand objet, il n'étoit queſtion que d'occuper les hauteurs de *Dorcheſter*, qui formoient encore une peninſule, dont l'extrêmité n'eſt qu'à une portée de canon de la ville de Boſton, & en commande le port en grande partie; mais il falloit le coup-d'œil du Général Washington pour apprécier l'importance de ce poſte; il falloit ſon activité & ſa réſolution pour entreprendre d'y primer les Anglois qui l'entouroient de leurs vaiſſeaux, & qui pouvoient y porter des troupes avec la plus grande facilité: il falloit plus encore; ſans doute, le pouvoir ou plutôt le grand crédit qu'il avoit déja acquis dans l'armée, la diſcipline qu'il y avoit établie, étoient néceſſaires pour qu'un mouvement général des troupes qui étoient campées tant à Cambridge qu'à Roxbury, pût s'exécuter dans une ſeule nuit, & avec une telle célérité & un tel ſilence, que les Anglois n'en fuſſent inſtruits que par leurs propres yeux, lorſqu'à la pointe du jour ils verroient des retranchemens déjà élevés, & des batteries prêtes à tirer. En effet on avoit pouſſé les précautions juſqu'à enlever les fouets des charretiers, de peur que leur impatience & la difficulté des chemins, ne les engageaſſent à

Digitized by Google

en faire usage. Il paroît difficile d'ajouter à l'étonnement que doivent exciter les principaux, & surtout les premiers événemens de cette guerre: cependant il nous reste à dire encore, que tandis que le Général Washington tenoit les Anglois bloqués dans la ville de Boston, la poudre manquoit dans son armée, au point qu'il n'y avoit pas trois coups par homme à tirer; ajoutons que, si le hasard n'avoit pas fait échouer, dans la rade de Boston, une galiotte à bombe dont les Américains s'emparerent, & sur laquelle ils trouverent quelques tonneaux de poudre, il auroit été impossible de tenter l'expédition de Dorchester, puisqu'on n'auroit pas eu de quoi servir les batteries qu'on se proposoit d'y ériger.

Je doute que personne me sache mauvais gré de m'être laissé engager dans cette digression; mais, dans ce cas même, il me resteroit encore une excuse: dans un voyage très court, que j'avois fait à Boston, dix-huit mois auparavant, j'avois visité tous les retranchemens de Roxbury & ceux de Dorchester; je ne pensai donc pas qu'il fût nécessaire d'y retourner, & je me trouvois

d'autant moins disposé à recommencer cette promenade, que la saison étoit très rigoureuse, & que j'avois très peu de jours à passer à Boston. Mais comment entrer dans quelques détails sur cette ville si justement célebre, sans rappeller les principaux événemens qui l'ont illustrée ? comment se refuser sur-tout à retracer ici tout ce qui peut contribuer à la gloire des Américains & à la réputation de leur illustre Chef ? D'ailleurs ce n'est point s'écarter du temple des Muses que de considérer les objets qui doivent long-tems faire leur entretien. Cambrige est un asyle vraiment digne d'elles ; c'est une petite ville qui n'est habitée que par des étudians, des professeurs & le petit nombre de domestiques & d'ouvriers qu'ils employent. L'édifice destiné à l'université est noble & imposant, quoiqu'il ne soit pas complettement fini ; il contient déjà de très belles salles pour les classes, un cabinet de physique & d'instrument de toute espece, tant pour l'astronomie que pour les sciences dépendantes des mathématiques, une vaste gallerie où l'on a placé la bibliotheque, enfin une chapelle qui correspond à la grandeur & à la magnificence

Digitized by Google

des autres parties de cet édifice. La bibliotheque qui eſt déjà nombreuſe, & où l'on trouve de très belles éditions des meilleurs auteurs, & des livres très bien reliés, ne doit ſa richeſſe qu'au zele de pluſieurs citoyens qui, peu de tems avant la guerre, avoient formé une ſouſcription, au moyen de laquelle ils commencerent à faire venir quelques livres d'Angleterre; mais comme les fonds qu'ils s'étoient procurés, étoient très médiocres, ils profiterent des liaiſons qu'ils avoient avec la métropole, & ſur-tout de la généroſité que les Anglois ont toujours témoignée toutes les fois qu'il a été queſtion de propager les connoiſſances utiles, quelque part que ce fût. Ces citoyens zélés écrivirent en Angleterre, ils y firent même pluſieurs voyages pour demander des ſecours qu'ils obtinrent aiſément; un ſeul particulier ( M. *Thomas Hollis* ) leur fit un préſent qui valoit plus de 12,000 livres de notre monnoie : auſſi ſon nom eſt-il écrit en lettres d'or au-deſſus de la travée, où les livres qu'il a donnés ſont réunis, & forment une bibliotheque particuliere; car c'eſt ainſi qu'on en uſe à Cambridge : chaque



Digitized by Google

don de ce genre, fait à l'Univerſité, reſte tel qu'on l'a reçu, & occupe une place à part; ce qui eſt beaucoup plus propre à encourager la généroſité des bienfaiteurs & à exprimer la reconnoiſſance qu'ils inſpirent, qu'à faciliter le travail des bibliothécaires, ou celui des étudians. Il eſt vraiſemblable que la collection augmentant tous les jours, on en viendra à un arrangement plus didactique & plus commode.

Les profeſſeurs de l'Univerſité vivent dans leur propre ménage, & les éleves ſe mettent en penſion chez différens particuliers qui les reçoivent pour un prix modique. M. Willard, qui venoit d'être élu Préſident de l'univerſité, eſt auſſi membre de l'académie de Boſton, où il fait les fonctions de Sécrétaire pour les correſpondances étrangeres. Nous avions déjà eu pluſieurs relations enſemble, mais j'étois charmé d'avoir occaſion de faire une connoiſſance plus particuliere avec lui; il joint à beaucoup d'eſprit & de littérature la connoiſſance des ſciences exactes, & particuliérement de l'aſtronomie. Je répéterai ici ce que j'ai dit ailleurs, c'eſt que, ſi on comparoit nos univerſités, & en général

nos études, avec celles des Américains, il ne seroit pas de notre intérêt de faire décider laquelle des deux nations doit être considérée comme un peuple enfant.

Le peu de tems que je restai à Cambridge, ne me permit de voir que deux ou trois professeurs, & autant d'éleves que je trouvai, ou qui me vinrent trouver chez M. Willard. J'étois attendu à dîner chez notre Consul (M. de Letombes), & il me fallut faire force de voiles pour y arriver à tems; car on dîne à Boston de bien meilleure heure qu'à Philadelphie. Je trouvai chez lui plus de vingt personnes rassemblées, tant Officiers français qu'américains: dans le nombre de ceux-ci étoit le Docteur *Cooper*, homme justement célebre & non moins distingué par les graces de son esprit & l'aménité de son caractere, que par sa rare éloquence & son zele patriotique. Il a toujours été particuliérement lié avec M. Hancock, & il lui a été utile en plus d'une occasion. Parmi les Américains qu'un intérêt politique attachoit à la France, nul n'a éprouvé pour les François un attrait plus marqué, & nul n'a reçu de la nature un caractere

Digitized by Google

plus analogue au leur. C'eſt ſur-tout dans le ſermon qu'il prononça, lors de la ſolemnité occaſionnée par l'établiſſement de la nouvelle conſtitution de l'Etat de Maſſachuſſet, qu'il parut épancher ſon ame toute entiere, & développer à-la fois toutes les reſſources de ſon génie, & tous les ſentimens de ſon cœur. La nation françoiſe, le Monarque qui la gouverne, y ſont caractériſés & célébrés avec autant de grace que de délicateſſe. Jamais on n'a vu un mélange ſi heureux & ſi piquant, de religion, de politique, de philoſophie, de morale, & même de littérature. Ce diſcours doit être connu à Paris où j'en ai envoyé pluſieurs exemplaires, & je ne doute pas qu'on ne s'empreſſe de le traduire. Je ſouhaite ſeulement qu'il échappe à l'avidité de ces écrivains empreſſés qui ſe ſont faits une eſpece de domaine de la révolution préſente. Rien de plus dangereux en effet que ces marchands de *primeur*, qui cueillent le fruit dès qu'ils eſperent de le vendre, & nous privent ainſi du plaiſir de l'avoir dans ſa maturité. Il n'appartient qu'aux Saluſtes & aux Tacites de conſigner dans leurs ouvrages les actions & les diſcours de leurs contemporains;

Digitized by Google

encore n'écrivoient ils qu'après qu'un grand changement dans les affaires avoit mis un intervalle immenſe entre l'époque dont ils tranſmettoient l'hiſtoire, & celle où ils la compoſoient; encore l'art de l'imprimerie n'étant pas inventé, pouvoient-ils meſurer & modérer à leur gré, la publicité qu'ils donnoient à leurs écrits.

Le Docteur Cooper que je ne quittois jamais qu'à regret, me propoſa de venir prendre le thé chez lui, & il n'eut pas de peine à m'y déterminer. Il me reçut dans une maiſon très petite & meublée très ſimplement. Tout y portoit l'apparence d'une modeſtie qui prouvoit aſſez le peu de fondement des bruits que les Anglois avoient affectés de répandre; en effet ils n'avoient perdu aucune occaſion de donner à entendre que ſon zele pour le Congrès & pour ſes alliés, avoit d'autres motifs que le patriotiſme & l'amour de la liberté. Une viſite à Madame Tudor, où nous retrouvâmes encore, M. de Vaudreuil & moi, l'agrément d'une converſation douce, interrompue de tems en tems par une muſique agréable, nous conduiſit rapidement à l'heure où nous devions nous rendre au club.

Digitized by Google

Cette assemblée se tient tous les mardis, & en *rotation*, chez les différens membres qui le composent; elle étoit ce jour-la chez M. Russel, honnête négociant qui nous reçut à merveille. Les loix de ce club ne sont pas gênantes: on a limité seulement le nombre des plats qu'on sert à souper, & il ne doit y en avoir que deux de viande; car le souper n'est pas le repas des Américains. Les légumes, les *pyes* & sur-tout le bon vin n'y sont pas épargnés: on s'assemble après l'heure du thé, on joue, on cause, on lit les papiers publics, & l'on se met à table entre neuf & dix. Le souper fut aussi libre que s'il n'y avoit pas eu d'étrangers; on chanta des chansons de table; un certain M. Stewart en chanta d'assez gaies, & avec une assez bonne voix.

Le 19, il fit un très mauvais tems; j'allai déjeûner chez M. Broom, où je restai assez longtems, la conversation ayant toujours été libre & agréable. Quelques Officiers qui vinrent chez moi, ayant occupé le reste de ma matinée, je rejoignis ensuite M. le Marquis de Vaudreuil pour aller avec lui dîner chez M. Cushing. Dans cette occasion, le Député-Gouverneur soutint parfaitement la

Digitized by Google

réputation qu'ont à juſte titre les habitans de Boſton, d'aimer le bon vin & la bonne chere, & d'être très hoſpitaliers. Après dîner, il nous conduiſit dans l'appartement de ſon fils & de ſa belle-fille, qui avoient voulu nous donner le thé. En effet, quoiqu'habitant la même maiſon que leur pere, ils faiſoient ménage à part, ſuivant l'uſage de l'Amérique où il eſt très rare que les jeunes gens vivent chez leurs parens, quand ils ſont une fois établis. C'eſt que, chez une nation qui eſt toujours dans un état d'accroiſſement, tout ſe reſſent de cette tendance générale; tout ſe diviſe & ſe multiplie. La ſenſible & aimable Madame Tudor fut encore notre centre de réunion pendant la ſoirée, & cette ſoirée fut terminée par un ſouper familier & très agréable, chez Madame Baudouin la jeune. M. de Parois & M. du Mas chanterent des airs & des duo, & Madame White-More ſe chargea du plaiſir des yeux, tandis qu'ils faiſoient celui des oreilles.

La journée du vingt fut encore toute entiere conſacrée à la ſociété. M. Broom me donna un très bon dîner, dont Madame Jarvis & ſa ſœur firent les

Digitized by Google

honneurs avec autant de politeſſe & d'attention que ſi elles euſſent été vieilles & laides. Je ſoupai chez M. Baudouin, où je trouvai encore beaucoup de jolies perſonnes raſſemblées. Si je ne mets pas de ce nombre Madame Temple, fille de M. Baudouin, ce n'eſt pas pour lui faire injure, c'eſt que ſa figure eſt aſſez diſtinguée pour qu'on puiſſe dire qu'elle eſt vraiment belle. Elle n'étoit pas déparée par une fille âgée de douze ans, qui étoit pourtant bien faite pour attirer les regards. Ce n'eſt en effet ni un bel enfant ni une jolie perſonne, c'eſt plutôt un ange ſous les habits d'une jeune fille; car je ne ſaurois exprimer autrement l'idée que préſente en Angleterre & en Amérique les jeunes perſonnes de cet âge, qui, comme je l'ai dit plus haut, n'eſt pas parmi nous celui des graces & de la beauté. Pour la premiere fois, depuis que j'étois en Amérique, on me fit jouer au Whisk. Les cartes étoient angloiſes, c'eſt-à-dire, beaucoup plus belles & beaucoup plus cheres que les nôtres, & nous marquions nos points avec des louis ou des portugaiſes. Lorſque la partie fut finie la perte ne fut pas difficile à ſolder, car on

Digitized by Google

étoit encore fidele à la loi qui avoit été volontairement établie dans la ſociété dès le commencement des troubles, & qui ne permettoit pas de jouer d'argent, tant que la guerre dureroit. Cette loi n'étoit pas ſuivie exactement dans les clubs & dans les parties que les hommes faiſoient entr'eux. Les habitans de Boſton aiment aſſez le gros jeu; & peut-être eſt-il heureux que la guerre ſoit venue à propos pour modérer cette paſſion dont les conſéquences commençoient à devenir dangereuſes.

Le jeudi 21 il tomba tant de neige que je me réſolus de différer mon départ. M. Brick qui donnoit un grand dîner à M. d'Aboville & aux Officiers de l'artillerie françoiſe, ayant appris que je n'étois pas parti, vint me prier d'être de ce dîner; je m'y rendis en caroſſe avec M. de Vaudreuil. M. de Barrel étoit venu auſſi me prier de prendre du thé chez lui; nous y allâmes en ſortant de table, & dès que nous fûmes libres, nous nous hatâmes de retourner chez Madame Tudor. Son mari, après lui avoir parlé pluſieurs fois tout bas, nous décéla enfin le ſecret d'une très jolie plaiſanterie qu'elle avoit faite; c'étoit une requête

à la Reine, écrite en françois, où ſous prétexte de ſe plaindre de M. de Vaudreuil & de ſon eſcadre, elle en faiſoit un éloge très fin & très agréable. Nous paſſâmes le reſte de la ſoirée chez M. Brick qui nous avoit encore invité à ſouper, & nous y retrouvâmes tous les agrémens dont on jouit dans ſa ſociété. Je m'entretins beaucoup avec le Docteur *Jarvis*, jeune Médecin & même Chirurgien, mais de plus bon whig & ayant d'excellentes vues en politique. Lorſque M. d'Eſtaing partit de Boſton, il fut chargé de ſoigner les malades & les bleſſés qu'on y laiſſoit. Il m'a conté que ces malades qui étoient tous en pleine convaleſcence, retomberent pour la plupart, lorſqu'on eut transféré l'hôpital de la ville de Boſton où ils étoient en bon air, à Rocksbury, qui eſt un lieu mal ſain & entouré de marais. Les Médecins d'Amérique donnent beaucoup plus d'importance que les nôtres aux qualités de l'atmoſphere, & ils emploient ſouvent le changement d'air comme remede.

Le 22 je partis à dix heures, après avoir fait mes adieux à M. le Marquis de Vaudreuil, & après avoir

avoir eu lieu d'être également satisfait de lui & de la ville de Boston. On ne sauroit croire combien le séjour de l'escadre a contribué à rapprocher les deux nations, & à resserrer les nœuds qui les unissent. La vertu de M. le Marquis de Vaudreuil, les bonnes mœurs dont il donne l'exemple, ainsi que celui de la simplicité & de la bonté dans les manieres, exemple suivi par les Officiers de son escadre au-delà de toute espérance, ont captivé les cœurs d'un peuple qui, bien que l'ennemi le plus déclaré des Anglois, n'avoit pas été jusques-là le plus ami des François. J'ai entendu cent fois répéter à Boston que dans le tems même de la plus grande union avec la Métropole, jamais un vaisseau de guerre anglois n'avoit relâché dans ce port, qu'il n'y eût des querelles très fortes entre le peuple & les matelots, & que l'escadre françoise y avoit passé trois mois, sans qu'il se fût élevé seulement la moindre dispute. Les Officiers de notre marine ont été reçus par-tout, non-seulement comme des alliés, mais comme des freres; ils ont été admis à la plus grande familiarité par les dames de Boston, sans qu'une seule

indiſcrétion, ſans que la moindre prétention ou la plus petite apparence de fatuité, ait troublé la confiance & l'innocence de ces liaiſons.

Les obſervations que j'ai déja eu occaſion de faire ſur le commerce de la nouvelle Angleterre, m'épargnent la peine d'entrer dans aucun détail particulier ſur la ville de Boſton, je parlerai ſeulement d'une vexation qu'on y exerce ſur les négocians; vexation plus odieuſe encore que celle dont j'ai fait mention au ſujet de M. Tracy & que je n'avois pas encore ſoupçonnée avant que M. Brick m'en eût fait un détail circonſtancié. Outre les droits d'*exciſe* & de *licence* dont j'ai parlé plus haut, les commerçans ſont ſoumis à une eſpece de *taxe d'aiſés*, & cette taxe eſt impoſée arbitrairement par douze aſſeſſeurs, nommés à la vérité par les habitans de la ville; mais comme le plus gros négociant n'a pas plus de voix que le plus petit marchand, on peut imaginer comment les intérêts des gens riches ſont ménagés par ce comité. Ces douze aſſeſſeurs ayant donc un plein pouvoir d'impoſer les gens ſuivant leur faculté, ils eſtiment, à vue de pays, la quantité d'affaires qu'un négo-

Digitized by Google

ciant peut avoir & le produit qu'il en peut tirer; par exemple, M. Brick étant Agent de la marine françoiſe, & de plus, intéreſſé dans pluſieurs commerces, entr'autres dans celui des aſſurances, on calcule combien il peut faire d'affaires, ce dont on juge par les lettres de change qu'il endoſſe & par ſes ſouſcriptions, & ſuivant des eſtimations où l'on ne tient compte ni des frais, ni des pertes, on ſuppoſe qu'il gagne tant par jour, & en conſéquence on le taxe à tant par jour. Pendant l'année 1781, M. Brick a payé juſqu'à trois guinées & demie par jour. On ſent qu'il n'y a que le patriotiſme & ſur-tout l'eſpérance d'une prompte concluſion qui puiſſe faire ſupporter un impôt ſi odieux & ſi arbitraire; mais en même tems on ne peut trop louer la patience avec laquelle le commerce, & M Brick en particulier, s'y ſont ſoumis.

Le 22, j'allai ſans m'arrêter, coucher à *Wrentham*, & le 23 j'arrivai pour dîner à Providence, où je trouvai toute notre infanterie raſſemblée, en attendant que les vaiſſeaux fuſſent prêts à la recevoir; j'y paſſai ſix jours, pendant leſquels je fis

cependant une courſe de vingt-quatre heures pour aller à Newport voir mes anciens amis.

Le 30 Novembre je partis de Providence avec MM. Lynch, Monteſquieu & de Vaudreuil, & j'allai coucher à Voluntown. Le lendemain M. Lynch (1) retourna à Providence, & nous nous ſéparâmes avec un égal regret de part & d'autres. Ce jour-là premier Décembre je m'arrêtai à Windham pour faire repoſer mes chevaux, & j'allai coucher à *Whit's-Tavern* près de Bolton. Le 2 j'arrivai à Hartford pour déjeûner. J'y paſſai deux ou trois heures, tant pour arranger pluſieurs choſes relatives au départ de mes équipages, que pour rendre viſite à Madame Wadsworth. M. Frank-Dillon, qui m'étoit venu trouver à Providence & qui y

(1) M. Lynch, qui étoit Aide-Major-Général, & deſtiné à être employé ſous les ordres de M. le Baron de Viomenil, s'embarqua avec les troupes. M. de Talleyrand voulut les ſuivre comme ſimple volontaire ; il ſe revêtit d'un uniforme de ſoldat au régiment de Soiſſonnois, & en entrant dans la ville de Boſton, il marcha dans les rangs de la compagnie de chaſſeurs de ce régiment. Cette compagnie devoit s'embarquer ſur le même vaiſſeau que montoit M. le Comte de Ségur, qui étoit alors Colonel en ſecond de Soiſſonnois, il y reſta attaché, & ne le quitta qu'à ſon retour en Europe.

Digitized by Google

étoit resté un jour de plus que moi, me joignit. J'allai coucher à Farmington où j'arrivai à l'entrée de la nuit; je descendis à l'auberge d'un M. Wadsworth qui n'est pas parent du Colonel, mais chez qui j'avois logé un mois auparavant, lorsque je marchois avec ma division. Madame Lewis ayant appris que j'y étois, m'envoya d'abord son fils me proposer de venir loger chez elle; je m'en excusai & lui fis dire que le lendemain j'irois déjeûner avec elle avant de partir; mais au bout d'un quart-d'heure elle vint elle-même & soupa avec moi: elle étoit accompagnée d'un Colonel de milice dont j'ai oublié le nom. Le 3 au matin j'allai voir le ministre Pitking chez qui j'avois logé l'année précédente, lorsque l'armée françoise joignit le Général Washington sur la riviere du nord. C'est un homme d'une tournure gaie & un peu originale, qui ne manque ni de littérature, ni d'instruction. Son pere a été Gouverneur du Connecticut; il fait profession d'aimer beaucoup les François, & il me chargea, moitié sérieusement, moitié en plaisantant, de faire ses complimens au Roi, & de lui dire qu'il y avoit en Améri-

que un Miniſtre presbytérien ſur les prieres duquel il pouvoit compter. J'allai de là déjeûner chez Madame Lewis. A dix heures du matin je me mis en marche pour Licht-Field; je trouvai les chemins très mauvais, mais le pays embelli par de nouveaux défrichemens & par un aſſez grand nombre de maiſons nouvellement bâties, dont pluſieurs étoient des auberges. Je n'arrivai à Licht-Field qu'à quatre heures après-midi, & j'y logeai à *Shelding's-Tavern*, nouvelle auberge, grande, ſpacieuſe & propre, mais aſſez mal pourvue. Je fus pénétré de triſteſſe en voyant que M. Shelding faiſoit monter à cheval un negre pour l'envoyer dans le voiſinage chercher de quoi faire notre ſouper; ce ſouper ne ſe fit pourtant pas trop attendre, & fut aſſez bon.

Le 4, je partis à huit heures & demie du matin. Je m'arrêtai à Washington, après avoir admiré encore une fois le tableau pittoreſque qu'offrent deux *falls* & deux uſines, qu'on trouve à moitié chemin de Licht-Field à Washington. Ce ne fut pas non plus ſans plaiſir que j'obſervai le grand changement que deux années avoient produit

dans un pays jusqu'alors désert & sauvage. Lorsque j'y passai deux ans auparavant, il n'y avoit qu'un mauvais cabaret; à présent on peut choisir entre quatre ou cinq auberges, toutes propres & logeables. Celle de *Morgan* passe à présent pour la meilleure, mais une mépriſe me fit descendre dans une autre que je ne crois pas moins bonne. C'est ainsi que la guerre, en arrêtant les progrès du commerce, a été utile à l'intérieur des terres; elle a non-seulement obligé plusieurs négocians à quitter les côtes & à chercher des habitations paisibles au milieu des montagnes; mais elle a forcé le commerce à recourir aux transports par terre & à fréquenter des chemins dont autrefois on ne faisoit que très peu d'usage. Je n'arrivai à Moor-House's-Tavern qu'à cinq heures du soir; cette fois-ci je passai sur un pont la riviere de *Bull's-Works*, & m'étant encore arrêté pour considérer ce beau payſage, je pus me convaincre que je n'en avois pas fait trop d'éloge dans mon premier journal. La riviere, grossie par le dégel, étoit même encore plus imposante dans sa cataracte; mais on avoit laissé tomber un magasin de charbon, & cela rendoit



Digitized by Google

l'aſpect des uſines moins piquant. Dans cette occaſion, je n'eus pas fort à me louer de l'auberge de Moor-Houſe: le Colonel qui lui avoit donné ſon nom ne la tenoit plus, il l'avoit cédée à ſon fils qui étoit abſent; de ſorte qu'il n'y avoit que des femmes dans la maiſon. M. Dillon qui avoit un peu pris le devant, eut toutes les peines du monde à les déterminer à tuer des poulets: notre ſouper fut médiocre, & dès qu'il fut fini & que nous nous fumes rapprochés de la cheminée, nous vîmes ces femmes, au nombre de quatre, ſe mettre à table à notre place, & manger les reſtes de notre ſouper avec un dragon Américain, qui étoit là en ſtation; ce qui nous donna quelqu'inquiétude pour celui de nos gens. Nous apprîmes en effet qu'elles ne leur avoient laiſſé qu'une très petite portion. Ayant fait, le lendemain matin, quelques queſtions à une d'entr'elles, qui n'avoit que ſeize ans & qui étoit aſſez jolie, j'appris que cette jeune perſonne, ainſi que ſa ſœur, un peu plus âgée qu'elle, n'étoient pas de la maiſon, mais qu'ayant été chaſſées par les Sauvages des environs de *Vioming* où elles

Digitized by Google

habitoient, elles étoient venues ſe refugier dans le voiſinage où elles travailloient pour vivre; & qu'étant liées avec Madame Moor-Houſe, elles ſe faiſoient un plaiſir de l'aider, dans les tems où les voyageurs abondoient le plus; car ce chemin eſt à preſent très fréquenté. Je vis les yeux de cette pauvre fille ſe remplir de larmes en me contant ſon aventure; mon intérêt pour elle s'en accrut, & lui en ayant demandé les détails, elle me dit, que ſon frere avoit été maſſacré preſque ſous ſes yeux; que pour elle, elle n'avoit eu que le tems de ſe ſauver à pied, en courant de toutes ſes forces; qu'elle avoit fait ainſi cinquante milles avant de trouver un cheval, & qu'alors elle avoit les pieds tout en ſang. D'ailleurs elle n'étoit pas dans le beſoin & ne ſentoit pas le poids de la miſere: c'eſt un fardeau inconnu en Amérique. Etrangeres, fugitives, ces deux ſœurs infortunées avoient trouvé du ſecours. Le logement, la nourriture, ſont des choſes dont on ne manque jamais dans ce pays; les vêtemens ſont plus difficiles à ſe procurer, parce que toutes les étoffes ſont très cheres, mais elles tâchoient d'y ſubvenir par

Digitized by Google

leur travail. Je leur donnai un louis pour s'acheter quelque petite parure; mes Aides-de-Camp à qui je confiai ſur le champ ce que je venois d'apprendre, leur donnerent auſſi, & cette petite munificence fut bientôt connue de la maîtreſſe de la maiſon, qui conçut beaucoup d'eſtime pour nous, & parut très repentante d'avoir eu tant de répugnance à tuer ſes poulets.

Le 5, je partis à neuf heures, & j'allai tout d'une traite à Fishkill où j'arrivai à deux heures & demie, après avoir fait vingt-quatre milles dans de très mauvais chemins. Je deſcendis à la taverne de M. *Boerom* que je reconnus être la même où j'avois logé deux ans auparavant, & qui étoit tenue alors par Madame Egremont: je trouvai la maiſon changée à ſon avantage, & j'y fis un très bon dîner. Je paſſai la riviere du nord à l'entrée de la nuit, & j'arrivai à ſix heures à *Newborough*, où je trouvai M. & Madame Washington, le Colonel *Tighman*, le Colonel *Humphreys* & le Major *Walker*. Le quartier général de Newborough conſiſte dans une ſeule maiſon, & cette maiſon qui eſt conſtruite à la hollandoiſe, n'eſt ni vaſte ni com-

Digitized by Google

mode. La plus grande piece qu'elle contienne, qui eſt celle où ſe tenoit la famille du propriétaire, & dont le général Washington a fait ſa ſalle à manger, eſt à la vérité aſſez ſpacieuſe, mais elle a ſept portes & une ſeule fenêtre. La cheminée ou, pour mieux dire, la plaque de la cheminée eſt contre la muraille, de ſorte qu'il n'y a dans le fait qu'un tuyau de cheminée, & que le feu eſt dans la chambre même. Je trouvai en arrivant la compagnie raſſemblée dans une aſſez petite piece qui ſervoit de *parloir*. A neuf heures on ſervit le ſouper, & lorſqu'il s'agit de s'aller coucher, je reconnus que la chambre où le Général me conduiſit, étoit préciſément ce même parloir où il venoit de faire tendre un lit de camp. Le lendemain matin, nous nous raſſemblâmes à dix heures pour déjeûner, & pendant ce tems-là on replia le lit de camp, & ma chambre redevint ſalle de compagnie pour toute l'après-dînée; car les mœurs américaines ne permettent pas de laiſſer un lit dans l'endroit où on reçoit du monde, ſur-tout lorſqu'il y a des femmes. La petiteſſe de la maiſon & la gêne où je voyois que M. & Madame Washington s'étoient mis pour

Digitized by Google

me recevoir, me firent appréhender que M. de Rochambeau qui avoit dû partir un jour après moi, ne fit la même diligence que j'avois faite, & n'arrivât à Newborough le jour même où j'y séjournois. Je pris donc le parti d'envoyer au-devant de lui jusqu'à Fiskill pour l'engager à y coucher. Ma précaution ne fut pas inutile, car mon exprès le trouva déja arrivé au *Landing* (1); il y coucha, & ne nous joignit que le lendemain matin au moment où je partois. La journée de mon séjour se passa ou à table ou en conversation. Le Général *Hand*, le Colonel *Ried*, du New-Hampshire & le Major *Graham* vinrent dîner avec nous. Je pris congé, le 7, du Général Washington: on n'aura pas de peine à croire que cette séparation fut douloureuse pour moi; mais je me souviens avec trop de plaisir du véritable attendrissement qu'elle lui causa, pour n'en pas faire mention. Le Colonel Tighman monta à cheval avec moi pour me faire voir, chemin faisant, les barraques qui servent de quartier d'hiver à l'armée américaine: elles n'étoient pas encore

(1) *Landing*, lieu de débarquement. Ce mot vient de *to land*, débarquer, prendre terre.

Digitized by Google

totalement finies, quoique la saison fût déja avancée & le froid très rigoureux; au reste, elles sont spacieuses, saines & bien construites; elles consistent dans un rang de *Lug-houses*, contenant deux chambres, habitées chacune par huit soldats au complet, ce qui fait communément cinq ou six hommes effectifs; un second rang de pareilles barraques est destiné seulement aux bas-officiers. Ces barraques sont placées au milieu des bois, sur le penchant des collines & à portée de l'eau; comme on s'attache à choisir un endroit sain & convenable, l'armée se trouve sur plusieurs lignes qui ne sont pas exactement paralleles entr'elles. Une chose qui paroîtra surprenante en Europe, c'est que ces barraques sont construites sans qu'on y emploie un seul morceau de fer, pas même des cloux; ce qui rendroit l'ouvrage long & difficile, si les Américains n'étoient pas très adroits à travailler le bois. Après avoir vu les barraques, je regagnai le grand chemin; mais ayant passé devant la maison du Général Gates, la même que le Général Knox habitoit en 1780, je m'y arrêtai le tems de faire une visite de politesse. Le reste du jour, j'eus très beau tems. Il fallut faire

Digitized by Google

repaître & repoſer mes chevaux dans une auberge qui appartient au Town-ship appellé *Cheſter*. Je ne trouvai dans cette auberge qu'une femme qui me parut bonne & honnête, & qui avoit des enfans charmans. Cette route eſt peu peuplée, mais on y forme tous les jours de nouveaux établiſſemens. Avant d'arriver à Cheſter, j'avois paſſé ſur un pont de bois, une creek appellée *Murder's-River*, qui ſe jette dans la riviere du nord, au-deſſus de New-Windſor au-delà de Cheſter; je côtoyai toujours un *ridge* de montagnes, qui ſépare ce pays du *Clove*. Warwick où je couchai, aſſez gros lieu pour un pays qui eſt encore ſi ſauvage, eſt ſitué à douze milles de Cheſter & à vingt-huit milles de Newborough: j'y logeai dans une très bonne auberge tenue par M. Smith, le même chez qui j'avois couché deux ans auparavant à Cockeat où il tenoit alors une auberge fort inférieure à celle-ci. L'armée américaine ayant, depuis deux ans, ſes quartiers d'hiver près de Weſt-pointe, M. Smith avoit jugé avec raiſon que le chemin ſeroit plus fréquenté que celui de Paramus, & il avoit loué cette auberge d'un M. *Beard*, chez qui je m'arrêtai le lendemain

pour déjeuner. La maiſon lui avoit été cédée avec quelques meubles, & il avoit de plus cent cinquante acres de terre qui en dépendoient, & pour le tout, il payoit par an ſoixante-dix pounds, à-peu-près cent piſtoles. J'eus tout lieu d'être content & de l'ancienne connoiſſance, & du nouvel établiſſement.

Le lendemain 7, je partis avant déjeûner; la neige me prit dès que je fus à cheval, & ne ceſſa de tomber que lorſque je fus arrivé à Beard's-tavern. Cette maiſon n'étoit pas à beaucoup près ſi bonne que l'autre, mais on travailloit à l'augmenter. Je demandai à M. Beard, qui eſt Irlandois de nation, pourquoi il avoit quitté ſa bonne maiſon de Warwick pour tenir auberge dans celle où je le voyois: il me repondit que c'étoit un établiſſement qu'il formoit pour ſon gendre, & que, lorſqu'il l'auroit miſe en bon état, il retourneroit dans ſa maiſon de Warwick. Ce M. Beard avoit vécu long-tems à New-York où il avoit été marchand & avoit même vendu des livres; ce que j'eus occaſion d'apprendre, ayant trouvé quelques bons livres chez lui, entr'autres, l'*Human-Prudence* que je lui

Digitized by Google

achetai. La neige ceſſa vers midi, & le tems s'adoucit ; mais, dans l'après-midi, elle revint par bouffée : j'en fus dédommagé par le belle effet que produiſit, au milieu des nuages, le ſoleil couchant dont la lumiere ſe réfléchiſſoit à l'orient, & faiſoit une eſpece de parélie. Vers le ſoir, le tems devint très froid. J'arrivai à *Suſſex* une heure avant la nuit, & je logeai chez M. *Willis*. Comme le feu n'étoit pas encore bien allumé dans la chambre qui m'étoit deſtinée, j'entrai dans le *parloir* où je trouvai pluſieurs particuliers qui paroiſſoient s'être raſſemblés là pour traiter de quelques affaires ; ils avoient déja, ſelon l'uſage, bu une bonne quantité de grog, & l'un d'eux, appellé M. *Archibald-Stewart*, s'en ſentoit un peu. La converſation s'établit entre nous : M. *Poops*, ci-devant Aide-de-Camp du Général *Dikinſon*, & maintenant riche propriétaire dans les Jerſeys, ayant appris que j'allois à Bethléem (1)

(1) Bethléem eſt une eſpece de colonie fondée par les *Freres Moraves*, apellés ſouvent *Herrenhutter*. C'étoit pour voir cet établiſſement, & en même tems la ville d'*Eaſton*, & la haute Delaware, que j'avois quitté la route ordinaire, qui conduit de New-Windſor à Philadelphie.

ou,

bu, en ayant jugé par les informations que je prenois sur les chemins, me proposa très obligeamment de venir le lendemain coucher chez lui. Son habitation est sur les bords de la Delaware, à vingt-six milles de Suffex, à treize mille d'Easton, & à vingt-quatre milles de Bethléem. J'eus d'abord quelque répugnance à accepter, par la crainte qu'on a toujours, en pareil cas, de gêner ou d'être gêné. Cependant il insista si vivement & m'assura si souvent que je ne trouverois pas d'auberge, que je promis en quelque facon d'aller le lendemain coucher chez lui. Ces Messieurs, & lui en particulier me donnerent tous les renseignemens dont j'avois besoin. Je voulois voir le *Moravian-Mill* (1), village situé sur le chemin d'Easton à quatre milles au-delà de Suffex; il m'adressa à un M. *Calver* qui tient là une espece d'auberge. Ces Messieurs partirent, & je passai une soirée fort agréable, près d'un bon feu, & me félicitant de n'être pas exposé au froid très rigoureux qu'on sentait dès qu'on sortoit de la maison. Je fus aussi très content

(1) Le moulin des Moraves : c'est une propriété qu'ils ont acquise dans le voisinage de Bethléem.

de mon hôte M. Willis qui me parut un galant homme & de bonne converſation. Il eſt né à Elizabeth-Town, & n'eſt établi à Suſſex que depuis ſeize ans. C'eſt ainſi que la population remonte dans l'intérieur des terres, & va chercher des pays nouveaux.

Le 8 je partis un peu avant neuf heures: il faiſoit encore très froid, & les chemins étoient couverts de neige & de glace; mais en nous éloignant du *Ridge*, pour tourner vers l'oueſt, & deſcendant des hautes montagnes ſur des collines plus baſſes, nous trouvâmes la température plus chaude, & enſuite la terre entierement découverte. J'arrivai vers onze heures & demie au *Moravian-Mill*, & m'étant arrêté chez M *Galver*, j'appris que j'y avois été annoncé par M. Poops, & qu'on y avoit préparé notre déjeûner. Cette nouvelle attention de ſa part m'encourageoit encore plus à accepter ſes offres pour la ſoirée. Dès que nous eûmes déjeûné, M. Calver, qui nous avoit traité avec un empreſſement & un reſpect, plus allemand qu'américain, nous ſervit de guide & nous mena d'abord au moulin à ſcie. C'eſt le plus

beau & le mieux entendu que j'aie vu: un ſeul homme ſuffit pour diriger l'ouvrage; les mêmes roues qui font mouvoir les ſcies ſervent auſſi à conduire les troncs d'arbres de l'endroit où on les dépoſe juſqu'à l'attelier, ce qui fait une longueur de vingt-cinq à trente toiſes: ils ſont placés ſur un traîneau, lequel gliſſant ſur une couliſſe, eſt tiré par une corde qui ſe roule & ſe déroule ſur l'axe même de la roue. Les planches ſe vendent ſix shellings (à-peu-près 4 livres 10 ſols) le cent; ſi on fournit le bois, on paie la moitié moins; alors la planche ne revient pas à deux liards. Ce moulin eſt près de la chûte d'un étang qui lui fournit de l'eau. On a creuſé aſſez profondément dans un roc de Schiſte pour former le canal qui conduit l'eau au moulin à farine. Celui-ci a été bâti à une portée de fuſil au-deſſus du premier; il eſt très beau & conſtruit ſur le même plan que celui de Madame Bowling à Petersburg, mais il n'eſt pas ſi grand. Du moulin je me rendis à l'égliſe; c'eſt un bâtiment quarré qui renferme auſſi le logement du Miniſtre. Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que le lieu où ſe fait

l'office, & qu'on doit appeller proprement l'église, eſt au premier étage; elle reſſemble aſſez à celle des Presbitériens, excepté qu'il y a un orgue & quelques tableaux de piété. Ce lieu de prière, ſingulierement placé, me rappelle un aſſez bon conte que j'ai entendu faire à Boſton. On y célébroit autrefois le ſervice divin dans un temple, où les fideles n'étoient pas, à la vérité, raſſemblés au premier étage. mais qui contenoit auſſi le logement du Miniſtre, & des caves en ſouterrain. Le Paſteur, très ſavant homme d'ailleurs, outre ſes fonctions ſpirituelles faiſoit auſſi quelque commerce; il vendoit du vin, c'eſt-à-dire, qu'il en ſortoit de ſa cave & qu'il n'y en entroit jamais. Un negre fort ſimple qui le ſervoit, avoit coutume de dire que ſon maître étoit un grand ſaint, car il l'employoit tous les ans à rouler dans ſa cave quantité de pieces de cidre; & quand il avoit prêché & prié quelques dimanches de ſuite ſur ce cidre, il ſe trouvoit enſuite que c'étoit du vin.

Au ſortir de l'égliſe j'apperçus M. Poops qui s'étoit donné la peine de venir au-devant de moi;

il n'y avoit plus moyen de reculer; d'ailleurs j'étois déjà tout réſigné. Nous montâmes à cheval enſemble, & après avoir paſſé par une vallée aſſez fertile où l'on voit de belles fermes, hollandoiſes pour la plupart, & des champs très bien cultivés, j'arrivai vers la fin du jour à ſon domicile. C'eſt un charmant établiſſement qui conſiſte en mille acres de terre, dont la plus grande partie en culture; un beau moulin à farine, un autre à ſcie, & une diſtillerie. On conclura aiſément que l'homme qui habite là ne doit pas s'ennuyer. Le manoir eſt petit, mais propre & joli. Il me conduiſit daus le parloir, où je trouvai Madame Poops ſa femme, Madame Scotland ſa belle-mere, & M. Scotland ſon beau-frere. Madame Poops eſt d'une figure agréable, quoique un peu flétrie par l'habitude d'une mauvaiſe ſanté; ſon maintien eſt parfait & ſa converſation eſt aimable. La ſoirée ſe paſſa très bien, moitié à cauſer, moitié à jouer, car Madame Poops me donna

(1) On paie à ce moulin 35 shellings pour faire moudre cent boisseaux de bled; ce qui revient à 20 ou 22 sols le setier, à-peu-près le même prix qu'on donne en France.

une leçon de *Bagamon* & je lui en donnai une de *Trictrac*. Je m'entretins auſſi avec M. Scotland, jeune homme âgé de 26 ans ſeulement, mais qui a fait trois compagnes, comme Capitaine d'artillerie, & qui eſt maintenant homme de loi, déja très employé. On ſait que c'eſt en Amérique l'état le plus conſidéré & le plus lucratif. Il me dit que pour une ſimple conſultation on lui payoit ordinairement quatre dollards, ou même un *half-joe*, (42 livres de notre monnoie); de plus, quand l'action eſt commencée, on paye encore autant pour chaque *writ*, ou chaque *deed;* c'eſt-à-dire, pour chaque acte ou chaque écriture; car en Amérique les Avocats ſont en même tems Procureurs & Notaires. J'eus auſſi beaucoup de plaiſir à cauſer avec M. Poops, qui eſt un homme bien élevé, inſtruit, actif, & conduiſant différentes affaires où il porte beaucoup d'intelligence. Il fut employé dans le *Commiſſariat*, lorque le Général *Green* étoit Quartier-Maître-Général, & il fit alors de grandes *exertions* (1) pour nourrir l'ar-

(1) *Exertions* eſt un terme très usité en anglois, & auſſi très

mée; auſſi a-t-il été fort en butte aux Torys, au point qu'il a été obligé pendant long-tems d'être armé dans ſa maiſon & de ſe barricader toutes les nuits. Le ſouper fut auſſi agréable que la partie de la ſoirée qui l'avoit précédé. Les Dames ſe retirerent à onze heures, & nous reſtâmes à table juſqu'à minuit. Le frere de M. Poops arriva comme nous étions au deſſert, il me parut auſſi avoir de l'eſprit; il a été marié en Virginie, où il avoit épouſé une fille du Colonel *Fims*, lequel avoit épouſé une de ſes ſœurs. Il eſt maintenant veuf.

Le lendemain, 10 Décembre, je déjeûnai avec les Dames, & je partis à dix heures & demie; M. Poops voulant m'accompagner juſqu'à *Eaſton*, où il avoit envoyé dire qu'on me préparât à dîner; j'aurois mieux aimé ſuivre mon uſage ordinaire, qui eſt de ne faire mon repas qu'à la fin de la journée; mais il falloit bien payer par un peu de complaiſance toutes les politeſſes que j'avois reçues. A deux milles de la maiſon de M. Poops

expreſſif; il ſignifie l'induſtrie & l'activité qu'on met à toutes les affaires difficiles.

nous passâmes à gué une petite riviére; enſuite nous voyageâmes dans un pays agréable & bien cultivé. Quelques milles avant d'arriver à Eaſton, nous nous trouvâmes ſur une hauteur d'où l'on découvre beaucoup de pays, & entr'autres une chaîne de montagnes que M. Poops nous fit remarquer; c'eſt une partie de celle qui traverſe toute l'Amérique du ſud au nord. Il nous fit obſerver deux eſpeces de *hiatus* qui reſſemblent à deux grandes portes ou deux grandes fenêtres; l'un eſt une trouée par laquelle paſſe la Delaware, en perçant la montagne; l'autre eſt un *gap* ou *col* qui conduit de l'autre côté des montagnes, & par où paſſe le chemin qui mene à *Vioming*; chemin devenu célebre par la marche du Général Sullivan en 1779. (1). Avant d'arriver à Eaſton,

(1) *Voyez* le premier Journal, à l'endroit où l'Auteur rend compte de ſes entretiens avec le Général Schuyler. De quelque maniere que ſe fit cette expédition, qui eut lieu en 1779, après l'évacuation de Philadelphie & la diverſion opérée par l'eſcadre de M. le Comte d'Eſtaing, la plus grande difficulté à ſurmonter conſiſtoit dans une longue marche qu'il falloit exécuter à travers des bois, des marais, des déſerts, portant toutes ſes proviſions ſur des bêtes de ſomme, & étant ſans ceſſe expoſé aux attaques des Sauvages.

nous paſsâmes ſur des *fery-boats*, la branche orientale de la Delaware ; car cette ville eſt ſituée dans la fourche que forment les deux branches de la riviere : elle eſt aſſez jolie quoique peu conſidérable ; il y a toute apparence qu'elle s'agran-

L'inſtruction que le Général Sullivan donna à ſes Officiers, l'ordre de marche qu'il preſcrivit à ſes troupes, & la diſcipline qu'il sut y maintenir, feroient honneur aux Généraux les plus expérimentés, tant anciens que modernes. On peut assurer que le Journal de cette expédition ne perdroit rien à être placé à côté de la retraite des Dix-Mille, avec laquelle il auroit beaucoup de rapports, ſi l'on pouvoit comparer des manœuvres dont l'attaque eſt le but, avec celles qui n'ont d'autre objet que le ſalut d'un corps abandonné. Le Général Sullivan, après une marche de plus d'un mois, parvint, ſans avoir éprouvé aucun échec, au camp retranché, qui étoit le dernier asyle des Sauvages : il les attaqua & fut reçu avec beaucoup de courage ; la victoire ſeroit même reſtée indéciſe, ſi les Sauvages, qui avoient perdu un grand nombre de leurs Chefs dans le combat, (ce qui ne manque jamais de les intimider) n'avoient pris le parti de ſe retirer pendant la nuit. On détruiſit leurs habitations & leurs maiſons, & depuis ils ne ſe ſont pas remontrés. Quelque légère & inſuffiſante que ſoit l'idée qu'on a pu donner de cette campagne, peut-être ſuffira-t-elle pour que les militaires européens apprennent avec quelqu'étonnement que le Général Sullivan étoit, en 1775, Avocat, ou homme de Loi, & que, dès l'année 1780, il avoit quitté l'armée pour reprendre cette profeſſion. Il eſt à préſent Gouverneur du New-Hampshire.

dira à la paix, lorſque les Américains ne craignant plus les Sauvages, cultiveront de nouveau les terres fécondes qui ſe trouvent entre la *Suſquehanah* & la Delaware. M. Poops me conduiſit à l'auberge de M. Smith : ce M. Smith eſt à-la-fois aubergiſte & homme de loi (*Lawer*). Il poſſede une jolie bibliotheque ; & ſon fils que M. Poops me préſenta à mon arrivée, me parut un jeune homme inſtruit & bien élevé. Je le priai à dîner avec nous, ainſi qu'un autre jeune homme qui étoit en penſion chez lui ; ce dernier étoit venu de la Dominique où il eſt né, pour achever ſes études parmi les Américains auxquels il paroiſſoit beaucoup plus attaché qu'aux Anglois. Il avoit choiſi Eaſton comme un lieu plus ſalubre & plus paiſible que les autres villes d'Amérique, & il trouvoit dans les leçons & dans les livres de M. Smith, toute l'inſtruction qu'il pouvoit deſirer. Comme j'avois été annoncé, je ne fus pas obligé d'attendre long-tems mon dîner. A trois heures & demie je remontai à cheval ; M. Poops voulut encore m'accompagner l'eſpace d'un mille ou deux, & pour m'y faire conſentir, il prétendit

Digitized by Google

qu'il y avoit une croisée de chemins où je pourrois m'égarer. Enfin nous nous séparâmes, & il me laissa pénétré de reconnoissance pour les politesses dont il m'avoit comblé. Avant de m'éloigner tout-à-fait d'Easton, je m'arrêtai sur une hauteur, où j'admirai pendant quelque tems le coup-d'œil pittoresque qu'offrent les deux branches de la Delaware, & la forme confuse & bisarre des montagnes, à travers lesquelles elles poursuivent leur cours. Lorsque je me fus rassasié de ce spectacle, il me fallut presser ma marche pour arriver à Bethléem avant la nuit : il y avoit onze milles & je les fis en deux heures; cependant je ne pus réussir à arriver de jour. Je n'eus pas de peine à trouver la taverne, car elle est précisément à l'entrée de la ville. Cette taverne a été bâtie aux dépens de la société des Freres Moraves, à laquelle elle servoit autrefois de magasin; elle est très belle & très spacieuse. Celui qui la tient n'en est que le régisseur, & il est obligé de rendre compte aux administrateurs. Comme j'avois dîné, je ne demandai que du thé, mais je commandai un déjeûner pour le lendemain matin à dix heures.

Digitized by Google

L'hôte me dit qu'il avoit un *growſe* ou *heath-hen* (poule de bruyeres), je me le fis bien vîte apporter, car j'avois depuis long-tems une grande curioſité de voir cet oiſeau. Je trouvai que ce n'étoit ni la poule de Pharaon, ni le coq de bruyeres: il eſt à-peu-près de la groſſeur d'un faiſan; mais il a la quene courte & la tête d'un chapon, auquel il reſſemble encore par la forme de ſon corps; ſes pattes ſont garnies de duvet. Cet oiſeau eſt remarquable par deux grandes plumes tranſverſales qu'il porte au-deſſous de la tête; la couleur des plumes du ventre eſt mêlée de blanc & de noir; celle des aîles eſt d'un gris rouge, comme les perdrix griſes. Lorſque le *growſe* eſt roti, ſa chaire eſt noire comme celle du coq de bruyeres, mais elle eſt plus délicate & a plus de fumet.

Je ne pus tirer de grandes lumieres de mon hôte ſur l'origine, les opinions & les mœurs de la ſociété; il me dit que le lendemain je verrois le Miniſtre & les Adminiſtrateurs qui pourroient ſatisfaire ma curioſité. Le 11, je ſortis à 8 heures & demie, avec un Morave entre les mains duquel

mon hôte m'avoit remis. il n'étoit gueres plus instruit, & il me servit seulement de guide. C'est un marin qui se trouve avoir quelques talens pour le dessin, & qui s'amuse à l'enseigner aux jeunes gens ; car depuis la guerre il a renoncé à la mer, quoiqu'il y ait envoyé son fils. Il subsiste d'un petit bien qu'il possede à Reading, mais il vit à Bethléem, où il est en pension chez un particulier ainsi que sa femme. Nous allâmes d'abord voir la maison des *Célibataires* femelles, *Single-Women :* cet édifice est spacieux & bâti en pierres ; il est divisé en plusieurs grandes chambres, toutes échauffées par des poëles ; c'est là que les filles travaillent, les unes à des ouvrages grossiers, tels que la filature du coton, du chanvre & de la laine ; les autres à des ouvrages de goût & même de luxe, tels que la broderie, soit en soie, soit en fil ; elles excellent sur-tout à faire des manchettes, des petits porte-feuilles, des pelottes, à-peu-près comme nos religieuses françoises. La Surintendante de cette maison vint me recevoir : elle est fille de condition & née en Saxe ; son nom est Madame de *Gaslorff ;* mais elle ne se

prévaut pas de ſa naiſſance, & elle parut même étonnée de voir que toutes les fois que nous montions ou deſcendions les eſcaliers, je lui donnois la main. Elle me mena au premier étage où elle me fit entrer dans une vaſte piece à demi voutée & d'une propreté parfaite; c'eſt là que couchent toutes les habitantes de la maiſon; chacune a ſon lit à part, où la plume ne manque pas. Il n'y a jamais de feu dans cette ſalle, & quoiqu'elle ſoit haute & très aérée, on y a pratiqué au plafond un ventilateur ſemblable à ceux de nos ſalles de ſpectacles. La cuiſine n'eſt pas grande, mais elle eſt propre & bien arrangée; on y voit d'immenſes marmites, placées ſur des fourneaux comme dans nos hôpitaux. Les habitantes de la maiſon mangent au réfectoire; elles ont tous les jours de la viande & des légumes: le prix qu'elles payent eſt trois ſhellings & demi par ſemaine, à-peu-près huit ſols par jour; elles n'ont pas de ſouper, & je crois que la maiſon ne fournit à déjeûner que le pain. Cette dépenſe & celle qu'elles peuvent faire pour le chauffage & la lumiere étant prélevées, elles jouiſſent du fruit de leur travail, qui eſt plus que

ſuffiſant pour les entretenir. Cette maiſon a auſſi un lieu de priere, mais il ne ſert que pour celle qu'on fait tous les ſoirs, car les dimanches on va à l'égliſe. Il y a un orgue dans cette chapelle, & j'y vis pluſieurs inſtrumens de muſique ſuſpendus à des cloux. Je quittai Madame de Gaſtorff très content de ſa réception & j'allai à l'égliſe; elle eſt ſimple & ne differe gueres de celle que j'avois vue au *Moravian-Mill.* On y remarque auſſi pluſieurs tableaux de piété. De là je me rendis à la maiſon des hommes célibataires *Single-men.* J'entrai chez l'Intendant de cette maiſon & je le trouvai occupé à copier de la muſique. Il avoit dans ſa chambre un *forte piano* aſſez médiocre, fait en Allemagne. Je lui parlai muſique & je trouvai qu'il étoit non-ſeulement muſicien, mais compoſiteur; de ſorte qu'ayant paſſé avec lui dans la chapelle je le priai de jouer de l'orgue : il joua des caprices dans leſquels il fit entrer beaucoup d'harmonie & de progreſſions de baſſe. Cet homme, dont j'ai oublié le nom, eſt né à New-York, mais il a paſſé ſept ans en Allemagne & il en étoit arrivé récemment. Je le trouvai plus inſtruit que

les autres; cependant ce ne fut pas ſans quelque peine que je tirai de lui les détails ſuivans. Les freres Moraves, dans quelque endroit du monde qu'ils ſe trouvent, vivent ſous le régime de leurs Métropolitains, leſquels habitent en Allemagne. C'eſt de là que les directeurs de la ſociété envoyent des Commiſſaires pour régir les différens établiſſemens qu'elle a formés. Ce ſont les mêmes Métropolitains qui avancent les fonds néceſſaires pour ces établiſſemens: ces fonds rentrent à meſure que les Colonies proſperent; ainſi le revenu des moulins dont j'ai déja parlé, de même que celui des fermes & des manufactures de Bethléem, ſont employés, d'abord à payer les dépenſes de la communauté, & enſuite à rembourſer les intérêts & les fonds des avances faites en Europe. Bethléem, par exemple, poſſede une propriété territoriale achetée par les Moraves d'Europe; cette propriété conſiſte en quinze cens acres de terre qui forment une vaſte ferme, laquelle eſt tenus par un régiſſeur qui en rend compte à la communauté. Si un particulier veut avoir un lot de terre, il faut qu'il l'achete du public; mais

à cette

à cette condition, qu'en cas de défection de la secte, ou d'émigration du lieu, il ne pourra la remettre qu'à la communauté, qui lui remboursera alors ce qu'il aura payé. Quant aux opinions, cette secte est plus près des Luthériens que des Calvinistes; elle differe de ceux-ci en ce qu'elle admet dans les églises, la musique, les images, &c.; & des derniers, en ce qu'elle n'a point d'Evêque & qu'elle est gouvernée par un synode. Quant à la police ou à la discipline, elle a quelque chose de monacale, puisqu'elle recommande le célibat, sans toutes fois l'ordonner, & qu'elle tient les hommes très séparés des femmes. Il y a une maison particuliere pour les veuves dans laquelle je ne suis pas entré. On voit que les deux sexes étant ainsi séparés dans la vie habituelle, il n'existe gueres de ces connexions familliers qui conduisent au mariage; il est même contre l'esprit de cette secte de se marier par inclination. Un jeune homme se trouve-t-il assez aisé pour avoir une maison à lui & pour soutenir une femme & des enfans, il se présente au Commissaire & lui demande une fille; celui-ci lui en propose une, qu'il peut, à

la vérité, ne pas accepter; mais il eſt contre l'uſage qu'on déſigne, qu'on choiſiſſe ſoi-même celle qu'on veut épouſer. Auſſi la Colonie Moravienne ne s'eſt-elle pas multipliée à beaucoup près autant que les autres Colonies américaines: elle eſt compoſée à Bethléem de ſix cens perſonnes à-peu-près, dont plus de moitié vit dans le célibat, & il ne paroît pas qu'elle ait augmentée depuis pluſieurs années. Au reſte on y prend toute ſorte de précautions pour aſſurer la ſubſiſtance des freres; dans les maiſons deſtinées aux célibataires des deux ſexes, il y a des maîtres qui enſeignent différens métiers.

La maiſon des célibataires que je vis en détail, ne differe pas de celle des filles; je ne citerai qu'une ſeule choſe qui m'a paru digne d'être remarquée, c'eſt un moyen très commode qu'ils ont imaginé pour ſe faire éveiller à l'heure où ils veulent ſe lever: tout les lits ſont numérotés, & près de la porte eſt une ardoiſe ſur laquelle tous les numéros ſont enregiſtrés; celui qui veut s'éveiller de bonne heure, comme, par exemple, à cinq heures du matin, ſe contente d'écrire un 5 au-deſſous de ſon

Digitized by Google

numéro; les domeſtiques qui prennent ſoin de la chambre, ſont ſuffiſamment avertis, & le lendemain, à l'heure indiquée, ils vont droit au N°. du dormeur, ſans avoir beſoin de ſavoir ſon nom. Avant de ſortir de cette maiſon, je montai ſur le faîte de l'édifice, où l'on a pratiqué un belveder; de là je pus voir la petite ville de Bethléem & ſes environs: elle eſt compoſée de ſoixante-dix ou quatre-vingt maiſons; il y en a encore quelques-unes qui appartiennent à cette colonie, & qui ſont diſtantes d'un mille ou deux du chef-lieu; elles ſont la plupart aſſez jolies & bâties de pierres. Chaque maiſon a un jardin cultivé avec ſoin. En retournant chez moi, je fus curieux de voir la ferme; je la trouvai aſſez bien arrangée, mais le logement en étoit moins propre & moins bien tenu que dans les fermes angloiſes; c'eſt que les mœurs des Moraves ſont encore tudeſques comme leur langage. Enfin, à dix heures & demie, je rentrai à l'auberge où j'étois attendu par mon coq de bois, deux gelinottes & beaucoup d'autres bonnes choſes, de ſorte qne je fus encore plus content de mon déjeûner que de ma promenade. Je partis à

midi pour aller à vingt milles de là, dans une auberge appellée *Kalf-tavern*; c'eſt une malſon allemande aſſez pauvre & aſſez mal-propre. Nous avions paſſé la branche de l'eſt de la Delaware à un mille de Bethléem: il n'y a ni ville ni village ſur le chemin, mais les bourgs auxquels appartiennent les maiſons que nous vîmes, ſont *Socconock* & *Springfield*. Le 12, je déjeûnai à Montgomery, à douze milles de Kalf-tavern, & paſſant enſuite à White-marsh & à German town, j'arrivai à Philadelphie vers cinq heures après midi.

*A Philadelphie, le 24 Décembre 1782.*

# LETTRE

DE

## M. LE MARQUIS DE CHASTELLUX

A

## M. MADISSON,

*Professeur de Philosophie à l'Université de Williamsburg.*

JE n'ai pas oublié, Monsieur, les engagemens que j'ai pris avec vous à mon départ de Williamsburg; ils me rappellent l'amitié dont vous avez bien voulu m'honorer, & cette flatteuse prévention en ma faveur, qui en étoit la conséquence. Mais je crains d'avoir promis plus que je ne pouvois tenir; du moins ferai-je de bonne foi dans l'espece de banqueroute que je suis obligé de faire: en vous donnant une pleine connoissanee de mes foibles ressources, j'obtiendrai peut-être que vous me jugiez encore avec cette indulgence à laquelle vous m'avez si fort accoutumé. Les objets sur lesquels je comptois plutôt vous demander vos



Digitized by Google

lumieres que vous offrir les miennes, exigeroient de longues & de paiſibles méditations, & depuis que je ſuis parti de Virginie, j'ai toujours voiagé, tantôt par devoir avec les troupes, tantôt pour ſatisfaire ma curioſité qui m'a conduit dans l'eſt de l'Amérique, & juſques dans le New-Hampshire. Mais quand même ma vie auroit été plus tranquille, je n'en aurois pas été peut-être plus en état de remplir vos vues. Mon eſprit aidé, excité par le vôtre, trouvoit près de vous des forces qu'il a perdues depuis; & ſi, dans nos entretiens, j'ai exprimé quelques idées qui ont mérité votre approbation, ce n'eſt pas préciſément à moi qu'elles appartenoient, mais à l'interlocuteur d'un dialogue avec M. Madiſſon. Il faut maintenant que je paroiſſe dans toute ma foibleſſe, & même avec ce déſavantage de plus, que le tems & le loiſir me manquent à-la-fois, non-ſeulement pour rectifier mes penſées, mais même pour les jetter ſur le papier. N'importe, je vais commencer, perſuadé que vous ſuppléerez aiſément à tout ce que je ſerai obligé d'ometre, & que le mérite de cet eſſai, s'il peut en avoir, ſera d'être achevé par vous.

Digitized by Google

Le ſujet le plus fréquent de nos entretiens étoit le progrès que les ſciences & les arts devoient faire en Amérique, & l'influence qu'il ne manqueroit pas d'exercer ſur les mœurs & ſur les opinions. Il ſemble que tout ce qui appartient au gouvernement & à la légiſlation, n'eſt point fait pour entrer dans de pareilles conſidérations; & ſans doute un étranger doit autant qu'il eſt poſſible, éviter de traiter une matiere dont il ne peut être juge compétent. Mais, dans le monde moral comme dans le monde phyſique, rien n'eſt iſolé; nulle cauſe n'agit ſeule & indépendante. Soit que nous conſidérions les beaux arts & les jouiſſances qu'ils produiſent, comme une délicieuſe ambroiſie que les Dieux ont bien voulu partager avec nous, ſoit que nous les regardions comme un poiſon dangereux, cette liqueur, ou bienfaiſante ou funeſte, ſera toujours modifiée par le vaſe qui l'aura reçue. Il eſt donc néceſſaire d'arrêter un moment nos regards ſur la conſtitution politique du peuple américain: mais qu'il me ſoit permis de rappeller ici un principe que j'ai établi & développé ailleurs (1); c'eſt

(1) Voyez le livre de la Félicité publique.

que le caractere, le génie d'un peuple, n'eſt pas uniquement le produit du gouvernement qu'il a adopté, mais des circonſtances dans leſquelles ce peuple s'eſt formé. Locke, & après lui, Rouſſeau ont obſervé que l'éducation des hommes devoit commencer dès le berceau, c'eſt-à-dire au moment où les premieres habitudes ſont contractées; il en eſt de même des États. Longtems on put reconnoître dans les Romains riches & puiſſans les mêmes brigands que Romulus avoit raſſemblés pour les faire vivre de rapine; & de nos jours, les François dociles & policés, peut-être juſqu'à l'excès, conſervent encore les traces de l'eſprit féodal, tandis que les Anglois, au milieu des clameurs contre l'autorité royale, laiſſent toujours appercevoir un reſpect pour la Couronne, qui rappelle l'époque de la conquête & le gouvernement des Normands. Ainſi *tout ce qui eſt, participe de ce qui a été*; & pour bien connoître un peuple, il ne faut pas moins étudier ſon hiſtoire que ſa légiſlation. Si donc on veut ſe faire une idée de la république américaine, il ne faut pas confondre les Virginiens qu'un eſprit auſſi guerrier que mercan-

Digitized by Google

tile, auſſi ambitieux que ſpéculatif, a conduit ſur le continent, avec les nouveaux Anglois qui doivent leur origine à l'enthouſiaſme religieux; il ne faut pas croire trouver préciſément les mêmes hommes en Penſylvanie, où les premiers colons ne ſongeront qu'à peupler & à cultiver les déſerts, & dans la Caroline méridionale où la production de quelques denrées privilégiées fixe l'attention générale ſur le commerce extérieur, & établit des connexions néceſſaires avec l'ancien monde. Obſervons en paſſant que l'agriculture qui fut l'occupation des premiers colons, n'étoit pas un moyen ſuffiſant de les aſſimiler les uns aux autres, parce qu'il eſt des genres de culture qui tendent à maintenir l'égalité des fortunes, & d'autres qui tendent à les détruire.

En voilà aſſez pour prouver que les mêmes principes, les mêmes opinions, les mêmes habitudes ne peuvent pas ſe rencontrer dans les treize Etats-Unis, quoiqu'ils ſoient tous ſoumis à-peu-près au même gouvernement; car quoique toutes leurs conſtitutions ne ſoient pas pareilles, c'eſt par-tout un gouvernement démocratique, & un gouverne-

Digitized by Google

ment de *repréſentation*, où le peuple donne ſon ſuffrage par ſes Délégués. Mais ſi nous voulons négliger les nuances qui diſtinguent entr'eux ces peuples confédérés, ſi nous n'enviſageons les treize Etats que comme une ſeule nation, nous obſerverons qu'elle doit conſerver longtems l'impreſſion des circonſtances qui l'ont conduite à la liberté. Tout philoſophe qui connoît les hommes & qui a étudié les reſſorts qui les font mouvoir, doit être convaincu que, dans la révolution préſente, les Américains ont été guidés par deux principes, tandis qu'ils croyoient peut-être n'obéir qu'à un ſeul. Il diſtinguera dans leur légiſlation, dans leurs opinions, un principe *poſitif* & un principe *négatif*. J'appelle principe poſitif tout ce que la ſeule raiſon pouvoit dicter, dans un tems auſſi éclairé que celui-ci, à des peuples qui choiſiſſoient l'eſpece de gouvernement qui leur convenoit le mieux; j'appelle principe négatif tout ce qu'ils ont fait par oppoſition aux loix & aux uſages d'une puiſſance ennemie, pour laquelle ils avoient contracté une juſte averſion. Frappé des inconvéniens dont le gouvernement d'Angleterre

offroit l'exemple, on s'eſt tourné du côté oppoſé, & on a cru qu'on ne pourroit jamais s'en trop écarter. C'eſt ainſi qu'un enfant qui a rencontré un ſerpent dans ſon chemin, ne ſe contente pas de l'éviter, & fuit bien au-delà de l'endroit où il ſeroit à l'abri de ſes morſures. En Angleterre, un parlement ſeptennal invite le Roi à acheter une majorité ſur laquelle il peut compter pour longtems; les aſſemblées américaines ſeront donc annuelles: de l'autre côté de la mer, le pouvoir exécutif, trop libre dans ſon action, échappe ſouvent à la ſurveillance de l'autorité légiſlative; ſur ce continent, tout Officier, tout Miniſtre du peuple ſera ſous la dépendance immédiate des aſſemblées, de ſorte que le premier ſoin qu'il aura en entrant en place, ſera de rechercher la faveur populaire pour une nouvelle élection: chez les Anglois, les emplois donnent, procurent des rangs & des richeſſes, & élevent ſouvent trop haut ceux qui en ſont revêtus; chez les Américains, les offices, ne donnant ni argent ni conſidération, ne ſeront à la vérité ni brigués ni achetés; mais ils ſeront ſi peu eſtimés que ſouvent les meilleurs d'entre les

territoriale eſt ſi aiſée à acquérir, que tout ouvrier, en état de travailler de ſes mains, peut être regardé comme un homme qui ſera bientôt propriétaire. Mais l'Amérique peut-elle reſter longtems dans cette ſituation ? & le régime qu'elle avoit dans ſon enfance, lui conviendra-t-il, à préſent quelle a pris la robe virile?

Voici, Monſieur, une queſtion délicate que je ne peux faire qu'à un philoſophe tel que vous. En établiſſant chez eux un gouvernement purement démocratique, les Américains avoient-ils un véritable amour de la démocratie? Et s'ils ont voulu que les hommes fuſſent égaux, n'eſt-ce pas ſeulement, parce que, par la nature des choſes, ils l'étoient à-peu-près parmi eux? Car pour que le gouvernement populaire exiſte dans toute ſon intégrité, il ne ſuffit pas de n'admettre ni rang, ni nobleſſe; la richeſſe établit toujours des differences marquées & d'autant plus grandes qu'il n'en exiſte pas d'autres. Or tel eſt le bonheur actuel de l'Amérique, qu'il ne s'y trouve pas de pauvres, que chacun y jouit d'une certaine aiſance & d'une certaine indépendance; & que ſi quelques particuliers en ont

Digitized by Google

obtenu une moindre proportion que les autres, ils ſont tellement entourés de reſſources, qu'on voit plutôt leur état futur que leur état préſent. Telle eſt cette tendance générale à un état d'égalité, que les mêmes jouiſſances qui par-tout ailleurs ſeroient regardées comme ſuperflues, ſont conſidérées ici comme néceſſaires. C'eſt ainſi que le ſalaire d'un ouvrier ne doit pas ſeulement repréſenter ſa ſubſiſtance & celle de ſa famille, mais encore les meubles, propres & commodes de ſa maiſon, le thé & le café que prendra ſa femme, & la robe de ſoie qu'elle mettra toutes les fois qu'elle ſortira de chez elle; & c'eſt-là une des principales cauſes de cette cherté de la main-d'œuvre qu'on attribue généralement au manque de bras. Maintenant, Monſieur, ſuppoſez que l'accroiſſement de la population réduiſe l'état de vos artiſans à celui qu'ils ont en France & en Angleterre, croyez-vous que vos principes ſoient aſſez démocratiques, pour que les propriétaires & les gens aiſés les regardent encore comme leurs égaux?... J'irai plus loin, dans la confiance que la juſteſſe de votre jugement rectifiera tout ce que vous trouverez de trop ſubtil ou

de trop ſpéculatif dans mes idées. Je vous demanderai donc ſi, croyant avoir la démocratie la plus parfaite, vous ne ſeriez pas parvenu inſenſiblement au point d'en être plus éloigné que toute autre république. Rappellez-vous que, lorſque le ſénat romain fut obligé de renoncer à ſes principes tyranniques, il crut en effacer juſqu'à la trace, en rendant les honneurs conſulaires acceſſibles aux plébéïens. Alors cette claſſe nombreuſe & longtems opprimée ſe trouva relevée par le ſeul eſpoir qui étoit ouvert à un petit nombre de ceux qui la compoſoient. Ils reſterent pauvres pour la plupart, mais ils ſe conſoloient en diſant, *nous pouvons devenir Conſuls*. Obſervez maintenant que, dans la forme actuelle de votre gouvernement, vous n'avez pas attaché aſſez de grandeur & de dignité à aucune place, pour qu'elle puiſſe illuſtrer ceux qui la rempliſſent; bien moins encore la claſſe entiere dont ils ſont tirés. Vous avez rejetté loin de vous toute diſtinction héréditaire, mais en avez-vous aſſez donné de perſonnelles? avez-vous réfléchi que ces diſtinctions, loin d'être moindres que celles qui avoient lieu parmi les

Grecs

Grecs & les Romains; devoient plutôt les surpasser? La raison en est bien simple; l'effet des honneurs & des distinctions est d'autant plus marqué, qu'il agit sur un plus grand nombre d'hommes assemblés. Lorsque Cneïus Duillius, en revenant de souper, étoit reconduit chez lui au son des instrumens, toute la ville de Rome en étoit témoin: accordez les mêmes honneurs au Gouverneur Trumbull (1); il y aura tout au plus à Lebanon trois maisons qui entendront la symphonie. Enfin il faut que les hommes soient mus par quelque principe; & ne vaut-il pas mieux que ce soit par la vanité que par l'intérêt? Je crois que l'amour de la patrie sera toujours un puissant moyen; mais ne vous flattez pas qu'il existe longtems avec la même vivacité. Les plus grands efforts de l'ame, comme ceux du corps, sont dans la résistance, & il en peut arriver de l'État comme

(1) M. *Trumbull*, Gouverneur du Connecticut, habite la ville de *Lebanon*, qui occupe une lieue de pays, & où il n'y a pas six maisons qui soient à moins d'un demi-quart de lieue de distance les unes des autres.

des opinions, auxquelles on ceſſe d'être attaché lorſqu'elles ne ſont pas conteſtées.

Voilà, Monſieur, bien des objets qui viennent de paſſer ſous nos yeux. Nous n'avons fait que les appercevoir, mais pour les mieux diſtinguer, il faudroit des yeux plus perçans que les miens. Vous tenez le téleſcope ; appliquez y vos regards & vous en ferez bon uſage. Ma tâche ſera remplie ſi je puis ſeulement vous prouver qu'ils ne ſont pas étrangers à mon ſujet. Je dirai donc que pour ſavoir à quel point, & ſur quel principe vous devez admettre les ſciences & les arts dans votre nation, il faut connoître d'abord quelle eſt ſa tendance naturelle ; car on peut diriger le cours des fleuves, mais non pas les faire remonter vers leur ſource. Or, pour connoître la tendance naturelle d'une nation, il faut examiner non-ſeulement ſa légiſlation actuelle, mais encore les oppoſitions qui peuvent exiſter entre le gouvernement & les préjugés, entre les loix & les habitudes ; enfin la réaction que ces moteurs différens peuvent exercer les uns ſur les autres. Dans le cas préſent, par exemple, il eſt impor-

Digitized by Google

tant de prévoir à quel point la démocratie prévaudra en Amérique, & ſi l'eſprit de cette démocratie tend à l'égalité des fortunes, ou ſeulement à l'égalité des rangs. Il eſt triſte d'avouer que c'eſt à une très grande inégalité dans la diſtribution des richeſſes que les beaux arts doivent leurs époques les plus brillantes. Au tems de Periclès, des tréſors immenſes furent concentrés dans Athènes, ſans qu'ils y trouvaſſent un emploi préparé: ſous le regne d'Auguſte, Rome dut aux dépouilles du monde l'acquiſition des beaux arts; ſi les beaux arts furent jamais bien naturaliſés à Rome; & ſous celui des Jules & des Léon X. le faſte & les richeſſes eccléſiaſtiques, pouſſés au plus haut dégré, enfanterent les prodiges de cet âge fameux. Mais ces époques célebres dans l'hiſtoire des arts ſont celles de leur naiſſance ou de leur renaiſſance, & de pareilles conditions ne ſont pas néceſſaires pour les maintenir dans l'état floriſſant & proſpère auquel il ſont parvenus. Il en eſt une pourtant que nous n'avons pas indiquée & qui paroît indiſpenſable, tant pour les conſerver que pour les établir. Les arts, n'en doutons point,

ne peuvent fleurir qu'au milieu d'un grand nombre d'hommes raſſemblés. Il leur faut de grandes villes; il leur faut des Capitales. L'Amérique en a cinq qui paroiſſent prêtes à les recevoir dans leur ſein: vous les nommerez vous-même: Boſton, New-York, Philadelphie, Baltimore & Charles-Town. Mais ce ſont des ports de mer. Le commerce, on ne peut le diſſimuler, a plus de magnificence que de goût; il paye plutôt les artiſtes qu'il ne les encourage..... Ce ſont deux grandes queſtions à réſoudre, ſavoir ſi les grandes villes ſont utiles ou nuiſibles à l'Amérique, & s'il eſt à ſouhaiter que les villes de commerce ſoient des villes capitales. Peut-être croira-t-on avoir decidé la premiere par cette ſeule réflexion, que la vie rurale eſt celle qui convient le plus aux hommes, qui contribue le plus à leur bonheur, & a la conſervation de la vertu, ſans laquelle il n'y a pas de bonheur. Mais il faut ſe ſouvenir que cette même vertu, ces heureuſes diſpoſitions, ces paiſibles amuſemens dont on jouit à la campagne, ſont ſouvent une acquiſition faite à la ville. Si la nature n'eſt rien pour celui qui n'a pas appris à l'obſerver,

Digitized by Google

la retraite eſt ſtérile pour l'homme qui n'a pas d'inſtruction; or, cette inſtruction, c'eſt à la ville qu'il faut l'aller prendre. Ne confondons point l'homme retiré à la campagne avec l'homme élevé à la campagne. Le premier eſt le plus parfait de ſon eſpece, & quelquefois le ſecond mérite à peine de lui appartenir. En un mot, il faut une éducation, je dis plus, il faut avoir vécu avec un certain nombre d'hommes, pour ſavoir bien vivre dans ſa propre famille. Me contenterai-je, pour abréger, de vous exprimer mes ſouhaits? Je voudrois qu'autant qu'il ſeroit poſſible, chaque état de l'Amérique eût une capitale qui fût le ſiége du gouvernement; mais non pas une ville de commerce. Je voudrois que cette capitale fût placée au centre de la République; de façon que tout citoyen aſſez riche pour ſoigner l'éducation de ſes enfans & pour goûter les plaiſirs de la ſociété, pût l'habiter quelques mois de l'année, ſans y faire ſon unique domicile, ſans renoncer à ſa précieuſe campagne. Je voudrois qu'à une petite diſtance, mais plus grande ſeulement que celle qui ſépare Cambridge de Boſton,

on établît une Univerſité, où le droit civil & public & toutes les hautes ſciences, fuſſent enſeignées, dans un cours d'étude qu'on ne commenceroit qu'à quatorze ans & qui ne dureroit que trois ans. Je déſirerois encore que dans cette capitale & dans ſon annexe, fût conſervé, comme le feu ſacré, le véritable eſprit national; c'eſt-à-dire, celui qui s'allie parfaitement avec la liberté & le bonheur public. En effet, il ne faut pas ſe flatter de modifier à ſon gré les villes marchandes. Le commerce eſt plus ami de la liberté individuelle que de la liberté publique; il ne fait pas de diſtinction entre citoyens & étrangers. Une ville de commerce eſt un réceptacle commun où chacun porte ſes mœurs, ſes opinions & ſes habitudes, & ce ne ſont pas toujours les meilleurs qui prévalent. Anglois, François, Italiens, tous ſe mêlent, tous perdent un peu de leur caractere propre, & en communiquent à leur tour; de ſorte que ni les défauts, ni les vertus ne paroiſſent dans leur intégrité; à-peu-près comme dans les tableaux des grands artiſtes, les différents reflets de lumieres ſe trouvent tellement multipliés qu'ils

Digitized by Google

ne laiſſent ſubſiſter aucune couleur dans ſon état primitif & naturel.

Quoiqu'il ſemble que je ne puiſſe terminer cet article ſans parler du luxe, j'ai pourtant quelque répugnance à employer un mot dont le ſens n'eſt pas bien déterminé. Pour éviter ici toute ambiguité, je le conſidérerai ſeulement *comme une dépenſe abuſive dans ſes rapports, ſoit avec la fortune des particuliers, ſoit avec leur état.* Dans le premier cas l'idée de luxe tient à celle de diſſipation, & dans le ſecond, à celle de faſte. Eclairciſſons notre penſée par quelqu'exemple: ſi un marchand hollandois dépenſe ſon bien en fleurs & en coquilles, l'eſpece de luxe dans lequel il eſt tombé eſt ſeulement relative à ſes moyens, parce que ſon goût l'a mené plus loin que ſes facultés ne pouvoient le permettre. Mais ſi dans une République, un citoyen très riche dépenſe ſeulement une partie de ſa fortune à conſtruire un palais ſuperbe, le luxe qu'on lui reproche eſt alors proportionel à ſon état; il choque le public, comme un maintien fier & arrogant inſpire de l'éloignement & de la haine.

Il faut rendre juſtice au commerce, il aime plus les jouiſſances que le luxe; & ſi on le voit quelquefois paſſer les limites, c'eſt plutôt par imitation que par une pente naturelle. En France & en Angleterre, on voit quelques négocians faſtueux, mais ce ſont les grands Seigneurs qui ont donné l'exemple. Il eſt un autre abus plus ridicule & moins coupable, dont le commerce n'eſt point à l'abri; c'eſt la mode. Sans doute elle doit regner par-tout où il y a un grand nombre d'étrangers; car ce qui eſt *uſage* chez eux, devient *mode* lorſqu'ils l'établiſſent ailleurs. D'un autre côté les nombreuſes correſpondances, l'intérêt même des négocians qui conſiſte à provoquer, à exciter le goût des conſommateurs, tendent à établir, à aſſurer l'empire de la mode. Quel obſtacle doit-on y oppoſer? Je me propoſe cette queſtion avec plaiſir, parce qu'elle me ramene aux beaux arts par un chemin indirect. Je demanderai quel a été le remede à ces caprices de l'opinion qui ont enfanté tant d'erreurs, tant de révolution? N'eſt-ce pas la raiſon & la philoſophie? Eh bien! le remede contre les caprices de la mode, c'eſt l'étude des

arts, la connoiſſance du beau idéal, la perfection du goût. Mais quoi! eſpérez-vous fixer ce goût juſqu'ici ſi variable? Combien de fois a-t-il changé? Combien ne changera-t-il pas encore? Je continuerai de répondre à la maniere de Socrate, en interrogeant moi-même, & je dirai: combien d'opinions ridicules n'ont pas prévalu dans le monde, depuis les ſophiſtes de la Grece, juſqu'aux théologiens de nos jours? Cependant la raiſon n'a-t'elle pas commencé à reprendre ſes droits; & croyez-vous qu'une fois recouvrés, elle les perde jamais? Pourquoi voudriez-vous que des choſes frivoles, telles que les meubles & la parure, ſe fuſſent perfectionnés avant la religion & la légiſlation? Ne ceſſons pas de le répéter: ſous tous les rapports poſſibles, l'ignorance eſt la ſource du mal, & la ſcience celle du bien.... Eh! ne voyez-vous pas que les Grecs qui avoient, on ne ſait comment, acquis de très bonne heure des notions ſi juſtes ſur les arts & ſur le goût, ne voyez-vous pas, dis-je, qu'il n'ont jamais varié dans leurs modes, témoin les ſtatues qui ont été faites à Rome par des artiſtes grecs;

Digitized by Google

témoin l'habillement ſi noble & ſi élégant que ces peuples conſervent encore en vivant au milieu des Turcs ? Elevez donc des autels aux beaux arts, ſi vous voulez détruire ceux du caprice & de la mode. Goutez, ſavourez le nectar & l'ambroiſie, ſi vous craignez de vous enivrer avec des liqueurs communes.

Peut-être, Monſieur, ce qui va ſuivre ne devroit-il vous être dit qu'à l'oreille. Je vais traiter un ſujet délicat, j'oſe toucher à l'*arche*. Mais croyez que depuis trois ans que je ſuis en Amérique, les progrès de la parure des femmes ne m'ont pas échappé. Si j'en ai joui comme un homme ſenſible, ſi les réſultats de ces progrès n'ont pas trouvé en moi des regards indifférens, mon âge & mon caractere doivent vous être garans que je les ai obſervés en philoſophe. Eh bien ! Monſieur, c'eſt en cette qualité que j'en prends la défenſe, auſſi long-tems, cependant, que les choſes ne ſeront pas pouſſées trop loin. La vertu des femmes, qui eſt plus productrice de bonheur, même pour les hommes, toutes les jouiſſances du vice, s'il en a de véritables ; la vertu des fem-

Digitized by Google

mes, dis-je, a deux égides qui ſervent à ſa défenſe : l'un eſt la retraite, l'éloignement de tout danger ; c'eſt le tréſor caché, dont parle M. de la Rochefoucault : intact parce qu'on ne l'a pas découvert ; l'autre eſt la fierté, ſentiment toujours noble dans ſes rapports avec nous mêmes. Qu'elles ſachent s'apprécier ; qu'elles s'élevent même à leur propre yeux, & rapportez-vous-en à cet orgueil eſtimable, pour la conſervation de leur vertu comme pour celle de leur renommée. Ceux qui aiment ſeulement le plaiſir, corrompent le ſexe dont ils ne font qu'un inſtrument de volupté ; ceux qui aiment les femmes, les rendent meilleures en les rendant plus aimables. Mais, me direz-vous, eſt-ce par la parure, par les charmes extérieurs, qu'elles doivent établir leur empire ? Oui, Monſieur, toute femme doit chercher à plaire ; c'eſt l'arme que la nature lui a donnée pour compenſer ſa foibleſſe. Sans cela elle eſt eſclave, & une eſclave peut-elle avoir des vertus ? Rappellez-vous le mot *decus*, dont nous avons fait *décence* ; ſa premiere ſignification eſt *ornement*. Une femme ſale & négligée n'eſt pas décente ; elle ne peut inſpirer de reſpect. Je

me ſuis déja permis d'exprimer ma penſée par mes ſouhaits ; je deſire donc que les femmes américaines ſoient bien miſes ; mais je veux que leur parure ſoit ſimple. Elles ne ſont point faites pour repréſenter la ſévérité de la légiſlation ; mais elles ne doivent pas contraſter avec cette ſévérité, & paroître y inſulter. L'or, l'argent, les diamans ſeront donc bannis de la parure américaine ; quelle excuſe auroit-on pour un luxe qui ne ſied pas ? Au reſte, Monſieur, cette indulgence que j'ai pour la toilette des femmes, je ſuis loin de l'avoir pour celle des hommes. Je ne crains pas de le dire, j'aurois bien mauvaiſe opinion d'eux, ſi dans un pays où il n'y a ni étiquette ni titre, ni diſtinctions particulieres, ils donnoient jamais dans le luxe des habits ; luxe que les François même ont abandonné, excepté pour les noces ou fêtes, & qui n'exiſte plus qu'en Allemagne & en Italie, où certainement vous n'irez pas chercher des modeles.

Obſervez, Monſieur, que ſans nous en appercevoir, nous avons préparé le chemin aux beaux arts ; en écartant les principaux obſtacles qu'on

Digitized by Google

pouvoit leur oppoſer ; car ſi loin de rendre les peuples vains & frivoles, ils les préſervent plutôt des excès du luxe & des caprices de la mode, ils ne ſeront certainement pas conſidéré comme dangereux ou nuiſibles. Peut-être vous reſtera-t-il quelque ſcrupule ſur l'article du luxe ; mais rappellez-vous, ſi vous le voulez bien, la définition que j'en ai donnée, & ſi vous faites attention que toute fortune qui excede le neceſſaire, produit inſenſiblement une richeſſe mobiliaire quelconque, telle que des meubles précieux, des bijoux d'or & d'argent, une vaiſſelle ſomptueuſe : &c. vous verrez que ces épargnes conſtantes ſur les revenus annuels ſeroient bien mieux employés en peinture, en ſculpture & en toute autre production des arts. Le luxe, avons nous dit, eſt ſouvent un emploi abuſif des richeſſes, relativement à l'état de celui qui les poſſede. Or, quel faſte y a-t-il à poſſéder un beau tableau, une belle ſtatue ? Sûrement l'étalage d'un buffet magnifique bleſſera plus les yeux d'un voiſin mal à ſon aiſe, qu'un joli cabinet orné de peinture. Je doute même qu'on porte autant d'envie au particulier qui tient un muſicien

à ſes gages, qu'à celui qui entretient des chevaux de courſe & une meute de chiens.

Mais nous allons plus loin: ce ne ſont pas ſeulement les ouvrages des beaux arts dont il s'agit d'aſſurer la poſſeſſion à l'Amerique; ce ſont les beaux arts eux-mêmes qu'il faut placer dans ſon ſein. Si je deſire qu'elle achete des tableaux, c'eſt pour qu'elle ait des peintres; ſi je l'encourage à faire venir des muſiciens, c'eſt pour qu'elle ſoit muſicienne à ſon tour. Qu'elle ne craigne pas le ſort des Romains, à qui elle a l'orgueil apparent, mais l'humilité réelle, de ſe comparer. Les Romains, féroces, injuſtes, avides par caractere & faſtueux par vanité, purent acheter les chefs-d'œuvre des arts, & non pas le goût des arts. Les Américains, venus pour la plûpart des pays les plus policés de l'Europe, n'ont à ſe dépouiller d'aucun préjugé barbare. C'eſt aux colonies grecques qu'ils doivent plutôt reſſembler; & certainement Syracuſe, Marſeille, Crotone, Agrigente n'eurent rien à envier à leurs métropoles. Il eſt une baſe ſur laquelle peut repoſer l'eſpoir de tous ceux qui, comme vous, ſont également attachés

Digitized by Google

au bon goût & à la patrie. Vos concitoyens vivent, & vivront long-tems près de la nature; elle eſt toujours ſous leurs mains; elle eſt toujours grande & belle: qu'ils l'étudient, qu'ils la conſultent, & ils ne pourront s'égarer. Avertiſſez-les ſeulement de s'en rapporter plus à elle qu'aux pédantes légiſlations des Univerſités de Cambridge, d'Oxford & d'Édinbourg, qui, depuis longtems, ont établi une eſpece de tyrannie dans l'empire de l'Opinion, & ne ſemblent avoir compoſé un vaſte Code *claſſique*, que pour tenir tous les hommes en claſſe, comme de véritables enfans

Ainſi, Monſieur, vous aurez la jouiſſance complette des beaux arts, puiſque vous ſerez artiſtes vous-mêmes: mais n'eſt-il pas à craindre que l'attrait puiſſant qu'ils exercent ſur les ames ſenſibles, ne détourne un peuple naiſſant de pluſieurs occupations plus utiles, quoique moins agréables? Je ſuis loin de le penſer: je crois au contraire que l'avantage le plus diſtinctif, le plus particulier à l'Amérique, c'eſt que ſes rapides progrès ne ſont pas laborieux; c'eſt qu'ils ne ſont jamais dus à l'excès du travail. Nul Américain qui n'ait deux

fois plus de loisir dans la journée qu'un Européen. C'est le besoin seul qui commande nos efforts pénibles, & vous ne connoissez pas le besoin. D'ailleurs vos hivers sont longs & rigoureux, & beaucoup d'heures peuvent être épargnées pour la société domestique : encore cette réflexion n'a-t-elle pour objet que les dernieres classes du peuple. Vous qui habitez en Virginie, vous savez combien de tems on sacrifie au jeu, à la table, à la chasse. Il y a là plus qu'il n'en faut pour former des *Phidias* & des *Polyclète*,

Vous insisterez peut-être, & me demanderez si le goût des arts & des lettres n'amollira pas vos concitoyens ; s'il ne les rendra pas frivoles & vains ; si l'esprit national, si les mœurs n'en souffriront pas, enfin en admettant leur utilité, vous désirerez peut-être que ces premiers progrès soient du moins dirigés & conduits avec une certaine mesure. Je crois que, dans plusieurs des observations précédentes, vous pourriez trouver ce que nous cherchons maintenant. Mais il est tems que j'établisse un principe général dont vous développerez mieux que moi les conséquences étendues : *tant que le goût*

Digitized by Google

*goût des arts ſaura s'allier avec la vie rurale & domeſtique, il ſera toujours avantageux à votre patrie, & vice versâ....* Les ſpectacles, les faſtueuſes aſſemblées, les courſes de chevaux, &c. arrachent les hommes & les femmes de la campagne & leur en inſpirent le dégoût. La muſique, le deſſin, la peinture, l'architecture attachent chacun à ſon domicile. Un clavecin eſt un voiſin toujours à nos ordres, qui répond à toutes nos queſtions, & qui ne médit jamais. Trois ou quatre perſonnes des environs ſe réuniſſent pour paſſer la ſoirée enſemble; voilà un concert tout formé. Une jeune fille, dans ſa longue oiſiveté, s'amuſe à deſſiner: devenue femme & mere, elle deſſine encore pour pouvoir enſeigner à ſes enfans; & c'eſt-là un article important dont je n'avois pas encore fait mention. Voulez-vous que vos enfans vous ſoient longtems attachés? ſoyez leurs inſtituteurs. L'éducation augmente & prolonge les rapports que vous avez avec eux; elle ajoute à la conſidération, au reſpect qu'ils ont pour vous. Il faut longtems leur perſuader qu'on en ſait plus qu'eux; & ce qu'on enſeigne, on le ſait toujours mieux que celui qui



Digitized by Google

l'apprend. En Amérique comme en Angleterre, les parens gâtent leurs enfans quand ils ſont petits, & les abandonnent à eux-mêmes dès qu'ils ſont grands. C'eſt que dans ces deux nations, l'éducation n'eſt jamais ni aſſez ſoignée, ni aſſez prolongée. Indulgente pour les enfans, lorſqu'ils ſont en bas-âge, elle en fait des petits tyrans domeſtiques; négligente, lorſqu'ils ſont parvenus à l'adoleſcence, elle en fait des étrangers.

Maintenant, Monſieur, nous n'avons plus, à ce qui me ſemble, aucune bonne raiſon qui puiſſe nous empêcher d'attirer les beaux arts en Amérique. Malheureuſement il n'en eſt pas de même des artiſtes. Je ne crois pas pouvoir mieux exprimer la bonne opinion que j'ai des Américains, qu'en diſant qu'ils courront toujours quelque riſque lorſqu'ils recevront chez eux un étranger. Les Européens, il faut l'avouer, ont des vices dont vous êtes exempts, & ce ne ſont pas communément les meilleurs d'entr'eux qui s'expatrient, & ſur-tout qui paſſent les mers. Rendons cette juſtice aux peintres & aux ſculpteurs, que leurs travaux aſſidus, & principalement ce ſentiment du beau, ce goût

Digitized by Google

délicat qu'ils doivent avoir acquis, les rend assez généralement meilleurs que les autres hommes : il n'en est pas de même pour la danse & pour la musique ; ces arts sont plus vulgaires, & demandent moins d'éducation. Je dois encore à l'exacte justice de faire une différence entre la musique & la danse. L'usage veut qu'on place cette derniere parmi les beaux arts ; je ne m'y oppose pas, puisqu'elle sert à perfectionner notre extérieur & à nous donner cette décence dont la source est le respect des autres & de soi-même. Mais l'apologie de la danse n'est point celle des hommes qui en font leur métier. Défiez-vous en général des maîtres qui vous arriveront d'Europe ; défiez-vous même de ceux que vous ferez venir. Il sera toujours beaucoup mieux de ne pas se livrer aux hasards ; de faire des souscriptions dans chaque Etat, dans chaque ville, pour engager des artistes à se fixer parmi vous : mais ne vous en rapportez jamais qu'à des correspondans sûrs. L'emploi que vous leur confierez, doit être sacré à leurs yeux, & la plus petite négligence de leur part seroit très criminelle ; toutefois ils peuvent se tromper ; & comme

il vaudroit mieux différer pendant longtems les progrès des arts que de corrompre les mœurs le moins du monde, je recommanderai principalement aux Américains de naturaliſer les artiſtes étrangers, autant qu'il ſera poſſible; de les aſſimiler, de les identifier aux habitans du pays; & pour cela je ne vois pas de meilleur moyen que de les rendre époux & propriétaires: faites enſorte qu'ils ſe marient; faites enſorte qu'ils acquièrent des terres, & qu'ils deviennent citoyens. C'eſt ainſi qu'en aſſurant l'empire des mœurs, vous préviendrez encore l'effet de ces préjugés nationaux, de ces dédains qui rendent les étrangers ſi ridicules & ſi odieux, & qui font rejaillir ſur l'art même le dégoût qu'inſpire l'artiſte.

Déſormais, Monſieur, agrandiſſons nos vues; les Beaux-Arts conviennent à l'Amérique; ils y ont déja fait des progrès, ils en feront de plus grands par la ſuite; nul obſtacle, nulle objection raiſonnable ne les arrêtera dans leur carriere; c'eſt convenu, du moins entre nous. Voyons quel uſage le Public, l'État, le Gouvernement peuvent en faire. Ici, un vaſte champ s'offre à nos ſpécula-

Digitized by Google

tions; mais comme il n'eſt pas de regards qui ne puiſſent l'embraſſer ou le parcourir, je fixerai les miens ſur l'objet qui les a le plus frappés. Rappellez-vous, Monſieur, ce que j'ai dit plus haut, relativement aux offices & aux dignités publiques; j'obſervois qu'une jalouſie, peut-être légitime en ſoi, mais pouſſée à l'extrême, avoit rendu parmi vous les honneurs trop rares & les récompenſes trop médiocres... Appellez les Beaux-Arts au ſecours d'une légiſlation timide: elle ne donne ni rang, ni diſtinction permanente; qu'elle prodigue les ſtatues, les médailles, les monumens. L'Europe étonnée, en admirant un *Washington*, un *Warren*, un *Green*, un *Montgomery*, cherche quelles récompenſes peuvent payer leurs ſervices: les voilà, ces récompenſes dignes d'eux & de vous: que toutes les grandes villes de l'Amérique m'offrent les ſtatues de Washington, avec cette inſcription; *Pater*, *Liberator*, *Defenſor patriæ*; que je voie auſſi celles des *Hancock* & des *Adams*, avec ces deux mots ſeulement, *Primi Proſcripti*; celles de *Franklin*, avec le vers latin qu'on a placé en France au bas de ſon portrait, &c. quel éclat

en rejailliroit sur l'Amérique ! il se trouveroit qu'elle a plus de héros qu'elle ne pourroit se procurer de marbre & d'Artistes... Et vos maisons publiques, vos *curies*, pourquoi n'offriroient elles pas en relief & en peinture les combats de *Bunker's hill*, de *Saratoga*, de *Trenton*, de *Princetown*, de *Monmouth*, de *Cowpen*, d'*Eutaw spring*; ainsi vous perpétueriez la mémoire de ces actions glorieuses; ainsi vous maintiendriez, même au sein d'une longue paix, cet orgueil national, si nécessaire à la conservation de la liberté; & vous pourriez, sans alarmer cette même liberté, prodiguer des récompenses égales aux sacrifices qu'elle a reçus.

Ce seroit, Monsieur, faire injure à vous & à votre patrie, que d'insister davantage sur ces réflexions: Un nouvel objet m'appelle, mais je regarderois comme une autre offense la seule idée que l'Amérique auroit besoin qu'on y attachât ses regards. Vous avez voulu que le progrès des sciences entrât aussi dans vos considérations. Eh ! ne doit-on pas le prévoir ce progrès dans un pays déja célebre par des Académies, par des Univer-

Digitized by Google

ſités égales à celles de l'Ancien Monde; par des Savans, je dirai plus, par des génies diſtingués, dont le nom ſeul marquera de fameuſes époques dans l'hiſtoire de l'eſprit humain? N'en doutez pas, Monſieur, l'Amérique s'illuſtrera par les ſciences comme par les armes & par le gouvernement; & ſi l'attention du Philoſophe doit encore veiller ſur ces progrès, c'eſt moins pour les hâter que pour éloigner les obſtacles qui pourroient en retarder la marche. Que les Univerſités, toujours trop dogmatiques, toujours trop excluſives, ne ſoient chargées que de former de bons Écoliers, & laiſſez à la libre philoſophie le ſoin de former des hommes. En Angleterre, elles ſe ſont efforcées de détruire le Sceptiſcime, & depuis cette époque la Philoſophie a déchu ſenſiblement: il ſemble qu'en tout genre, les Anglois ne veulent qu'une demi-liberté. Laiſſez les hiboux & les chauve-ſouris voltiger dans la clarté douteuſe d'un foible crépuſcule; l'aigle américain doit ſavoir fixer le ſoleil. Rien ne me prouve que la vérité n'eſt pas bonne à connoître: & d'ailleurs, qu'a produit l'erreur juſqu'ici? les malheurs du monde.

Quant aux Académies, elles ſeront toujours très utiles, tant qu'elles ne ſeront pas trop multipliées: un Académicien eſt un Sénateur de la république des Lettres: il a fait ſerment de ne rien avancer qu'il ne puiſſe prouver; il a conſacré ſa vie à la vérité, & lui a promis le ſacrifice de ſon amour-propre même. De pareils hommes ne peuvent être nombreux; de pareils hommes ne doivent pas être décrédités par des compagnons indignes d'eux. Mais ſi les principes académiques tendent à rendre la ſcience auſtere & ſcrupuleuſe, les encouragemens répandus dans le public doivent exciter tous les eſprits, & donner un libre cours à l'opinion. Ces encouragemens ſont les prix propoſés par les Academies: c'eſt par eux qu'on dirige l'activité des eſprits vers les objets les plus utiles; c'eſt par eux que les premiers efforts obtiennent de la célébrité; c'eſt par eux encore que le jeune homme amoureux de la gloire eſt diſpenſé de ſoupirer trop longtems après ſes premieres faveurs. Plus les ſciences ſe perfectionnent, plus les découvertes deviennent rares; mais l'Amérique a le même avantage dans le monde ſavant que dans celui qui fait

Digitized by Google

notre demeure. L'étendue de ſon empire ſoumet à ſes obſervations une grande partie du ciel & de la terre. Que d'obſervations ne peut-on pas faire depuis Penobſcot juſqu'à Savannah? depuis les lacs juſqu'à la mer? L'Hiſtoire naturelle & l'Aſtronomie lui ſont donc particuliérement annexées, & du moins, la premiere de ces ſciences eſt-elle encore ſuſceptible d'une grande amélioration.

La Morale eſt une branche de la Philoſophie très à la mode depuis quelque tems. Pour moi, il me paroît que par-tout où la législation eſt bonne, la morale eſt toute faite; & où la législation manque, je ne ſais pas trop à quoi peut ſervir la morale. Il en eſt d'elle en général comme de la ſanté; on ne s'en occupe beaucoup que lorſqu'on l'a perdue. Il en eſt auſſi des Moraliſtes comme des Médecins & des Apothicaires, qu'un bon régime rendroit inutiles, & qui ne ſervent ſouvent qu'à amuſer notre inquiétude & à traiter notre imagination. Conſervez un bon gouvernement, rendez le peuple doux & ſenſible, & il fera bien lui-même ſa morale.

Pour la religion, ſon objet, ſon but, la déro-

Digitized by Google

bent à nos obſervations : comme elle ne conſidere pas les rapports des hommes entr'eux, mais leur rapport avec Dieu ſeul, ſon influence doit être intérieure & individuelle ; & lorſqu'elle s'étend plus loin, c'eſt toujours aux dépens de l'ordre public. Je ne puis donc que féliciter l'Amérique de ce qu'elle ſeule poſſede la véritable tolérance, cette tolérance abſolue, qui n'a pas ſeulement triomphé de la ſuperſtition, mais qui fait encore rougir les ennemis même de la ſuperſtition des traités honteux qu'ils ont faits avec elle. Cependant, Monſieur, afin qu'aucun des objets qui vous intéreſſent ne paſſe ſous nos yeux ſans entraîner avec lui quelques réflexions, je m'en permettrai une ſeule qui, j'eſpere, trouvera grace devant un Philoſophe.

Toutes les religions qui ſont établies en Amérique s'accordent dans un point très important : elles proſcrivent toute ſuperſtition, toute dépendance d'un pouvoir étranger. Mais elles s'accordent auſſi dans une pratique qui ne me paroît avoir aucune connexion néceſſaire avec les dogmes du Proteſtantiſme. Je veux parler de l'extrême ſévérité

avec laquelle elles obſervent le Dimanche. Ce jour eſt conſacré au culte divin ; à la bonne heure : mais il eſt auſſi conſacré au repos, & qu'eſt-ce que le repos ſans gaieté, ſans diſſipation ? J'oſe le dire, vous ne connoiſſez en Amérique, ni la peine du travail, ni le plaiſir du repos. Quel morne ſilence regne dans vos villes un jour de Dimanche ! on croiroit qu'une violente épidémie, une peſte, a obligé chacun à ſe renfermer chez ſoi... Tranſportez-vous en Europe, & ſur-tout dans un pays catholique : voyez dans ce même jour, lorſque le ſervice divin eſt fini, le peuple inonder les places, les promenades publiques, ſe porter en foule vers les fauxbourgs, vers les villages des environs, où mille tavernes ſont préparées pour le recevoir : par tout vous entendez des chanſons, des inſtrumens ; par-tout vos regards rencontrent des danſes gaies & animées. C'eſt un ſpectacle vraiment touchant de voir un artiſan s'acheminer vers les *guinguettes* : d'un de ſes bras il ſoutient ſa femme, qui eſt revêtue de ſa meilleure robe, l'autre lui ſert à porter le plus jeune de ſes enfans, tandis que celui

qui eſt déja en état de marcher, s'attache à la main de ſa mere & s'efforce de la ſuivre: toute cette famille va ſe réjouir enſemble. Si le vin excite quelques querelles, les femmes les appaiſent; elles empêchent même les excès de boiſſon, auxquels les hommes ne ſont que trop ſujets: on boit, on danſe en famille, & cette heureuſe journée ſe prolonge ſouvent dans la nuit, & finit toujours trop tôt. En Amérique, c'eſt tout différent; comme il n'y a que de l'oiſiveté ſans jeu ni danſe, les ſexes ſe ſéparent; les femmes ne ſachant plus que faire d'une parure qui n'a brillée qu'au *Meeting* (1), tombent dans un triſte déſœuvrement, auquel les diſcours frivoles & la médiſance peuvent ſeuls faire quelque diverſion; tandis que les hommes, ennuyés d'avoir lu la Bible à leurs enfans, ſe raſſemblent autour d'un *bowl* que la joie n'a pu préparer, & au fond duquel ils ne peuvent trouver qu'une ſtupide ivreſſe.

(1) Nom qu'on donne en Amérique aux égliſes; il veut dire, *lieu d'aſſemblée*.

Je ne ſais, Monſieur, ſi le principe ſuivant eſt d'un Philoſophe ou ſeulement d'un François; mais je crois que tout amuſement qui ſépare les hommes d'avec les femmes, eſt contraire au bien de la ſociété, eſt propre à rendre les uns groſſiers & les autres mauſſades, enfin à détruire la ſenſibilité dont la nature a placé la ſource dans le commerce des deux ſexes.

Peſez, Monſieur, ces réflexions, qui ne ſont peut-être pas ſi frivoles qu'elles le paroiſſent. Le bonheur n'eſt compoſé que de jouiſſances; or, les Dimanches ſont la ſeptieme partie de notre vie, & ſi vous en défalquez pour le peuple les jours de travail forcé, vous verrez qu'ils ſont plus de la moitié de notre bon tems. Faites en donc des jours heureux, donnez-les à l'Amérique, & vous lui aurez fait un préſent ineſtimable.

Ces obſervations ſur le Sabbath, ſur ce jour de repos qui ſuccede au travail, ſemblent m'avertir que le mien eſt fini. Puiſſe-t-il ne vous avoir pas paru plus long qu'à moi, & puiſſiez-vous, après m'avoir donné quelques momens

d'attention, ne pas ſentir trop vivement le beſoin de cette diſſipation que je viens de préconiſer ! Reconnoiſſez du moins, Monſieur, dans ce foible eſſai, mon dévouement à vos volontés, & le ſincere attachement avec lequel j'ai l'honneur d'être, &c.

*A bord de la frégate l'*Émeraude *dans la baie de Cheſapeak, le 12 Janvier 1783.*

# DESCRIPTION
# DU PONT-NATUREL,

*Appellé en Virginie* Rocki Bridge

A MON retour de mon voyage dans la Haute Virginie, il me reſtoit le regret de n'avoir pu prendre réguliérement les dimenſions du Pont-Naturel. Je deſirois qu'un homme, qui fût a la fois Deſſinateur & Géomêtre, entreprît le voyage des Apalaches pour ce ſeul objet, & qu'il partît muni des inſtrumens néceſſaires pour le bien remplir. Perſonne n'en étoit plus capable que M. le Baron de Turpin, Capitaine dans le Corps royal du Génie. Il réunit en effet à toutes les connoiſſances, qui ſont portées à un ſi haut point dans le Corps auquel il appartient, le talent de deſſiner avec autant de facilité que de préciſion; il avoit de plus aſſez d'habitude de la langue angloiſe, pour pouvoir ſe paſſer d'interprête. Je propoſai donc à M. le Comte de Rochambeau de le charger de cette commiſſion, dont j'étois sûr qu'il s'acquitteroit avec plaiſir. Ce Gé-

Digitized by Google

néral trouva que ce ſeroit un nouveau ſervice à rendre aux Américains, que de faire connoître une des merveilles qui illuſtrent leur patrie, & qu'il ſeroit même aſſez piquant de voir que les François auroient été les premiers à en donner une idée préciſe & un plan exact (1). M. le Baron de Turpin partit donc au commencement de Mai, & au bout de trois ſemaines, il me rapporta cinq plans, dont trois ont été gravés & ſont joints à cet ouvrage. Deux de ces plans offrent des perſpectives priſes des deux côtés du Pont-Naturel, & du fond de la vallée ſur laquelle il s'eleve : la troiſieme eſt priſe à vol d'oiſeau, & repréſente une partie du pays dans lequel il ſe trouve. Les deux autres n'offrant que des coupes ſuppoſées de ce pont, aux endroits

(1) Un objet auſſi intéreſſant n'avoit pu échapper à la curioſité & aux obſervations de M. Jefferſon ; il avoit meſuré la hauteur & la largeur du Pont-Naturel, & il en a fait mention dans un excellent Mémoire, qu'il a compoſé en 1781, & dont il a fait imprimer l'année paſſée quelques exemplaires, ſous le titre modeſte de *Notes ſur la Virginie*, ou plutôt ſans aucun titre, car cet ouvrage n'a pas été rendu public. Nous eſpérons cependant que les documens précieux, tant ſur la phyſique, que ſur la politique que cet ouvrage renferme, ne ſeront pas perdus pour le Public. Un homme de Lettre très connu en a fait uſage, & nous recommandons la lecture d'un ouvrage, qui va paroître ſous le titre d'*Obſervations ſur la Virginie*.

où

où il tient au rivage, & qu'on peut considérer comme ses culées, je n'ai pas jugé à propos de les faire graver, pour ne pas multiplier les planches qu'on est forcé de joindre à cet ouvrage. Quant aux dimensions, voici celles que M. de Turpin m'a données.

» Le Pont-Naturel forme une voûte de quinze toises de longueur, de l'espece de celles que l'on nomme *corne de vache:* la corde de cette voûte est de dix sept toises à la tête d'*Amont*, & de neuf à celle d'*Aval*, & l'arc droit est une demi-ellipse si applatie, que le petit axe n'est pas un douzieme du grand. Le massif de roc & de pierre qui charge cette voûte est de 49 pieds sur la clef du grand ceintre, & de 37 sur celle du petit; & comme on trouve à peu près la même différence dans le nivellement de la colline, on peut croire que la voûte est de niveau sur toute la longueur de la clef. Il n'est pas inutile d'observer que le roc vif se continue sur toute l'épaisseur de la voûte, & que du côté opposé, elle n'a que 25 pieds de large dans sa plus grande largeur, & va toujours en se retréciſſant.

Toute la voûte ne semble faire qu'une seule & même pierre, car les especes de joints que l'on remarque à la tête d'Amont sont l'effet d'un coup de tonnerre, qui

frappa cette partie en 1779; l'autre tête n'a pas la moindre veine, & l'intrados eſt ſi uni, que les martinets, qui voltigent autour en grand nombre, ne peuvent s'y attacher (1). Les culées, qui ont un petit talus, ſont très entieres: & ſans être planes, ont tout le poli qu'un courant d'eau donneroit à une pierre brute au bout d'un certain tems. Les quatre rochers adjacens aux culées paroiſſent être de la plus parfaite homogénité & avoir un très petit talus. Les deux rochers de la rive droite du ruiſſeau ont 200 pieds d'élévation au-deſſus de l'eau, l'intrados de la voûte 150, & les deux rochers de la rive gauche 180 ».

Si l'on conſidere ce Pont comme ſimplement pittoreſque, on eſt frappé de la majeſté avec laquelle il piramide dans le vallon. Les chênes blancs qui croiſſent ſur ſon ſol, ſemblent porter leur cîme juſque dans les nues, tandis que les mêmes arbres qui croiſſent le long du ruiſſeau, ne paroiſſent que comme des arbuſtes. Quant au Naturaliſte, il doit ſe contenter des obſervations qui peuvent conduire un Philoſophe plus hardi à former quelque conjecture apparente ſur l'origine de cette maſſe extraordinaire ».

(1) *Voyez* à la fin de cet article, la note, qui a été trouvée trop longue pour être imprimée ſous le texte.

Digitized by Google

Dans toutes les parties de la voûte & de ſes pieds-droits, on a pris des morceaux cubiques de 3 ou 4 lignes de dimenſion; ou les a mis ſucceſſivement dans la même eau-forte; les premiers ſe ſont diſſous en moins d'une demi-heure; les autres en ont employé davantage, mais on doit attribuer cet effet à l'affoibliſſement de l'eau, qui perdoit de ſon activité à meſure qu'elle étoit ſaturée ».

On voit que ces roches étant de nature calcaire, excluent toute idée de volcan, qui d'ailleurs ne pourroit cadrer avec la forme du Pont & de toutes les parties adjacentes. Si l'on veut que la voûte étonnante qu'il forme ſoit l'effet d'un courant d'eau, il faudra alors ſuppoſer que ce courant ait eu la force d'entraîner & de porter très loin un maſſif de 5000 toiſes cubes, car il ne reſte ſur la place aucun veſtige de cette opération. Les blocs que l'on trouve ſous la voûte & un peu au deſſous, ont leur place antérieure encore marquée ſur les pendans collateraux du côté d'Aval, & ne proviennent d'aucune autre démolition que du Pont même qu'on dit avoir été d'un tiers plus large ».

Le recreuſement de 8 à dix pouces, formé dans le pied droit de la rive gauche du ruiſſeau, ſous la naiſſance de l'arc, le rallonge dans la forme d'un bec



Digitized by Google

de corbin. Cette dégradation, & quelques autres parties soufflées, font présumer que cet édifice surprenant deviendra un jour la victime du tems, qui en a détruit tant d'autres ».

Telles sont les observations que M. le Baron de Turpin a rapportées, & qu'il a bien voulu me remettre. Comme on peut compter sur leur exactitude; peut-être suffiroit-il de les transcrire ici, & de laisser la pensée du Lecteur s'exercer à son gré sur les causes qui ont pu produire cette espece de prodige. C'étoit le parti que j'avois pris, lorsque, livré à mes propres forces, dont j'avois une juste defiance, j'écrivois à Williamsburg, & j'écrivois pour moi seul, le Journal du voyage que je venois de faire. Cependant un Ouvrage espagnol qui me tomba entre les mains, commença à me confirmer dans l'opinion que j'avois conçue d'abord, que c'étoit au travail seul des eaux qu'on devoit la magnifique construction du Pont-Naturel. L'opinion de M. le Comte de Buffon, que j'ai consulté depuis, ne m'a plus laissé aucun doute. Ses sublimes conceptions sur les époques de la nature auroient dû suffire pour me mettre sur la voie; mais le disciple qui sait se rendre justice, est timide, même dans l'application qu'il fait des principes de son maître. Cependant

quiconque a voyagé en Amérique, devient un témoin qui a droit de déposer en faveur du génie, dont les oracles ne trouvent souvent que trop de contradicteurs. S'il falloit justifier ce que les Montesquieu, les Hume, les Voltaire ont dit sur les funestes effets produits autrefois par la superstition, l'ignorance & le préjugé, on pourroit encore, en parcourant l'Europe, trouver des peuples qui nous offriroient l'image de ce que nous étions il y a 300 ans, des nations qui sont, pour ainsi dire, contemporaines des siècles passés, & la vérité des faits historiques nous seroit démontrée par ceux dont nous serions témoins. Il en est de même de l'Amérique, pour les époques de la nature & pour tous les documens de l'Histoire naturelle. En parcourant cette partie du monde, on se croit reculé d'une époque entiere: les parties basses, les plaines sont arrosées par de si grandes rivieres, & tellement entrecoupées de creeks; les côtes sont si fréquemment découpées par des golfes, par des bras de mer, qui semblent conduire les flots jusqu'au sein des terres & aux pieds des montagnes, qu'on ne peut se refuser à la persuasion que toute cette partie du continent est de nouvelle creation, & le simple produit d'un atterrissement successif. D'un autre côté, si l'on observe que toutes les hautes



Digitized by Google

montagnes forment de longues chaines paralelles entr'elles, & preſque toujours dans la direction nord & ſud; que la plus grande partie des rivieres qui ſe jettent dans l'Océan, prennent leur origine dans les vallées étroites qui ſéparent ces montagnes, & qu'après en avoir ſuivi la direction dans un long eſpace, elles tournent tout à coup vers l'eſt, percent les montagnes & gagnent enſuite la mer en acquérant une largeur conſidérable; on ſe croira, ſi non contemporain, du moins très voiſin de cette époque de la nature, où les eaux raſſemblées à une hauteur extraordinaire, dans des vallées ſans iſſues, cherchoient à rompre leurs digues, & etoient encore incertaines des moyens qu'elles prendroient pour s'échapper; on ſera porté à croire que le mouvement de la terre ſur ſon axe, ou les vents d'oueſt qui, dans l'Amérique ſeptentrionale, correſpondent aux vents aliſés des tropiques & en ſont peut-être l'effet, ont enfin déterminé le mouvement des eaux vers les parties de l'eſt. Alors il a pu arriver, de deux choſes l'une: ou les eaux ayant excédé la hauteur des ſommets moins élevés qui s'oppoſoient à leur paſſage, ont formé des eſpeces de goutieres par leſquelles le trop plein ſe ſera échappé; ou, ne pouvant atteindre à la hauteur de ces montagnes; elles au-

Digitized by Google

ront trouvé dans leur maſſe même quelques parties plus molles, qu'elles auront d'abord minées, & qu'elles auront enſuite percées tout-à-fait. Dans le premier cas, ſi la pente a été très eſcarpée, & la roche qui leur a ſervi de radier s'eſt trouvée très dure, elles auront formé une cataracte : mais ſi le talus a été moins rapide, ſi le ſol a été moins compacte. les eaux auront non ſeulement creuſé la goutiere qui leur ſervoit de paſſage, mais éboulé & entrainé les terres, dont elles auront formé de longs glacis, qui ſe ſeront enſuite perdus dans les plaines. C'eſt ainſi que la riviere d'Hudſon, la Delaware, le Patowmak, la riviere de James, & bien d'autres, ſe ſont ouvert un chemin à la mer, en perçant les montagnes ſous des angles plus ou moins approchant de l'angle droit, & formant des vallées plus ou moins ſpacieuſes. Dans le ſecond cas, les eaux n'ayant pu percer les montagnes qu'au deſſous de leur ſommet, elles ont dû laiſſer au deſſus d'elles une eſpece de calotte, une arche ſemblable à celle du Pont-Naturel. Mais combien de chances pour qu'au bout d'un certain tems ces arches finiſſent par s'ébouler, ſurtout lorſque le lit des rivieres s'étant de plus en plus approfondi, elles ont acquis une trop grande portée, & ont ainſi perdu leur appui !



Digitized by Google

Doutons-nous encore de la vraiſemblance de cette hipotheſe ; voulons-nous des indices plus apparens, des traces plus évidentes du travail des eaux, continuons de voyager en Amérique ; allons dans le voiſinage de l'Ohio, ſur les bords de la riviere de Kentuke ; voici ce que nous pourrons y obſerver, ou plutôt ce qu'a écrit le récent Hiſtorien de ce pays, « Parmi » les curioſités naturelles de ce territoire, les bords » tortueux, ou plutôt les précipices de Kentuke & de » la riviere Dick, méritent le premier rang. Les » yeux étonnés y voient preſque par-tout 3 ou 400 » pieds d'une roche calcaire, coupée à pic ; dans » quelques endroits un beau marbre blanc, curieuſement façonné en arches, ou en colonnes, ou entaſſé ſur une belle pierre à bâtir. Ces précipices, » comme je l'ai déja obſervé, reſſemblent aux côtés » d'une tranchée profonde ou d'un canal, la terre au- » deſſus étant unie, excepté aux endroits où les ruiſ- » ſeaux ſe jettent, & couronnée de boſquets de cèdres » rouges. On ne peut traverſer cette riviere que dans » certains lieux, l'un deſquels eſt digne d'admiration : » c'eſt un grand chemin pratiqué par les Biſons, & » aſſez large pour des chariots, d'une pente douce, » depuis le ſommet juſqu'au bas d'une éminence très

Digitized by Google

» grande & escarpée, fort près de la riviere, au dessus » de Lees-Town ».

Mais consultons Don Joseph d'Ulloa, déja si célebre par ses voyages; c'est l'Auteur du Livre espagnol dont j'ai parlé plus haut: ce Livre a pour titre. *Noticias américanas*. L'auteur y donne des descriptions très curieuses & très détaillées de toute l'Amérique espagnole. Dans l'article que nous allons traduire, il commence par faire remarquer une différence très sensible entre les montagnes qui sont situées dans l'Amérique, sous la zone torride, & celles qu'on voit dans les autres parties du monde: en effet, quoique la hauteur de ces dernieres soit souvent très considérable, comme le terrein s'éleve graduellement, & que leurs sommets réunis forment de vastes contrées, ceux qui les habitent peuvent ignorer à quelle élevation ils se trouvent relativement au niveau de la mer; au lieu que celles de l'Amérique étant partagées, & pour ainsi dire, fendues dans toute leur hauteur, donnent sans cesse l'idée, & même la mesure de leur prodigieuse élévation. « Dans cette partie du monde, ajoute-t-il, la terre est entrecoupée de profondes tranchées (*quebradas*) d'une largeur très considérable, puisque ce sont elles qui séparent les montagnes les unes

Digitized by Google

des autres ; & que dans leur partie ſupérieure, elles ont ſouvent plus de deux lieues d'ouverture. Cet eſpace ſe reſſerre ſuivant qu'elles ſont plus ou moins profondes ; & c'eſt dans le fond de ces eſpeces de vallées que coulent les rivieres, leſquelles en occupent preſque régulièrement le milieu, laiſſant de chaque côté des terreins unis de la même étendue. Ce qu'il y a de plus remarquable, c'eſt que les angles, ou ſinuoſités que forment ces rivieres, correſpondent parfaitement à celles qu'on obſerve à droite & à gauche dans les parois des montagnes ; de ſorte que ſi l'on pouvoit rapprocher tout-à-coup les deux côtés de ces vallées, on auroit une maſſe ſolide, ſans aucune interruption. Les rivieres pourſuivent leur chemin dans ces encaiſſemens, juſqu'à ce qu'elles parviennent à la plaine, & de là à l'Océan. Dans cette derniere partie de leur carriere, leur lit eſt peu profond, & leur fond ne s'éloigne pas du niveau de la mer. Ainſi l'on peut dire qu'en général, plus les montagnes des Cordillieres ſont élevées, plus le lit des rivieres qui coulent dans leurs vallées eſt profond ».

Dans la province d'*Angaraes*, parmi les jeux de la nature dont ces contrées abondent, on peut en obſerver un qui mérite une attention particuliere, Cette

Digitized by Google

province qui dépend du gouvernement de *Guancavelica*, eſt diviſée en pluſieurs départemens: dans un de ces départemens appellé *Conaica*, ſe trouve le petit village de *Vinas*, lequel eſt ſitué à neuf lieues de *Conaica*. Vers le milieu de cette diſtance, s'éleve une montagne connue ſous le nom de *Coroſunta*: lorſqu'on eſt parvenu au pied de cette montagne, on entre dans une fente, ou ſi l'on veut, une ouverture, à travers laquelle coule le ruiſſeau de *Ckapllancas*; ce ruiſſeau s'engage dans un encaiſſement dont la largeur eſt de vingt à vingt-cinq pieds, & la hauteur de plus de quarante; ſans que la partie ſupérieure ſoit ſenſiblement plus évaſée que la partie inférieure. C'eſt cette ouverture, dont le ruiſſeau occupe ſouvent toute la largeur, qui fait la ſeule communication qui exiſte entre *Vinas* & *Conaica*. On ne peut traverſer la riviere que dans les endroits où, comme nous l'avons dit, l'ouverture a vingt pieds de large, & on eſt obligé de la traverſer neuf fois, profitant des endroits où elle s'éloigne un peu du rocher; ce qui ne ſe rencontre que dans ceux où elle forme quelques ſinuoſités; car lorſque ſon cours eſt direct, elle remplit exactement l'ouverture à travers laquelle elle paſſe. Cette tranchée eſt taillée dans la roche vive, & avec

Digitized by Google

tant de régularité, que dans toute ſa hauteur, les parties ſaillantes d'un côté, correſpondent parfaitement aux parties rentrantes de l'autre; de ſorte qu'on la pourroit prendre pour un canal qu'on auroit fait pour l'écoulement des eaux, & qu'on auroit creuſé avec une ſymétrie ſi parfaite que les deux côtés pourroient s'appliquer exactement l'un ſur l'autre, ſans laiſſer le moindre vuide entr'eux. Il n'y a aucun danger à pratiquer ce chemin; en effet, la roche eſt trop ſolide pour qu'aucun éboulement ſoit à craindre, & la petite riviere n'eſt pas aſſez rapide pour compromettre les bateaux: cependant il eſt difficile de ſe défendre d'un ſentiment de terreur, lorſqu'on ſe voit engagé dans cette étroite ouverture, dont les deux côtés, par leur parfaite correſpondance, préſentent l'idée d'une boîte entrouverte pour un moment, & toujours prête à ſe refermer ».

La cavité que nous venons de décrire mérite d'autant plus notre obſervation, qu'on peut la regarder comme un modele, ou un exemplaire de ce qu'ont été les vallées des Cordillieres, lorſque dans le principe, elles n'excédoient pas la profondeur de celles-ci; car alors leurs parois, qui offrent maintenant une légere pente, étoient ſans doute taillés à pic, & ce n'eſt

Digitized by Google

qu'après que les eaux les ont eu creuſés à une grande profondeur, que les parties ſupérieures ſe trouvant avoir une trop grande portée, ſe ſont ſucceſſivement éboulées. Cette analogie eſt même confirmée par la dégradation qu'on peut obſerver dans l'encaiſſement formé par le *Chapllancas*; dégradation occaſionnée par l'effet lent & ſucceſſif des pluies, de la gelée, & des gerſures cauſées par le ſoleil, mais qui ſont moins ſenſibles là qu'ailleurs, parce que la roche y eſt plus dure, plus ſolide & plus continue, n'étant interrompue par aucune couche de terre, ni par d'autres matieres faciles à ſe diſſoudre ou à s'ébouler. Tout doit donc porter à conclure que les eaux ſeules ont creuſé ce canal dans la forme qu'il conſerve aujourd'hui: & auſſi, qu'elles en augmenteront encore la profondeur, puiſqu'on ſait que le tems ſeul ſuffit pour réduire les pierres les plus dures à un ſable fin & preſqu'imperceptible, & qu'on reconnoît déja ce progrès, ſoit dans les petits fragmens de pierres qu'on voit au fond de la riviere, ſoit dans ceux qu'elle porte dans la plaine, lorſque trouvant un terrein plus étendu, elle commence à s'élargir ».

Que l'on attribue l'origine de ce canal au frottement des eaux qui l'ont approfondi ſucceſſivement;

Digitized by Google

ou que l'on ſuppoſe qu'un tremblement de terre ait ouvert la montagne de maniere à offrir un nouveau chemin à cette riviere qui avoit précédemment une autre direction; il reſte toujours certain, qu'une pareille ouverture ne peut avoir exiſté dans l'époque qui a ſuccédé immédiatement au déluge. Il en eſt de même des plus grands encaiſſemens de ce genre, qui ſont connus ſous le nom de *Quebradas*, & qu'on rencontre fréquemment dans toute la haute partie de l'Amérique méridionale. Il eſt évident qu'il ont été formés pareillement par le travail des eaux; car d'un côté, on ſait que la rapidité de leur courant eſt capable d'arracher des pierres d'une grandeur extraordinaire; & de l'autre, on a des preuves manifeſtes de l'effort continuel que ces eaux font pour approfondir leur lit; effort dont on reconnoît la trace dans les immenſes blocs qu'elles ont taillés en forme de dez ou de cubes, toutes les fois que les roches leur ont oppoſé trop de réſiſtance pour qu'elles puſſent diviſer & deblayer toute l'étendue du fond ſur lequel elles exerçoient leur activité. Dans la riviere d'*Iſcuchaca*, près du village qui porte le même nom, on voit une grande maſſe de pierre, dont la figure eſt régulierement quarrée, & dont chaque côté peut avoir trente-

cinq ou quarante pieds. Lorſque les eaux ſont baſſes elle s'élève de vingt-cinq pieds au-deſſus de leur niveau. Mais pour ces grandes maſſes cubiques, ainſi que d'autres plus petites, qu'on trouve fréquemment dans le lit des rivieres & qui ſont toutes taillées régulierement, quoique dans des formes différentes, aient pu ſe trouver ainſi façonnées, il faut ſuppoſer que les eaux ont ſucceſſivement déchiré & arraché les autres roches qui les entouroient, les laiſſant ainſi ſeules & iſolées, & ſous la forme qu'elles ont maintenant ; mais ſeulement juſqu'à ce que le lit des rivieres s'approfondiſſant de plus en plus, les eaux rencontrent dans leurs baſes quelques veines de terre ou de toute autre matiere aiſée à diſſoudre ; car alors elles les mineront, & les défenchaſſeront, pour ainſi dire, de manière qu'elles pourront un jour les déplacer & les entraîner avec elles. Une fois miſes en mouvement, ces maſſes iront choquer, ou les roches du rivage, ou celles qu'elles rencontreront dans le lit même de la riviere ; & alors, ſe briſant & ſe réduiſant en différentes maſſes de moindre groſſeur, elles ſeront chatriées avec plus de facilité. Telle eſt ſans doute l'origine de toutes ces pierres qu'on voit ſous les eaux ou ſur le rivage, dont

Digitized by Google

les unes ſont très petites, & les autres ſi énormes, que nul effort humain ne pourroit les ébranler. Quant à la profondeur extraordinaire de ces *Quebradas* ou vallées, un exemple ſuffira pour en donner une idée. La ville de *Guancavelica* a été bâtie dans une vallée formée par différentes chaînes de montagnes; le baromètre s'y maintient à 18 pouces une ligne & demie; (ce terme moyen a été pris entre 18 pouces un quart & 18 pouces un tiers, qui forment les plus grandes différences que le baromètre y éprouve); ſuivant cette hauteur du mercure, l'élévation au deſſus du niveau de la mer doit être de 1949 toiſes. Au ſommet de la montagne, où ſe trouve la mine d'*Aſoguès*, lieu qui eſt encore habitable, & qui eſt lui même auſſi ſoumis à d'autres ſommets voiſins, que la ville de *Guancavelica* lui eſt inférieure, le mercure ne monte qu'à 16 pouces juſte, ce qui donne 2337 toiſes au deſſus du niveau de la mer, & à peu près 500 toiſes pour la profondeur de la *Quebrada*, ou vallée de *Guancavelica*, laquelle ne paroît être autre choſe que le lit approfondi de la riviere qu'on voit actuellement couler dans ſon ſein ».

Après tant d'obſervations ſur le travail extraordinaire des eaux & ſur les effets étonnans qui en réſultent, ne ſommes nous pas fondés à ſuppoſer que

le

le Pont-Naturel eſt encore leur ouvrage, & ne devons nous pas le regarder comme une eſpece de *Quebrada?* Lorſque les vallées des Apalaches n'étoient que de grands lacs, où les eaux étoient retenues priſonnieres, la petite vallée dont il traverſe la profondeur a pu former un réſervoir particulier, où les eaux ſe ſeront conſervées, même après que celles des plus grandes vallées ſe ſeront échappées. La maſſe du rocher dans laquelle a été creuſé le Pont-Naturel, leur aura ſervi de barriere; mais. ſoit que leur hauteur n'ait pas atteint le ſommet du rocher, ſoit qu'elles aient trouvé plus de facilité à miner ſa partie inférieure, elles auront laiſſé ſubſiſter l'immenſe calote qui en forme la voûte, telle que nous la voyons à préſent. Il ſeroit inutile & peut être téméraire, de vouloir expliquer en détail comment la courbure de cette voûte a été ſi réguliérement deſſinée; mais la cauſe une fois connue, tous les effets, quelque variés & quelqu'étonnans qu'ils ſoient, doivent également lui être attribués. D'ailleurs, on peut obſerver que le plus grand arc de cette voûte ſe trouve correſpondre à l'angle que forme le vallon dans cet endroit: de ſorte que le rocher paroît avoir été d'autant plus creuſé, que l'effort des eaux a été plus conſidérable. Quoi qu'il

en ſoit, nous laiſſons chacun libre de former telle conjecture qu'il lui plaira ; & comme il a été dit plus haut, notre deſſein a été bien moins d'expliquer ce prodige de la nature, que de le décrire avec aſſez d'exactitude pour mettre les Savans à portée d'en juger (1).

(1) Ceux qui voudront ſe former une idée exacte du Pont-Naturel, ne doivent pas juger du terre-plein de ce Pont, par l'aſpect que préſentent ſes parois dans les deux perſpectives qu'on a gravées. Le terrein ſur lequel paſſent les voyageurs eſt preſque uni ; mais les eſpèces de parapets que forment les roches ne le ſont pas : d'ailleurs leur pente ſe trouve encore exagérée par un effet d'optique, les perſpectives ayant été priſes des rives du ruiſſeau, & fort près du Pont.

Digitized by Google

## *NOTE.*

QUOIQUE le printems fût déja avancé lorſque j'arrivai au Pont-Naturel, puiſque nous étions alors au 20 Avril, je ne me rappelle pas d'y avoir vu d'hirondelles d'aucune eſpèce. M. le Baron de Turpin ne le viſita que vers le 15 de Mai: alors les martinets, qui paroiſſent plus tard que les hirondelles, avoient eu le tems d'arriver; mais j'ai lieu de croire que l'oiſeau qu'il déſigne ici, n'eſt autre que celui qu'on appelle *hirondelle à croupion blanc*, & auquel on donne improprement le nom de *martinet* dans quelques provinces du royaume.

Je ſaiſirai cette occaſion d'obſerver que l'oiſeau, appellé en Amérique *martin* (martinet) eſt une eſpèce particuliere, qui n'eſt pas connue en Europe, & qui n'a été bien décrite nulle part, pas même dans Catesby, du moins, ſi c'eſt celui qu'il a en vue, lorſqu'il fait mention d'un martinet de la Caroline, qu'il nomme *purple martin* (martinet couleur de Pourpre) (1). Malheureuſement je

(1) *Peter Kalms*, voyageur ſuédois, qui n'a certainement pas épargné les détails, ne parle que très ſuccintement de cet oiſeau: il n'obſerve pas même que la femelle n'eſt pas de la même couleur que le mâle, & il paroit le confondre avec le martinet européen, qu'il appelle *martinet anglois*. Voyez tome III, page 113, édition allemande.



Digitized by Google

ne me trouve gueres en état d'y suppléer. Plusieurs raisons m'ont empêché de profiter de mon séjour en Amérique pour me livrer aux observations que le très petit nombre de connoissances que j'ai acquises sur l'histoire naturelle m'auroit permis de faire. En effet, le peu de place qu'il restoit aux Officiers, & même aux Officiers-Généraux, pour transporter leurs effets, lors de notre départ d'Europe, ne m'avoit pas permis d'emporter d'autres livres que ceux qui m'étoient nécessaires pour la connoissance Politique & militaire du continent où j'allois faire la guerre, & je ne me sentois pas assez fort pour travailler de mémoire & d'après mes propres idées; d'ailleurs, je m'étois persuadé mal-à-propos que tout avoit été su & écrit sur un pays aussi connu & aussi frequenté que l'étoit dès lors l'Amérique septentrionale. Je m'apperçus trop tard que je m'étois trompé, & le peu de succès des efforts que j'ai faits depuis pour tirer quelque parti, soit de ma propre curiosité, soit des connoissances de quelques personnes que j'ai employées, m'a convaincu que ce seroit encore au moment présent une chose très utile, que d'envoyer en Amérique une petite caravanne composée de Naturalistes, de Géographes & de Dessinateurs. En attendant que ce projet, qui a déjà été proposé, puisse s'exécuter, je vais rendre compte ici de quelques observations, que j'ai faites sur le *martin*, ou martinet d'Amerique.

Cet oiseau diffère de notre martinet européen par sa

forme, par ſa couleur, & par ſes mœurs : par ſa forme, en ce qu'il a le corps aſſez gros & ſemblable à celui de pluſieurs autres oiſeaux d'eſpèces différentes, tels, par exemple, que le merle & le ſanſonnet : par ſa couleur, parce que ſi le mâle eſt tout noir comme les autres martinets, la femelle eſt d'un gris cendré, un peu plus clair que celui de notre merle femelle, tandis que ſa gorge & ſon ventre ſont d'un blanc ſale & mêlé ; par ſes mœurs, en ce qu'au lieu d'être farouche comme notre martinet, il eſt encore plus familier & plus domeſtique, s'il eſt poſſible, que notre hirondelle de cheminée. Les Américains ont pour ces oiſeaux un reſpect preſque ſuperſtitieux ; non ſeulement ils leur préparent au commencement du printems des pots de terre ſemblables à ceux que nous fixons dans nos murs pour attirer les moineaux, mais ils ſuſpendent deſſous la ſaillie du toît, de petites cages pour les faire nicher. Les plus crédules des Américains diſent que ces oiſeaux portent bonheur aux maiſons qu'ils viſitent ; les plus raiſonnables penſent qu'ils ſont utiles, non ſeulement parce qu'ils détruiſent les mouches dont on eſt incommodé dans l'été, mais parce qu'ils réuſſiſſent par leur hardieſſe & par leurs cris, à éloigner les oiſeaux de proie, lorſqu'ils viennent attaquer la volaille dans les baſſe-cours. Ces animaux ſont ſi familiers, que pour peu qu'on fût adroit, on pourroit les prendre avec la main, leur chant eſt très éloigné du cri déſagréable de notre martinet,

il reſſemble plutôt à celui des hirondelles de cheminée, mais il eſt beaucoup plus mélodieux. Je ne les ai vus qu'en liberté; car j'avoue qu'ayant réſolu cent fois d'en tuer au moins un ou deux, afin de les examiner de plus près; je n'en ai jamais eu le courage, tant j'ai reſpecté la douce hoſpitalité qu'on leur offre & qu'ils reçoivent avec la même confiance.

Je ne ſais pourquoi Catesby donne à cet oiſeau le nom de *martinet couleur de pourpre;* car je n'ai jamais obſervé que ſes plumes offriſſent la moindre nuance de cette couleur; celles du mâle ſont du plus beau noir, &, comme nous l'avons dit, celles de la femelle ſont d'un gris cendré ſur le dos, & ſur le ventre d'un blanc mêlé de gris. Si ce martinet n'étoit pas un oiſeau de paſſage, & un oiſeau qui, comme tous ceux de ſon eſpece, doit voyager très rapidement, il ſeroit aſſez vraiſemblable qu'en s'approchant des tropiques, il prit une couleur purpurine. On remarque en effet des différences ſenſibles dans la manière dont les oiſeaux appartenants à la même eſpèce, ſont colorés ſuivant qu'ils approchent plus ou moins des tropiques ou de la ligne équinoxiale. Les oiſeaux-mouches, qu'on voit en Virginie, & qui vont même juſqu'en Penſilvanie & dans les Jerſeys; ſont d'une couleur griſe & leur gorge ſeule brille des couleurs du rubis, tandis que ceux de la Guyanne & du Breſil offrent dans toutes leurs plumes, l'éclat dont la nature n'a décoré les autres

Digitized by Google

que dans une petite partie de leurs vêtemens. Nulle eſpèce n'offriroit plus d'exemples de cette progreſſion dans l'éclat & l'intenſité des couleurs que celle des étourneaux, ſi ces oiſeaux n'étoient pas voyageurs, & ſi on pouvoit ſavoir au juſte de quel pays viennent les différens eſſaims qu'on voit arriver au printems. La plus belle variété de cette eſpèce eſt l'étourneau noir, appellé *black bird* en Amérique: lorſqu'il eſt poſé, il paroît être tout noir; mais il porte au pli de l'aîle pluſieurs plumes d'un rouge très vif & cependant nuancé, qui ne peut être comparé qu'à l'eſcarboucle; de ſorte que lorſqu'il prend ſon vol, ſes couleurs brillantes produiſent un effet d'autant plus agréable, qu'il eſt plus inattendu. Une autre variété ſuit immédiatement, c'eſt celle des étourneaux de couleur grisâtre; ceux-ci portent auſſi pluſieurs plumes rouges, mais en moins grand nombre, & d'un rouge moins vif: une troiſieme eſt d'une couleur brune tirant ſur le rouge, à-peu-près comme la poule faiſanne; elle a encore au pli de l'aîle trois plumes abſolument rouges, mais d'un rouge triſte & ſans éclat; enfin une quatrieme varieté ſeroit abſolument ſemblable à notre étourneau européen, ſi elle n'avoit pas encore au pli de l'aîle deux ou trois plumes rougeâtres, qui ſemblent atteſter ſon origine américaine, & qu'on pourroit regarder comme les parements d'un uniforme qui n'eſt pas complet, mais qui ſuffit pour montrer à quelle armée cette légion appartient.



Digitized by Google

Il y a tout lieu de croire que si on pouvoit savoir d'où viennent ces oiseaux, qui ne paroissent qu'au commencement du printems, dans toute l'Amérique septentrionale, & même en Virginie & en Caroline, on s'assureroit que le plus ou moins d'éclat de leurs plumes est dû à la plus ou moins grande latitude du pays qu'ils habitent pendant l'hiver. On lit dans l'Histoire naturelle que l'étourneau n'est pas un oiseau de passage, cela peut être vrai des étourneaux européens, mais je puis assurer que depuis Boston jusqu'à la baye de Chesapeak, je ne les ai vus arriver qu'à la fin de l'hiver.

Je n'ai pas fait mention d'une espece d'étourneau dont il n'est pas parlé dans l'Histoire naturelle, mais qu'on voit au Cabinet du Roi, & qui est décrit par Catesby; c'est pourtant par là que j'aurois dû commencer, puisque c'est elle qui m'a conduit à cette longue digression. On l'appelle en Amérique *étourneau corneille*, *starling crow*. Cet oiseau est beaucoup plus grand que les autres étourneaux; & quand on considere son bec, on est tenté de le confondre avec le choucas; mais il est bien sûr que c'est un véritable étourneau: il en a le cri & les mœurs; il vit dans les marais, & se mêle avec toutes les variétés d'étourneaux dont j'ai parlé. Sa couleur est d'un noir mêlé & changeant, qui offre, suivant qu'il est éclairé, des nuances bleuâtres & purpurines: or il seroit assez vraisemblable

que les oiſeaux dont la couleur eſt originairement noire, duſſent acquérir par le voiſinage du ſoleil, ces nuances, ou bleues, ou purpurines, que l'on remarque dans *l'étourneau corneille;* & dans ce cas, il ſeroit poſſible que le martinet couleur de pourpre, dont parle Catesby, exiſtât dans la Caroline du ſud, quoique je ne l'aie jamais vu en Virginie: mais il reſteroit toujours à expliquer pourquoi ce martinet, dont l'origine ſeroit plus méridionale, n'étendroit pas ſes voyages juſqu'en Virginie & en Penſilvanie, car quoique nous ayons dit qu'en Amérique les étourneaux ſont des oiſeaux de paſſage, il faut bien diſtinguer leurs voyages de ceux des hirondelles & des martinets. Il y a grande apparence que les étourneaux ſe contentent de ſe retirer pendant l'hiver près des lacs & des rivieres, qui ſe trouvent en abondance entre l'Océan & la mer Pacifique, depuis les 35 juſqu'au 33$^{e}$ dégrés de latitude. Il leur ſuffit, en effet, d'éviter la gelée, qui les empêcheroit de trouver leur ſubſiſtance dans les marais; au lieu que les hirondelles doivent s'avancer juſqu'aux endroits où les inſectes ailés ne ceſſent pas de peupler les airs pendant l'hiver. Voici cependant une obſervation qui mérite toute la confiance poſſible: M. Flemming, Grand-Juge en Virginie, homme digne de foi, & reſpectable à tous égards, a aſſuré à M. Jefferſon, qu'un jour d'hiver, tandis qu'il étoit occupé à faire abattre des arbres dans un terrein qu'il vou-

Digitized by Google

loit enſemencer, il fut fort ſurpris de voir tomber avec un vieux chêne fendu une grande quantité de martinets, qui s'étoient refugiés & engourdis dans les crevaſſes de cet arbre, comme font les chauves-ſouris dans les antres & dans les ſouterrains. Ce fait, qu'il eſt difficile de conteſter, prouve-t-il que les martinets ne voyagent pas comme les cailles & les cigognes; ou ſeulement, qu'une troupe pareſſeuſe de ces oiſeaux, ayant trop différé ſon départ, s'eſt trouvée ſurpriſe par le froid, & forcée de chercher un aſyle pour y paſſer l'hiver?

Puiſque je me ſuis laiſſé entraîner ainſi à parler de quelques objets relatifs à l'Hiſtoire naturelle, je ne terminerai pas cette longue note, ſans y ajouter encore un article, ſur lequel je ne donnerai aucune lumiere nouvelle, puiſqu'il a été traité par M. le Comte de Buffon; mais où j'aurai du moins la ſatisfaction de confirmer, par des preuves ſans réplique, ce que ſon génie lui avoit déjà révélé; heureux de trouver à-la-fois l'occaſion de rendre un hommage particulier à l'homme le plus illuſtre de notre ſiécle, & celle de me glorifier de l'amitié qui nous lie, amitié déja bien ancienne, puiſqu'elle date d'auſſi loin que mon admiration pour ſes immortels ouvrages. On ſait qu'un des articles les plus intéreſſans de l'Hiſtoire des quadrupedes, eſt celui du ſarigue, ou de l'opoſſum. L'obſervation avoit appris que la femelle de cet animal avoit ſous le ventre une eſpece de poche où elle portoit ſes petits;

Digitized by Google

qu'on ne les voyoit jamais hors de cette poche, que lorſqu'ils étoient en état de courir & de chercher leur nourriture; & que juſqu'à cette époque, ils reſtoient toujours attachés à la mamelle de leur mère: mais l'ignorance & la crédulité avoient adopté toutes ſortes de contes ridicules ſur la maniere dont la géneration s'opere dans cette eſpece. J'ai trouvé l'opinion établi en Virginie, même parmi des Médecins, que les petits de l'opoſſum ſortoient du ventre de leur mere par les mamelles. L'extrême petiteſſe dont ils ſont au moment de leur naiſſance, pouvoit ſeule accréditer cette opinion, que l'anatomie auroit ſi aiſément démentie, pour peu qu'on eût voulu la conſulter. La premiere choſe dont je m'occupai pendant l'hiver de 1781 à 1782, fut de me procurer quelques-uns de ces animaux, & de les faire diſſéquer. M. Robillard, premier Chirurgien de notre armée, & l'un des plus habiles Chirurgiens qu'il y ait en France, voulut bien ſe charger de ce ſoin. Ayant diſſéqué un individu mâle & un individu femelle, il trouva les organes de la génération ſemblables à ceux des autres quadrupedes, à cette ſeule différence qu'il obſerva une bifurcation dans le gland du mâle & dans le clitoris de la femelle, & qu'il trouva dans la matrice de celle-ci une eſpece de cloiſon ou de mediaſtin, qui la partageoit en deux départemens, mais ſans être aſſez continue pour que les deux cavités fuſſent entiérement ſéparées l'une de l'autre. C'en étoit

Digitized by Google

déja assez pour confirmer & pour éclaircir les articles les plus essentiels d'une description que M. d'Aubenton n'avoit pu faire que sur un individu conservé dans l'esprit de vin. Mais M. le Comte de Buffon, qui avoit jugé avec une sagacité vraiment admirable, que la nature, en formant cet animal, avoit procédé d'une maniere particuliere, & lui avoit donné une faculté de se reproduire, moyenne pour ainsi dire, entre celle des quadrupedes & celle des oiseaux, afin que la briéveté de la gestation, pût correspondre à la longue incubation qu'ils reçoivent dans la poche où ils sont conservés; M. le Comte de Buffon avoit ajouté: « Personne n'a observé la durée de » la gestation de ces animaux, que nous présumons être » beaucoup plus courte que dans les autres; & comme » c'est un exemple singulier dans la nature que cette ex- » clusion précoce, nous exhortons ceux qui sont à portée » de voir des sarigues vivans dans leur pays natal, de » tâcher de savoir combien les femelles portent de tems, » & combien de tems encore, après la naissance, les pe- » tits restent attachés à la mamelle avant que de s'en sé- » parer. Cette observation, curieuse par elle-même, » pourroit devenir utile, en nous indiquant peut-être » quelque moyen de conserver la vie aux enfans venus » avant le terme. » Ici, l'interprête de la nature, comme il arrive souvent aux drogmans de l'Asie, avoit été obligé de deviner la pensée de son maître, avant d'essayer de

nous l'exprimer dans un langage intelligible : mais lorſque l'interprête eſt miniſtre & confident, il importe peu qu'il traduiſe ou qu'il parle de lui-même ; ainſi, la ſeule crainte que j'avois, étoit de ne pouvoir me procurer les moyens qui m'étoient néceſſaires pour démontrer aux Américains une vérité dont j'étois déja perſuadé. Il falloit en effet pour y parvenir, que des opoſſums privés conſentiſſent à s'unir dans cet état de domeſticité, ou plutôt d'eſclavage ; il falloit que cette union devînt féconde, & que nous puiſſions en obſerver les ſuites. Or perſonne dans le pays ne s'etoit aviſé d'en élever, & nous ne pouvions avoir que ceux que les ſoldats nous apportoient après les avoir attrapés dans les bois. J'en avois eu un chez moi qui étoit déja devenu très familier ; mais je l'avois envoyé à M. le Comte de Buffon, & j'avois profité du départ de l'*Hermione* ; M. le Comte de la Touche, qui la commandoit, ayant bien voulu ſe charger de quelques animaux & de quelques autres objets d'Hiſtoire naturelle que je voulois faire paſſer en Europe. Heureuſement que le hazard me ſervit mieux que n'auroient pu le faire les tentatives les plus multipliées : M. le Chevalier d'Aboville, Brigadier des Armées du Roi, & Commandant de notre Artillerie, mettant à profit le repos dont nous jouiſſions, employoit à augmenter ſes connoiſſances en phiſique & en hiſtoire naturelle, les mêmes talens & la même activité qui nous avoient été ſi utiles pen-

Digitized by Google

dant la campagne. Il élevoit chez lui plusieurs animaux, & entr'autres un opossum femelle, qui eut le bonheur de concevoir, devenir mere, & élever ses petits dans sa propre maison, & même dans sa propre chambre. Je ne puis mieux faire que de transcrire ici les observations qu'il a écrites, & qu'il a bien voulu me confier.

« L'opossum, dit-il, est plus timide que farouche, & s'apprivoise très promptement. J'en avois depuis quelque tems un femelle, lorsqu'on m'apporta un mâle. Elle parut, dans les premiers momens, le redouter, & pour éviter toute querelle, j'attachai le nouveau venu dans une boîte auprès de la cheminée. La femelle jouissoit de sa liberté dans ma chambre; elle y avoit une boîte d'où elle ne sortoit que la nuit pour boire, manger & se vider. Le soir du second jour après l'arrivée du mâle, pendant que j'écrivois devant mon feu, je vis la femelle s'avancer doucement vers la boîte où étoit le mâle, rentrer sous mon lit, revenir, retourner, avançant chaque fois un peu plus, s'enhardir enfin jusqu'à entrer dans la boîte du mâle, qui, sur le champ, se jetta sur elle avec tant de précipitation, que l'ayant vu jusques-là très indifférent, je ne le jugeai animé que d'un sentiment de colere. Je la retirai, & le battit. Quelques momens après elle revint à la charge: le mâle l'entendant venir, sortit de sa boîte, & la longueur de sa corde lui permit de la joindre devant le milieu de ma cheminée; il se jetta sur elle avec la même

impétuosité, & je vis bien que puisque la femelle ne s'en effrayoit pas, je ne devois pas me mêler de leurs affaires. Elle étoit accroupie; le mâle étoit dessus, les quatre pattes posant à terre, & tous deux dans une parfaite immobilité. Je les considérai ainsi près d'une demi-heure; je passai le doigt entre deux, & m'apperçus qu'il n'y avoit aucune intromission. Ma présence ne paroissoit point du tout les gêner; cependant, pour qu'aucun mouvement ne pût les distraire, je me couchai. Le feu devant lequel je les laissai, les éclairoit: je continuai de les observer de mon lit pendant plus d'une demi-heure, & les vis toujours dans la même immobilité. La mienne m'avoit fait fermer les yeux depuis quelques momens, lorsque la femelle monta sur mon lit; je la caressai, &, passant la main vers la partie postérieure, je la trouvai mouillée, ce qui me fit croire que, malgré les apparences, l'acte de la copulation avoit eu son accomplissement. Je trouvai le lendemain matin des taches sur le plancher, qui en furent une seconde preuve. Mais celle qui acheva de me le confirmer, fut le changement que je ne tardai pas d'appercevoir à la poche de cette femelle. C'étoit le 7 Février que l'accouplement s'étoit fait; dix jours après, je remarquai que le bord de l'orifice de la poche étoit un peu épaissi: cela parut encore plus sensible les jours suivans, & je m'apperçus aussi que la poche s'agrandissoit & que son ouverture étoit plus évasée qu'auparavant. La

nuit du 20 au 21, c'eſt-à-dire, treize jours après l'accouplement, elle ne ſortit de ſa boîte qu'aſſez avant dans la nuit, & ſeulement pour boire, manger & ſe vider: elle rentra dans ſa boîte auſſi-tôt, ce qui fit que je manquai ce jour-là à continuer d'obſerver le progrès des changemens qui ſe faiſoient à ſa poche. Le quatorzieme jour vers le ſoir, voyant qu'elle ne ſortoit pas de ſa boîte, j'y paſſai la main, qu'elle careſſa beaucoup, en la léchant & me mordillant très doucement, elle empoignoit mes doigts avec ſes petites mains, cherchant à retenir la mienne lorſque je voulois la retirer. Je lui donnai quelques morceaux de viande; elle les mangea en continuant de careſſer ma main, & voyant qu'elle ne pouvoit la retenir, elle ſe détermina à la ſuivre, & ſortit de ſa boîte me tenant toujours un doigt. Je n'eus rien de plus preſſé que de viſiter la poche: le changement que j'y trouvai me fit juger que j'avois beaucoup perdu d'avoir manqué un jour de l'obſerver, & que j'avois laiſſé échapper le moment le plus intéreſſant. Cette poche dont l'ouverture s'évaſoit les jours précédens, ſe trouvoit alors preſque fermée, ne préſentant plus qu'une petite ouverture ronde au milieu d'un enfoncement ſemblable à un umbilic. L'orifice en étoit un peu humide; une humeur glaireuſe humectoit auſſi les poils qui avoiſinent l'orifice, commun à l'anus & au vagin. Il me parut que j'aurois encore pu introduire un de mes doigts dans la poche; mais je jugeai

ne

ne pouvoir le faire qu'en forçant le paſſage, & riſquant d'offenſer, peut-être de détruire les embrions délicats qui s'y trouvoient; car je ne doutois plus alors qu'ils n'y fuſſent. Le quinzieme jour, ſoit que mon impatience eût ſurmonté la crainte que j'avois de bleſſer les embrions, ſoit que l'orifice de la poche fût réellement, comme il me le paroiſſoit, plus ouvert que la veille, j'y introduiſis le doigt, & je ſentis au fond de la poche un petit corps rond, que je jugeai du volume à peu près d'un pois. La mere, qui auparavant ſouffroit aſſez que je miſſe les doigts dans ſa poche, ſe tourmentoit beaucoup, & cherchoit à s'échapper; ce qui m'empêcha de faire un examen ſuffiſant pour m'aſſurer ſi ce corps étoit ſphérique, s'il étoit adhérent, & s'il y en avoit pluſieurs, mais il me parut adhérent & placé d'un côté de la poche, & j'en conclus qu'il y en avoit un ſecond de l'autre côté. La ſeizieme nuit, elle ne ſortit de ſa boîte que pour manger, & rentra tout de ſuite. Le dix-ſeptieme jour au ſoir, elle ſortit; je viſitai la poche, je ſentis deux corps placés au fond, l'un à côté de l'autre, adhérens au corps de la mere; leur volume n'excédoit point celui d'un pois, & autant que je pus, au tact, juger de la forme, elle me parut approcher de celle d'une figue, dont la queue ſeroit implantée dans une baſe de la forme d'un ſegment de ſphere, qui offroit des inégalités ſous le doigt. Quoique je n'euſſe ſenti que deux corps, je ne doutai point que

cette poche n'en renfermât un plus grand nombre. Le vingt-cinquieme jour après l'accouplement, conſéquemment le douzieme du ſejour des petits dans la poche, on commençoit à les ſentir remuer ſous le doigt, & un mois après la ſeconde époque, on pouvoit les appercevoir en entr'ouvrant la poche avec le doigt. Quinze jours plus tard, elle reſtoit naturellement aſſez ouverte pour qu'on pût les voir librement; & au bout de deux mois, la femelle étant couchée, & l'ouverture de la poche étant dans une ſituation plus lâche que lorſqu'elle marchoit, les petits ſe trouvoient partie dedans, partie dehors; & on pouvoit les compter aiſément: ils étoient au nombre de ſix, tenant tous à la mere par un canal qui entre dans la gueule du petit, & qu'on ne peut retirer qu'avec effort & avec danger de le faire périr, ſi cela arrive dans les premiers tems; car alors il ne peut plus reprendre le mamelon; mais lorſqu'il a acquis environ ſix ſemaines, il le peut reprendre, ce qu'il ne parvient à faire que par une forte ſuccion, l'ouverture qui ſe trouve au bout du muſeau ne pouvant recevoir que le mamelon, qui eſt long d'environ deux lignes, & de la groſſeur de la ſeconde ou troiſieme corde d'un violon. L'opoſſum a cependant la gueule très fendue; mais tant qu'il doit reſter attaché à la mere, la nature a réuni les deux machoires par une membrane, qui ſe deſſeche & diſparoît lorſque le petit a acquis à peu près trois mois, terme où il commence à manger & à marcher ».

Digitized by Google

Le nombre des petits varie beaucoup: j'ai vu des femelles qui en avoient dix ou onze, d'autres qui n'en avoient que cinq ou six. Il n'y a jamais plus de mamelons que de petits, & lorſqu'ils ſont ſevrés, ces mamelons ſe deſſechent & ſe détachent comme dans les autres animaux, le cordon umbilical ſe détache des petits; avec cette différence que ceux-ci conſervent la marque de l'endroit où étoit le cordon, & que la femelle de l'opoſſum ne conſerve aucune trace des points où étoient ſes mamelons, qui ne ſont point, comme dans les autres animaux, placés ſur deux lignes paralleles, mais irréguliérement & comme au haſard. Il paroît qu'ils ſe forment dans les endroits où les embrions ſe trouvent toucher le ventre de la mere lorſqu'elle les a mis dans ſa poche, à meſure qu'elle les pond; car c'eſt l'expreſſion la plus convenable, des embrions non développés ne pouvant être comparés qu'à des œufs ».

FIN.



Digitized by Google

# TABLE
## DES MATIERES
### du ſecond volume.

L'AUTEUR part de Williamsburg. Il paſſe dans l'endroit où l'arriere-garde du Lord Cornwalis avoit été attaquée avec ſuccès l'année précédente par l'avant-garde de M. le Marquis de la Fayette, Page 2 & ſuivantes.

Avant de partir de Mewkent-court-houſe, il trouve & obſerve longtems un oiſeau-moqueur, Page 6

Auberge de Hanover-court-houſe. Comment cette auberge eſt diſpoſée pour recevoir les habitans du pays qui viennent à la Cour des Seſſions, Page 10

L'Auteur arrive à Offly, Domicile du Général Nelſon. Détails ſur ce Général & ſur ſa famille. Il trouve à Offly le Secrétaire Nelſon, oncle du Général. Il fait l'éloge de ce vieillard, & raconte comment il s'eſt trouvé aſſiégé par ſes propres fils, & comment ſa belle maiſon d'York a été détruite pendant le ſiége, Page 19 & ſuiv.

Départ d'Offly. L'Auteur s'arrête à l'auberge de M. Willis,

Digitized by Google

Il trouve beaucoup de gens raſſemblés pour voir un combat de coqs. Il eſt témoin de ce combat. Stupide enthouſiaſme des Virginiens pour ce genre de ſpectacle, Pages 24, 25 & 26

L'Auteur s'arrête un moment à Louiſa-court-houſe, pour y voir l'Aubergiſte, qui eſt auſſi extraordinaire par ſon énorme groſſeur, que par la vie qu'il mene, P. 26 & 27

Auberge de M. Boſwel; il a eu de la même femme 14 enfans, dont aucun n'a atteint l'âge de 2 ans, P. 28 & 29

Rencontre d'un habitant de la Caroline, dont la demeure eſt aux ſources de la riviere du Catabaw. Détails ſur ce pays, Pages 30 & 31

Arrivée à Monticello. Deſcription de cette maiſon. Portrait de M. Jefferſon, Page 33 & ſuiv.

L'Auteur va dîner à Charlotte-ville chez M. le Marquis de la Rouerie, Colonel d'une légion américaine. Loup privé. Obſervations ſur cet animal, Page 37 & ſuiv.

Obſervations ſur une eſpece de cerf que M. Jefferſon nourrit dans ſon parc, Page 40 & ſuiv.

Obſervations communiquées à l'Auteur par M. Jefferſon ſur les vents qui régnent en Virginie, Page 42 & ſuiv.

Départ de Monticello. Auberge de M. Macdonald. Réflexions ſur l'acception qu'on doit donner au mot *peuple* en Amérique, Page 46 & ſuivantes.



Digitized by Google

Rencontre d'un Rifleman, ou Chaſſeur. L'Auteur le queſtionne ſur le combat de Cowpens, où le Rifleman s'eſt trouvé. Récit intéreſſant de ce combat, P. 49 & ſuiv.

Paſſage du gap ou du col de Rock-fish. L'Auteur y tue un oiſeau qu'on apelle *faiſan* en Virginie, & qu'il croit être une véritable gelinotte. Deſcription de cet oiſeau. Maniere dont les habitans du pays s'y prennent pour le tuer, Pages 57 & 58

Auberge de Madame Teaſe, Page 60

L'Auteur s'arrête chez un Meunier qui a été bleſſé de pluſieurs coups à la bataille de Guilford, & qui lui montre un morceau de ſon crâne, Page 63 & ſuiv.

Son arrivée à Praxton's-tavern. Comment il paſſe une des branches de la Fluvanna, Page 65 & ſuiv.

L'Auteur ſe met en marche pour aller au Pont-Naturel. Rencontre qu'il fait d'un Aubergiſte nommé *Grisby*. Comment celui-ci le conduit ſur le Pont, ſans qu'il s'en apperçoive. Deſcription de ce Pont, P. 68 & ſuiv.

L'Auteur va coucher chez M. Grisby. Excellens procédés de cet Américain. Rencontre qu'il fait chez lui d'un jeune homme & d'une jeune femme qui vont s'établir dans le pays de Kentuke, Page 74 & ſuiv.

Départ de l'auberge de M. Grisby. L'Auteur, en arrivant à Greenly-ferry, tue un animal extraordinaire, qu'il

Digitized by Google

reconnoît être le monax, ou la marmote américaine. Deſcription de cet animal., Page 82

Il paſſe le Gap. Ses chiens font lever cinq dindons ſauvages, Pages 85 & 86

Il s'arrête pendant une heure chez un Planteur appellé M. Lambert. Il va loger chez un Capitaine appellé Muller. Rencontre qu'il fait dans cette maiſon d'un vieillard qui avoit été à moitié dévoré par une chienne, Page 87 & ſuivantes.

Il voyage le lendemain avec un autre Capitaine, qui tient une auberge à New-London. Il s'arrête dans cette ville pour déjeuner chez lui. Deſcription de New-London, page 89 & ſuiv.

Il couche chez un particulier appellé Hunter, qui loge quelquefois les voyageurs, ſans pourtant tenir auberge. Commodité de cet uſage dans les pays où les chemins ne ſont pas fréquentés, Page 91

Auberge d'Hodnett. L'Aubergiſte eſt un émigrant écoſſois. Il montre à l'Auteur un cartouche où ſes armoiries ſont repreſentées, Pages 93 & 94

L'Auteur s'arrête à Cumberland-court-houſe. On y tient une aſſemblée; de quelle maniere les affaires y ſont traitées, P. 95

Il s'arrête encore dans la maiſon d'un Maréchal, où il trouve pluſieurs perſonnes très belles & très bien miſes.



Digitized by Google

Reflexions sur la beauté chez les différens peuples & à différens âges, Page 97 & suiv.

Il arrive à Petersburg. Auberge tenue par Madame Spencer & par sa fille Miss Saunders. L'une & l'autre commencent par lui en imposer par leur extérieur & par leur maintien; mais il les trouve très aimables, & se félicite d'être logé chez elle. Miss Saunders joue du clavecin & de la guitarre, Pages 101 102

Magasins de tabacs. Police du pays, relativement à ces magasins. *Recepissés* qu'on y donne & qui tiennent lieu de monnoie, Pages 103 & 104

Visite à Madame Bowling. Sa belle fille est descendante de la Princesse sauvage Pocahunta. Digression sur Pocahunta, Page 107 & suiv.

L'Auteur va voir la belle maison de campagne de M. Banister. Rencontre qu'il y fait d'un Général de milice carolinien, appellé M. *Bull.* Histoire de ce Général, Page 114 & suiv.

Départ de Pétersburg. Observations sur le commerce de cette ville, Page 117 & suiv.

L'Auteur arrive à Richemond. Description de cette ville. Chereté des denrées, & sur-tout des auberges, Page 118 & suiv.

Conversation avec le Gouverneur Harrisson. Anecdote

Digitized by Google

intéreſſante ſur les commencemens de la révolution. Page 122 & ſuiv.

L'Auteur arrive à Weſt-over, belle maiſon de campagne appartenante à Madame Bird. Détails ſur Madame Bird & ſa famille. Il va diner chez M. Meab. Caractere & philoſophie de cet Américain, Page 128 & ſuiv.

Pèche de l'eſturgeon. Obſervations ſur l'oiſeau-mouche, Page 131 & ſuiv.

Retour à Williamsburg. Largeur extraordinaire de la creek appellée *Chikahomini*, Page 134

Obſervations générales ſur la Virginie, ſur le caractere du peuple qui l'habite; ſur l'eſclavage, &c. P. 135 & ſuiv.

VOYAGE dans le New-Hampshire & la Haute Penſylvanie.

L'Auteur part de Hartford. Lieux principaux par leſquels il paſſe. Auberge de Kindall, de Chandler & de Baron. Élégance des meubles qu'il trouve dans cette derniere, Page 160 & ſuiv.

Belles prairies qu'il trouve en ſon chemin. Valeur des terres & des denrées, Page 162

L'Auteur arrive à Concorde. Deſcription du pays. Anecdote ſur les combats de Concorde & de Lexington, Page 163 & ſuivantes.

Digitized by Google

Chemin de Concorde à Haver-hill. Commerce de cette derniere ville, Pages 171 & 172

Chemin de Haver-hill à Pontſmouth. L'Auteur s'arrête à Exeter. Beauté du pays qui eſt entre ces deux villes, Pages 172 & 173

Arrivée à Portstmouth. il entre dans une égliſe pendant le ſermon. Comparaiſon remarquable que fait le Prédicateur, Page 174

L'Auteur deſcend la riviere pour aller à bord de l'*Auguſte*: Deſcription du port & des fortifications qui le défendent. Accident cauſé par le tonnerre à bord de l'*Auguſte* Pages 175 & 176

Viſite à différens particuliers, & entr'autres au Colonel Langhedon. Action généreuſe de ce Colonel. Réponſe ſenſée que lui fait ſon nègre, Pag. 177 & 178

Départ de Portſmouth. Obſervations ſur cette ville & ſur le New-Hampshire en général. Prix exceſſif de certaines denrées, Page 180 & ſuiv.

L'Auteur arrive à New-Berry. M. Tracy l'invite à ſouper dans ſa maiſon de campagne. Deſcription de cette maiſon. Viciſſitudes extraordinaires de la fortune de M. Tracy. Son Patriotiſme. Gêne qu'il éprouve dans ſon commerce, Page 185 & ſuiv.

Départ de New-Berry. L'Auteur s'arrête à Inſpwich. Il eſt

Digitized by Google

étonné de la population qr'il y voit. Cauſes de cette population, Page 191 & ſuiv.

Il arrive à Salem. Deſcription de cette ville & de ſon port, Page 196 & ſuiv.

Chemin de Salem à Boſton. Ferry de Winiſſimmi. Arrivée à Boſton, Pages 196 & 197

Bal d'aſſociation ſemblable à celui de Philadelphie, *idem.*

L'Auteur va dîner à bord du *Souverain.* Il y trouve un jeune homme que M. le Commandant de Glandeves a pris ſur ſon bord pour le mettre à portée d'apprendre le françois. Réflexions ſur l'avantage de parler la langue du pays où l'on fait la guerre. Idée qu'ont eu les Américains de changer celle de leur pays, Page 200 & ſuiv.

L'Auteur, en allant à Cambridge, paſſe ſur le champ de bataille de Bunker's-hille, & traverſe l'ancien camp retranché de Cambridge. Deſcription de ce camp & du champ de bataille, Page 206 & ſuiv.

Digreſſion ſur la manœuvre ſavante du Général Washington, lorſqu'il s'empara des hauteurs de Dorcheſter, Page 212

Détails ſur l'Univerſité de Cambridge P. 214 & ſuiv.

Éloge du Docteur Cooper, Page 217 & ſuiv.

Club où l'Auteur paſſe la ſoirée. Quelles ſont les loix de ce Club, Page 220

Digitized by Google

L'Auteur ſoupe chez M. Baudouin. On le fait jouer au whisk, mais on ne joue pas d'argent, cette regle ayant été établie volontairement dans la ſociété depuis le commencement de la guerre, Pages 222 & 223

Éloge de M. le Marquis de Vaudreuil & de la bonne diſcipline qui a régné dans ſon eſcadre pendant tout le tems qu'elle a été en relâche à Boſton. Obſervations ſur cette ville. Taxe énorme que les beſoins de la guerre ont obligé de lever ſur le commerce, Pag. 225

Départ de Boſton. L'Auteur rejoint les troupes à Providence, Page 227

Route de Providence à New-Borrough. Amélioration qu'il trouve par-tout ſur ce chemin, qu'il avoit fait deux ans auparavant, & particulièrement à Washington, P. 230

Aventure malheureuſe de deux femmes qu'il rencontre dans l'auberge de Moor-houſe, P. 232 & 233

Arrivée à New-Borrough. Il prend congé du Général Washington, P. 234

Deſcription des barraques dans leſquelles l'armée américaine paſſe l'hiver, P. 236 & 237

Il loge chez M. Smith, chez qui il avoit logé deux ans auparavant, lorſqu'il étoit établi à Cockeat. Prix que donnoit M. Smith pour le bail de ſa maiſon, P. 238

Auberge de M. Beard. Motifs qui l'ont engagé à former un nouvel établiſſement, P. 239

Digitized by Google

L'Auteur arrive à Suſſex. Rencontre heureuſe qu'il y fait de M. Poops, P. 240

Établiſſement des Freres Moraves, connu ſous le nom de *Moravian-mill.* Deſcription d'un moulin à ſcie. Deſcription de l'égliſe des Moraves. Trait plaiſant d'un Miniſtre Presbytérien, rapporté par l'Auteur, P. 244 & ſuivantes.

L'Auteur va loger chez M. Poops. Bonne réception qu'on lui fait. Détail ſur l'état d'homme de loi ou d'Avocat. Ce qu'on paie pour les frais des procès, P. 243 & ſuiv.

Route de la maiſon de M. Poops à Eaſton. Deſcription du pays. Gap, ou paſſage qu'on découvre dans les montagnes. Auberge d'un autre M Smith. Celui-ci eſt Avocat. Il a eu en penſion chez lui un jeune Anglois né à la Dominique, qui eſt venu ſur le continent pour étudier le droit, P. 248 & 249.

Arrivée à Bethléem. Deſcription d'une eſpece de coq de bruyeres, que les Américains appellent *growſe*, Pag. 251 & 252

L'Auteur viſite les établiſſemens des Moraves. Maiſon des femmes célibataires. Maiſon des hommes célibataires. Police qui regne dans ces maiſons. Entretien avec un Frere Morave. Régime de cette ſociété, P. 253 & ſuiv.

Arrivée de l'Auteur à Philadelphie, Page 256

Digitized by Google

LETTRE DE M. LE MARQUIS DE CHASTELLUX *à M. Madiſſon.*

Objet de cette Lettre. Avant d'examiner quel eſt le progrès que les ſciences & les arts doivent faire en Amérique, & quelle eſt l'influence que ces progrès doivent exercer ſur les mœurs & ſur les opinions, l'Auteur ſe permet quelques réflexions ſur la conſtitution politique des différens États qui forment l'aſſociation, & ſur l'eſprit de leur gouvernement, Page 261 & ſuiv.

Il obſerve que les époques les plus brillantes pour les beaux-arts, ſont celles où les fortunes ont été plus inégalement partagées: mais comme il ne s'agit dans le cas préſent, ni de les créer, ni de les reſtorer, mais ſeulement de les conſerver & de les faire fleurir; on ne peut tirer aucune mauvaiſe conſéquence pour l'Amérique de cette obſervation, Page 275

Avantage des grandes villes pour les beaux-arts. Inconvéniens des grandes villes pour le maintien de la conſtitution. Comment concilier ces deux objets, P. 276 & ſuiv.

Comment l'Auteur enviſage le luxe. Danger des modes étrangeres. Comment y remédier, Pag. 279 & ſuiv.

Quels ſont les meilleurs moyens d'encourager les beaux-arts en Amérique, & comment on peut les faire conſpirer à maintenir l'eſprit public, Page 286 & ſuiv.

Des ſciences, & quelles ſont celles que l'Amérique doit

particuliérement cultiver. Avantages & inconvéniens des Académies. Ces derniers doivent être compenſés par les prix qu'elles propoſent, Page 295 & ſuiv.

De la morale. Elle doit naître de la légiſlation, P. 296

De la religion. L'Auteur s'abſtient de parler des dogmes, mais il obſerve que la ſévérité avec laquelle le Dimanche eſt obſervé, impoſe de trop grandes privations, & qu'en interdiſant tout plaiſir innocent, elle expoſe à en chercher d'autres, Page 297 & ſuivantes.

DESCRIPTION du Pont-Naturel, P. 303 & ſuiv.

*Fin de la Table du ſecond Volume.*

Digitized by Google

Digitized by Google

REL.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Cary. S.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google